

**REFLETS DE RÉEL – EFFETS FANTASTIQUES ET FLOUS RÉFÉRENTIELS
DANS *L'IMMACULÉE CONCEPTION* DE GAÉTAN SOUCY**

suivi du texte de création

L'ÎLE AUX MULOTS

par

Laurie Hébert-Dugas
Département de littérature et langue françaises
Université McGill, Montréal

Mémoire soumis en vue de l'obtention du grade de M.A.
En langue et littérature françaises

Décembre 2016

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire propose d'abord un texte critique portant sur les effets fantastiques par rapport au réel dans le roman *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy. Appuyée par les théories de Tzvetan Todorov sur la littérature fantastique et sur les acceptions freudiennes de l'inquiétante étrangeté, cette étude mettra en lumière le caractère trouble et ambivalent de certains passages. Plus encore, elle tentera de démontrer que les mécanismes de (dé)familiarisation contribuent à l'opacification du drame refoulé des personnages principaux. La seconde partie consiste en un récit en prose relatant les mémoires légendaires d'un narrateur-enfant immortel et de son frère à travers différentes époques de Grosse Île, une ancienne station de quarantaine. Une section finale servira à mettre en relief les différentes réflexions soulevées dans les deux parties précédentes : la porosité entre le réel et la fiction, le rôle des différents documents fictifs qui ponctuent le récit et enfin le choix de la voix narrative.

ABSTRACT

The first part of this thesis in creative writing puts forward a critical text on the fantastic effects in the novel *The Immaculate Conception* by Gaétan Soucy. Supported by Tzvetan Todorov's works on fantastic literature and by the Freudian uncanny concept, this study will enlighten the ambiguous aspects of a few scenes of the novel. Moreover, it will try to prove that the mechanisms of (un)familiarity in the text help obscuring the main characters' repressed tragedy. The second part is a narrative short story: it retells the legendary memoirs of an immortal child-narrator and his brother during different eras of Grosse Île, a former quarantine station. A final section will highlight the reflexions aroused by the two previous parts: the porosity between real and fiction, the fictional documents' role and finally the narrative voice.

REMERCIEMENTS

Je remercie Alain Farah pour sa disponibilité, ses bons mots,
mais surtout pour les remises en question.

Merci à ma famille pour leur support inconditionnel ;
à ma mère sans qui je n'aurais peut-être jamais visité une certaine station de quarantaine.

Merci à Philippe Gauthier et à toute l'équipe de Grosse Île ;
à Yvan Fortier pour son intarissable connaissance d'icelle.

Merci à mes lecteurs : Xavier J., Xavier P.-J. et Marilise
pour leurs commentaires justes et sensibles.

Merci au département de langue et de littérature françaises de l'Université McGill
pour son soutien financier.

Merci à Arnaud, mon lecteur de première ligne, de m'avoir supportée
(dans tous les sens du terme) pendant les différentes phases de ma rédaction.

Merci d'être dans ma vie.

Je remercie enfin mon grand-père Léo, dont les mots et l'humour
auront teinté la voix de mes personnages.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	ii
REMERCIEMENTS	iii
PARTIE I – CRITIQUE : <i>L’IMMACULÉE CONCEPTION</i> DE GAÉTAN SOUCY	1
Introduction.....	1
Chapitre I – Le fantastique : Arrimage théorique.....	6
Chapitre II – Effets fantastiques : Notion d’hésitation.....	10
Les figures de double.....	16
Chapitre III – Un univers défamiliarisé : les flous spatio-temporels.....	27
Conclusion.....	32
Bibliographie.....	36
PARTIE II – CRÉATION : L’ÎLE AUX MULOIS	39
Chapitre I.....	39
Chapitre II.....	56
Chapitre III.....	70
Chapitre IV.....	88
PARTIE III – LIEN : TRAVAILLER LE RÉEL	103

L'ardoise mentale, ce tableau noir au plus secret de nous où s'inscrivent à la craie nos souvenirs les plus intransmissibles, garde chez moi la trace des premières brûlures qui ont confiné ma vie à la solitude de l'écriture. Et parmi ces brûlures, sans que j'y sois pour rien, le pardon et la culpabilité scintillent de leur incandescence noire.

– Gaétan Soucy

PARTIE I – CRITIQUE

REFLETS DE RÉEL – EFFETS FANTASTIQUES ET FLOUS RÉFÉRENTIELS DANS *L'IMMACULÉE CONCEPTION* DE GAÉTAN SOUCY

Introduction

Dès la parution de *L'Immaculée Conception* en 1994, Gaétan Soucy fait sa marque dans le milieu littéraire québécois. Ce premier roman frappe par la grande maîtrise d'un style « sobre et poétique¹ », doublé d'une structure et de personnages baroques qu'on peine à saisir. Le foisonnement et la complexité des intrigues vaudront parfois au roman l'épithète de « déroutant² », et pour cause : *L'Immaculée Conception* brille par son énigmaticité³. Cette œuvre, qualifiée de « livre des fondations⁴ » par l'auteur, annonce les thèmes et motifs chers à l'ensemble du corpus soucyen : faute, pardon, gémellité, enfance, mémoire, incendies. Les trois autres romans de Soucy : *L'Acquittement* (1997) ; *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (1998) et *Music Hall !* (2002) partagent non seulement ces thématiques, mais prennent place dans le même univers transfictionnel⁵. Il en est de même pour *Catoblépas* (2001), texte théâtral qui se veut une suite à *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Dans un entretien diffusé au Canal Savoir en 2009, Soucy commente l'appellation de « cycle du pardon » qu'il a attribué à ses quatre romans : « En disant cela, je semblais prétendre en savoir davantage que mes lecteurs sur mon propre livre, mais au fond c'est une étoile que je lançais au firmament, que je suggérais aux mages. Il me semblait qu'intuitivement, mon

¹ N. Xanthos, « Le vaste plan et l'incompréhension du pêcheur : Forme et signification de l'énigme dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 112.

² F. Bordeleau, « Gaétan Soucy ou l'écriture du pardon », p. 14.

³ Terme que nous empruntons à Nicolas Xanthos qui, dans son article : « Le vaste plan et l'incompréhension du pêcheur : Forme et signification de l'énigme dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », met en lumière la dimension énigmatique du roman en rapport avec la construction des intrigues.

⁴ F. Bordeleau, « Gaétan Soucy ou l'écriture du pardon », p. 14.

⁵ On note, entre autres, la présence du même lieu (Saint-Aldor) dans trois des quatre romans, de même que l'apparition des mêmes personnages secondaires (Rogatien et Justine) dans *L'Immaculée Conception* et *Music Hall !*. Voir à ce sujet l'article de Nicolas Xanthos : « Les retours de Saint-Aldor. Transfictionnalité et poésie chez Gaétan Soucy ».

travail relevait d'une problématique du pardon⁶ ». En fait, il serait juste de dire que l'ensemble du corpus soucien, incluant *Catoblépas* (2001), *L'Angoisse du Héron* (2005) et *N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime* (2014, paru à titre posthume) traitent tous, à divers degrés, de cette thématique. Dans *L'Immaculée Conception*, Soucy plonge le lecteur au cœur de ses questionnements sur la culpabilité et l'impossibilité d'absolution.

Il serait ardu de brosser un résumé exhaustif de cette œuvre complexe où les intrigues s'enchevêtrent et où les figures de l'écrit⁷ s'accumulent sans laisser de répit au lecteur, qui n'a que peu d'indices pour restituer le véritable cœur du drame⁸. Nous tenterons tout de même de dresser un portrait d'ensemble, question de préparer le terrain pour l'analyse qui s'en suivra. Disons d'abord que le récit met en scène deux intrigues principales qui se déroulent dans un Montréal glauque au début du vingtième siècle – nous reviendrons plus tard sur le flou temporel de l'œuvre.

Le roman s'ouvre avec une lettre de R. Costade, directeur des pompes funèbres, qui relate à son ami Rogatien L. les détails de l'incendie du Grill aux Alouettes, point d'ancrage des autres intrigues. Suite à la lecture de ce document qui « ne concerne pas cette histoire⁹ », nous suivons Remouald Tremblay, un employé de banque timoré contraint de s'occuper de son père Séraphon, vieillard handicapé en fauteuil roulant. En visitant les décombres de l'incendie du Grill, Remouald est témoin d'un événement voilé¹⁰ qui provoque en lui tout un

⁶ G. Soucy, *Les midis littéraires de la Grande Bibliothèque animés par Aline Apostolska. Invité : Gaétan Soucy*, [fichier vidéo].

⁷ Nous empruntons ce terme à Francis Langevin dans son article « Les documents comme espaces énonciatifs : Seuils des figures du texte dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy ». Dans *L'Immaculée Conception*, le narrateur change selon le document dans lequel il apparaît (journal intime, lettre, télégramme, rapports, notes, poèmes, etc.)

⁸ À ce sujet, Nicolas Xanthos fait d'ailleurs remarquer que « [c]omme l'information narrative est régulée en fonction de points de vues clairement limités, le lecteur possède sur chaque partie des actions énigmatiques et herméneutiques des vues très partielles ». « Le vaste plan et l'incompréhension du pêcheur : Forme et signification de l'énigme dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 114.

⁹ Tel qu'indiqué par le narrateur / auteur putatif entre parenthèse à la fin de la lettre, p. 16.

¹⁰ À ce moment du récit, le narrateur masque ce que voit Remouald : « [Remouald] vit alors *une chose terrible* » (p. 23) ; « Il comprit alors *ce que* les silhouettes faisaient derrière le mur » (p. 24). C'est nous qui soulignons. Le

émoi. Il trouve parmi les débris une icône de la Vierge qu'il gardera précieusement¹¹. De l'autre côté de la rue, Clémentine Clément, institutrice à l'école primaire du quartier, observe les allées et venues sur le site incendié. Elle voit trois de ses élèves s'y rendre, Rocheleau, Bradette et Guillubart, mais elle ne peut apercevoir ce qu'ils y font, cachés derrière un pan de mur. Elle tente d'investiguer davantage, mais sans succès. Un des trois garçons, Guillubart, meurt peu après. Entre temps, Bradette et Rocheleau assistent au viol d'une femme (la Racicot, femme de ménage de Séraphon), droguée par le Grand Roger qui les encourage à regarder. Clémentine, rongée par la culpabilité suite à la mort de son élève, se confie au frère Gandon de qui elle est secrètement amoureuse. Il la rejette sans le vouloir ; elle s'éprend alors du capitaine des pompiers. Peu après, le capitaine vient passer la nuit chez elle. Au matin, elle ne garde aucun souvenir de sa soirée ; que le sentiment d'être comblée par la vie. C'est suite à une note¹² laissée par son amant que le lecteur comprend que le capitaine des pompiers et le Grand Roger sont en fait une seule et même personne et que c'est Bradette qui aurait violé et enfanté Clémentine, à son insu¹³.

Parallèlement, on suit l'histoire de Remouald, qui est contraint de garder la fille de la nièce de son patron, M. Judith. La petite Sarah, muette et espiègle, passe ainsi ses journées en sa compagnie. À travers les douloureux souvenirs de Remouald, on en découvre un peu plus sur son passé, sur l'enfant qu'il était avant d'être envoyé au collège Saint-Aldor. Vingt ans

lecteur s'apercevra plus tard que Remouald a probablement surpris le Grand Roger en train d'initier des enfants (Rocheleau, Bradette et Guillubart) à des pratiques sexuelles.

¹¹ Nous reviendrons plus tard sur l'origine et la fonction énigmatique de cette icône.

¹² « C'était un plaisir partagé. Je ne voulais pas te réveiller en partant. Longtant je t'ai regardé dormir. À bientôt mi amor ! Ton Grand Roger » [*sic*], p. 330. Il faut noter ici l'ironie (cauchemardesque) du papier laissé par le Grand Roger. Clémentine, droguée, ne garde aucun souvenir de sa nuit. « Par "plaisir partagé", le lecteur peut entendre que les enfants ont assisté au viol, y ont sans doute même participé », F. Langevin, « Les documents comme espaces énonciatifs : Seuils des figures du texte dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 168.

¹³ De là toute l'ironie du titre : *L'Immaculée Conception* fait référence à la dimension religieuse omniprésente dans le texte qui est sans cesse travestie. Pour Soucy, « [t]out le roman est un démenti fracassant au titre, dans ce que celui-ci peut afficher de sérénité, de supra-terrestre [...]. Dans le livre, l'acte de conception est perpétuellement raté. Clémentine, très jeune, a eu un enfant mort-né et quand elle croit avoir trouvé le véritable amour, elle est exploitée de la manière la plus éhontée par le capitaine des pompiers ; les enfants sont tous maltraités, saccagés ; ce dernier mot revient souvent dans mon vocabulaire quand je parle du livre », G. Soucy dans M. Grégoire, « Gaétan Soucy : l'histoire d'un premier roman », p. 32.

auparavant, il avait fait la rencontre de Wilson, un employé de Séraphon. L'homme et l'enfant se sont liés d'une amitié malsaine basée sur leur intérêt commun pour les réflexions métaphysiques et théologiques. Pendant le soir de l'Immaculée Conception, Wilson, qui avait l'habitude de donner du gibier à Remouald, lui a fait manger, sans qu'il le sache, sa petite sœur Joceline¹⁴. De retour au présent, M. Judith reçoit un télégramme : la mère de Sarah est mourante. Remouald doit accompagner la petite jusqu'au sanatorium de Saint-Aldor. Il part à contrecœur en amenant Séraphon avec eux. En sortant du train, ils se perdent en forêt ; Sarah disparaît. Remouald trouve une petite cabane de bûcheron et s'y immole avec Séraphon, dans un dernier acte d'expiation. Pendant ce temps, M. Judith reçoit une visite plus que surprenante : sa nièce en parfaite santé et sa fille Sarah, qu'il n'avait encore jamais vue.

Si quelques-uns ont critiqué « la construction assez confuse¹⁵ » de l'œuvre, tous ont néanmoins salué la virtuosité du style qui « ne donne jamais l'impression d'être un premier roman¹⁶ ». Contrairement aux autres œuvres du cycle du pardon, on ne compte pas un grand nombre d'études de fond sur *L'Immaculée Conception*¹⁷. Notons parmi les publications les plus pertinentes celle de Jean-François Chassay, de l'Université du Québec à Montréal, qui s'est attardé sur le style et les thèmes en orientant sa pensée sur l'humour noir présent dans le texte¹⁸. De son côté, Francis Langevin, de l'Université de Toronto, a travaillé sur la mise en scène des personnages qui écrivent dans « Les documents comme espaces énonciatifs : Seuils des figures du texte dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy ». Nous nous intéresserons davantage aux travaux de Nicolas Xanthos, de l'Université du Québec à

¹⁴ Cette information n'est divulguée au lecteur qu'à la toute fin du roman.

¹⁵ R. Martel, « Un vaste tableau pour un plus vaste talent », B3.

¹⁶ J.F. Chassay, « Le grotesque au cœur de la tragédie. Le rire malgré tout dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 145.

¹⁷ D'où la présence de revues non scientifiques dans la bibliographie. Ces sources moins savantes nous aideront à interpréter les intentions de Soucy quant à la portée fantastique de certaines scènes.

¹⁸ Dans : « Le grotesque au cœur de la tragédie : le rire malgré tout dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy ».

Chicoutimi. Son article sur la dimension énigmatique de *L'Immaculée Conception*¹⁹ servira de point de départ à notre réflexion puisqu'il met en lumière les rouages des deux intrigues principales, dont les significations restent obscures. En effet, Soucy nous présente ici « un univers incertain, peut-être *fantastique*²⁰ ».

Ce dernier point – la dimension fantastique de l'œuvre – sera la pierre angulaire de notre étude. Nombre d'articles consultés en mentionnent l'existence, mais sans jamais s'aventurer plus avant. On remarque les « motifs fantastiques qui hantent ces pages, jusqu'à provoquer un fort sentiment d'étouffement²¹ », « une sensation grandissante d'effroi²² », une « terreur latente²³ ». On décrit *L'Immaculée Conception* comme un « récit où s'entrechoquent données réalistes et notations fantastiques²⁴ » où Soucy réussit à « entraîner ses lecteurs aussi bien dans le réalisme que dans le fantastique, sans que la transition fasse hiatus²⁵ ». Pourtant, ce roman est loin d'appartenir à une littérature de genre. Soucy lui-même affirme qu'il « n'[a] sûrement pas cherché à donner une atmosphère fantastique au texte²⁶ ». Pourquoi, alors, en trouvons-nous les traces au fil du récit ? Nous pensons que *L'Immaculée Conception* est une œuvre hétérogène qui oscille entre des référents réels et des effets de nature fantastique. Nous verrons comment ces derniers s'incarnent et s'articulent à l'aide de l'analyse de certains passages mettant en scène les personnages principaux. Pour ce faire, nous comptons utiliser quelques concepts de la théorie de la littérature de genre, comme la notion d'hésitation et la

¹⁹ « Le vaste plan et l'incompréhension du pêcheur : Forme et signification de l'énigme dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy ».

²⁰ N. Xanthos, « Le vaste plan et l'incompréhension du pêcheur : Forme et signification de l'énigme dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 112. C'est nous qui soulignons.

²¹ J.F. Chassay, « Le grotesque au cœur de la tragédie. Le rire malgré tout dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 144.

²² L.E. Weber, « Écrire le traumatisme : Pour une étude de l'incompréhensible chez Soucy, Duras, Mavrikakis et Perec », p. 45.

²³ J.F. Chassay, « Seul, trois fois plutôt qu'une », p. 218.

²⁴ M.L. Piccione, « Quand l'iconoclasme s'égare : *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 159. Francine Bordeleau rejoint cette idée dans son article « Gaétan Soucy ou l'écriture du pardon » où elle décrit le style du roman comme « réalis[t]e mâtiné de fantastique », p. 15.

²⁵ R. Martel, « Un vaste tableau pour un plus vaste talent », p. B3.

²⁶ Monique Grégoire questionne l'auteur sur cette « tendance au fantastique » dans l'entrevue publiée dans la magazine *Nuit Blanche* : « Gaétan Soucy : l'histoire d'un premier roman », p. 32-33.

figure du double. Dans un deuxième temps, nous nous servirons d'une approche psychanalytique afin d'observer comment Soucy procède à un double mouvement de familiarisation et de défamiliarisation à partir de la théorie sur l'inquiétante étrangeté de Freud. Nous tenterons de prouver que ces effets fantastiques contribuent à l'opacification de l'énigme du roman et qu'ils sont étroitement liés au drame refoulé des personnages.

Chapitre I

Le fantastique – Arrimage théorique

Dans le cadre de cette étude, nous voulons éviter d'envisager le fantastique en tant que thématique ou forme, puisque ce n'est pas la dimension générique qui nous intéresse. Nous préférons parler d'*effets* ou d'*oscillations*, termes qui nous semblent plus appropriés pour traiter d'un objet littéraire aussi complexe que *L'Immaculée Conception*.

Pour étudier les différentes variations du réel mises en scène par Soucy, nous allons tout de même nous servir de quelques définitions du fantastique. Bien qu'il soit possible d'en identifier certaines caractéristiques, force est de constater qu'il est impossible de tracer les frontières précises de ce genre polysémique. Quelques auteurs contemporains, dont Joël Malrieu, ont tenté d'établir certaines définitions englobantes et extensives²⁷. Nous préférons nous en tenir à celle qui semble être la plus reconnue parmi les tenants de la littérature de genre : le fantastique selon Tzevan Todorov.

Dans un monde qui est bien le nôtre, celui que nous connaissons, sans diables, sylphides, ni vampires, se produit un événement qui ne peut s'expliquer par les lois de ce même monde familier. Celui qui perçoit l'événement doit opter pour l'une des deux solutions possibles : ou bien il s'agit d'une illusion des sens, d'un produit de l'imagination et les lois du monde restent alors ce qu'elles sont ; ou bien l'événement a véritablement eu

²⁷ « Le récit fantastique repose en dernier ressort sur la confrontation d'un personnage isolé avec un phénomène, extérieur à lui ou non, surnaturel ou non, mais dont la présence ou l'intervention représente une contradiction profonde avec les cadres de pensée et de vie du personnage, au point de les bouleverser complètement et durablement », J. Malrieu, *Le fantastique*, p. 49.

lieu, il est partie intégrante de la réalité, mais alors cette réalité est régie par des lois inconnues de nous (...). Le fantastique occupe le temps de cette incertitude ; dès qu'on choisit l'une ou l'autre réponse, on quitte le fantastique pour entrer dans un genre voisin, l'étrange ou le merveilleux. *Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel*²⁸.

Dès que le lecteur ou le personnage considère que l'« événement » fantastique a lieu, on tombe soit dans la catégorie du fantastique-étrange, expliquée par des lois rationnelles, ou bien dans un fantastique-merveilleux, où le surnaturel est accepté sans besoin de preuves. Selon Todorov, le fantastique « pur » n'existerait donc que le temps d'une hésitation²⁹ (commune au lecteur et au personnage). Ce genre, qui serait toujours « évanescents³⁰ » impliquerait « une intégration du lecteur au monde des personnages ; il se définit par la perception ambiguë qu'a le lecteur même des événements rapportés³¹ ». Bien que le terme « hésitation » soit utilisé par Todorov pour définir le fantastique, nous comptons nous en servir comme concept à appliquer à certains extraits de *L'Immaculée Conception*.

Ces moments d'incertitude entre le réel et le fantastique nous intéresseront notamment dans les passages traitant du flou référentiel entourant l'époque et les lieux de la fiction. Pour ce faire, nous utiliserons quelques concepts de la géocritique, définie largement comme « la science des espaces littéraires³² ». Cette « manière d'appréhender la littérature³³ » par laquelle on procède par « tâtonnement³⁴ » propose d'envisager la représentation comme étant toujours au service du réel. Selon Bertrand Westphal, le monde apparaîtrait nécessairement dans la fiction, quelles que soient les modalités de cette dernière³⁵. Il propose une typologie des

²⁸ T. Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, p. 29. C'est nous qui soulignons.

²⁹ *Ibid.*, p. 46.

³⁰ *Ibid.*, p. 47.

³¹ *Ibid.*, p. 35-36.

³² J.M. Grassin, « Pour une science des espaces littéraires », p. I.

³³ *Ibid.*, p. II.

³⁴ *Ibid.*, p. VI.

³⁵ B. Westphal, *La géocritique : réel, fiction, espace*, p. 142.

différentes relations entre le réel et le fictionnel qu'il nomme les « oscillations³⁶ ». Nous allons utiliser ce terme pour nuancer la présence de fantastique dans le texte qui apparaît toujours de façon fugace, incertaine. Dans *L'Immaculée Conception*, les effets fantastiques sont constamment mis en relation avec le réel de la diégèse, mais aussi avec de vrais référents historiques (nous en reparlerons en détail dans le troisième chapitre).

La représentation du réel dans l'art a également beaucoup intéressé les formalistes russes, dont Victor Chkolovski dans son essai *L'art comme procédé*. Ce texte a d'ailleurs été traduit en français par Todorov pour son recueil *Théorie de la littérature : Textes des formalistes russes* (1964). Chkolovski indique dans ce manifeste que « [l]e but de l'art, c'est de donner une sensation de l'objet comme vision et non pas comme reconnaissance ; le procédé de l'art est le procédé de *singularisation* des objets et le procédé qui consiste à obscurcir la forme, à augmenter la difficulté et la durée de la perception³⁷ ». D'autres traductions de *L'art comme procédé* proposent des variantes du terme « singularisation » tel qu'indiqué par Todorov ; nous trouvons ainsi comme synonymes les procédés d'« étrangisation » ou de « défamiliarisation ». L'effet décrit reste le même : une opacification de l'objet qui passe par une sensation, « non comme identification de quelque chose de déjà connu³⁸ ». Force est de constater la parenté flagrante entre ce procédé aux différentes appellations et le concept de l'inquiétante étrangeté de Freud.

« Das unheimliche », publié en 1919, sera traduit par « L'inquiétante étrangeté » dans la version française de 1933. Le sens de ce terme s'avère très complexe – en partie parce qu'il s'agit d'un mot intraduisible. Freud s'y prend de deux manières pour le définir. D'une part, il s'emploie à « chercher quel sens l'évolution du langage a déposé dans le mot

³⁶ *Ibid.*, p. 165-169.

³⁷ V. Chkolovski, « L'art comme procédé », *Théorie de la littérature : Textes des formalistes russes*, p. 82. C'est nous qui soulignons.

³⁸ V. Chkolovski, *L'art comme procédé*, p. 23.

"unheimliche"³⁹ », de l'autre, il tente de réunir tout ce qui suscite le sentiment d'inquiétante étrangeté, que ce soit des « événements ou des situations [...], des personnes, des choses ou des impressions sensorielles⁴⁰ ». Avant de se lancer, il adopte une définition partielle de l'inquiétante étrangeté comme « cette sorte de l'effrayant qui se rattache aux choses connues depuis longtemps, et de tout temps familières⁴¹ ».

Afin de préciser cette acception, Freud décline tous les sens possibles du mot « heimliche » qui équivaldrait tour à tour à « familier », « maison », « intime » et « apprivoisé », mais aussi, dans certains cas, à « secret » ou « en cachette⁴² ». Le préfixe « un » annoncerait l'opposé du terme. Sachant cela, « unheimliche » pourrait autant faire référence à ce qui était familier et qui ne l'est plus, ou à ce qui était enfoui et qui est soudain mis au jour. Le « unheimliche » n'a rien de nouveau ou d'étranger ; c'est quelque chose qui a toujours été là, de familier, que « le processus du refoulement seul a rendu autre⁴³ ». En d'autres termes, « l'inquiétante étrangeté serait quelque chose qui aurait dû demeurer caché et qui a reparu⁴⁴ ». Plus encore, « l'inquiétante étrangeté prend naissance dans la vie réelle lorsque des complexes infantiles *refoulés* sont ranimés par quelque impression extérieure, ou bien lorsque de primitives convictions *surmontées* semblent de nouveau être confirmées⁴⁵ ». Cette relation dialectique – voire paradoxale – est encore plus riche dans un univers fictionnel : « [D]ans la fiction, bien des choses qui ne sont pas étrangement inquiétantes le seraient si elles se passaient dans la vie, et [...] dans la fiction, il existe bien des moyens de provoquer des effets d'inquiétante étrangeté qui, dans la vie, n'existent pas⁴⁶ ». L'inquiétante

³⁹ S. Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, p. 7.

⁴⁰ *Idem.*

⁴¹ *Idem.*

⁴² Voir S. Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, p. 8-11 pour les détails.

⁴³ S. Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, p. 7.

⁴⁴ *Idem.*

⁴⁵ *Ibid.*, p. 30.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 30-31.

étrangeté frappe chaque fois où les frontières entre réel et fiction se brouillent⁴⁷. Ce flou référentiel peut être observé dans l'ensemble de *L'Immaculée Conception* – nous en verrons les détails. Or, certains passages se démarquent des autres quant à la teneur fantastique des scènes ou des personnages présentés.

Chapitre II

Effets fantastiques – Notion d'hésitation

Nous nous attarderons ici à l'analyse de trois personnages du roman : Remouald, Séraphon et Sarah, qui tour à tour expérimentent – ou provoquent – des événements de nature fantastique. À travers ces passages clés, nous tenterons de mettre en lumière le concept d'hésitation proposé dans la définition du fantastique de Todorov.

Pendant un après-midi où Remouald se promène dans la ville avec Sarah, il est soudainement « visité⁴⁸ » par le fantôme de sa mère⁴⁹. Bien que « le curé lui avait expliqué que ce n'était que dans son imagination » (IC p. 79), Romuald voit sa défunte mère « flott[er] à sa rencontre » (IC p. 79) et « lui pass[er] au travers » (IC p. 79). Remouald (tout comme le lecteur) est conscient que ce fantôme « n'est que dans [s]a tête » (IC p. 79). Or, tout juste après cette vision, il se met à : « [...] songe[r] à l'événement de ce matin – la dame aux partitions. Elle, c'était peut-être une authentique apparition » (IC p. 79-80). Le narrateur vient ici discréditer l'authenticité de la mère fantôme au profit de Justine Vibroquais, personnage de second ordre⁵⁰. Rappelons pour l'instant qu'elle représente, pour Remouald, la Vierge de l'icône (IC p. 53), puisqu'elle en a été le modèle. La découverte de cet objet dans les

⁴⁷ *Ibid.*, p. 26.

⁴⁸ G. Soucy, *L'Immaculée Conception*, p. 79. Désormais, les renvois à ce livre seront insérés dans le corps du texte par le sigle IC.

⁴⁹ La mère de Remouald, Célia, meurt alors que ce dernier n'a que dix-huit ans. Après l'incendie du clos et l'internement de son fils à Saint-Aldor-de-la-Crucifixion, elle ne le reconnaît plus et bascule dans la folie.

⁵⁰ Nous reviendrons sur la fonction du personnage de Justine Vibroquais à la fin de ce chapitre, lorsque nous traiterons de la figure double du narrateur / auteur.

décombres du Grill « constitue le premier rappel de l'événement traumatique du passé pour Remouald dans le roman ainsi que la première suggestion voilée de ce drame pour le lecteur⁵¹ ». Ainsi, chaque contact avec l'icône – ou avec Justine – transporte Remouald au drame qu'il a vécu vingt ans plus tôt.

Les récurrents retours dans le passé sont extrêmement douloureux pour ce personnage, comme l'explique Soucy :

[Remouald] veut à tout prix effacer son enfance ; périodiquement il subit des attaques de mémoire, des crises qu'il appréhende, qui s'annoncent par des signes extérieurs, comme cet incendie du bar qui fait revivre celui qui a eu lieu vingt ans plus tôt. Remouald, c'est l'homme du paradoxe, celui qui essaie de nier la mémoire en lui. Quand on apprend ce qui s'est passé quand il avait douze ans, on comprend très bien pourquoi il a basculé dans l'oubli, pourquoi il ne veut pas se souvenir d'une chose aussi atroce que celle-là. Toute son histoire gravite autour de ce point majeur : perdre l'oubli⁵².

Ces crises, qui se déclenchent souvent par une impression qui rappelle l'incendie – dans ce cas-ci, « l'odeur de cendre mouillée » (IC p. 131) – sont caractérisées par la confusion des perceptions et une description fantastique des sensations : « une vibration s'éleva des profondeurs du sol » (IC p. 131) ; « il se sentit vaciller » (IC p. 131) ; « ce n'était encore qu'un bourdonnement indistinct, tremblant à la surface des choses, mais le murmure s'amplifia, devint grondement, et cette rumeur fantôme, grimaçante, où se mêlaient les clameurs et les ricanements, montait à l'assaut du monde ainsi qu'une armée sauvage qui surgit à l'horizon, dans un tumulte de poussière, et fait résonner la terre comme un tambour » (IC p. 131) ; « les choses se dérobaient » (IC p. 132) ; « Cette sensation, dans le premier sommeil, que le pied glisse, qu'on rate la marche, Remouald l'éprouva en cet instant » (IC p. 132). Le paroxysme de la crise est atteint lorsque la rumeur gagne la tête du personnage :

⁵¹ L.E. Weber, « Écrire le traumatisme : Pour une étude de l'incompréhensible chez Soucy, Duras, Mavrikakis et Perec », p. 32. La vierge de l'icône rappelle à Remouald la fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre, date à laquelle il s'est adonné à un acte anthropophage – sans le savoir – avec Wilson.

⁵² G. Soucy dans M. Grégoire, « Gaétan Soucy : L'histoire d'un premier roman », p. 30.

[...] telle une bête féroce dont on a ouvert la cage, [la rumeur] avait bondi à l'intérieur de lui. Remouald sentit des gouffres s'ouvrir, et il recula. Des gueules l'attaquaient de toutes parts. Il battait l'air de ses bras, secouait la tête furieusement, mais chacun de ses mouvements l'empêtrait davantage. Il se mit à grimper l'escalier à reculons, le dos traînant sur les marches. Ses forces l'épuisaient. Il finit par s'immobiliser au milieu de l'escalier, les yeux épouvantés, à la merci de la Mémoire, souveraine comme l'araignée au centre de sa toile. (IC p. 132).

Tout comme Remouald, le lecteur est happé par les descriptions cauchemardesques de la scène. Malgré tous ses efforts pour récuser le passé, Remouald reste impuissant devant la Mémoire (avec « sa majuscule personnifiante⁵³ »), qui le force à se souvenir⁵⁴.

Ces crises, suivies de retours vers le passé, se manifestent également chez le personnage de Séraphon. Dans l'extrait suivant, le vieil homme se réveille après avoir fait « de drôles de rêves » (IC p. 91) pendant que sa femme de ménage, la veuve Racicot, se berce en tricotant.

Depuis la veille, Séraphon était dans un état bizarre [...]. Il regardait autour de lui, et le décor si familier de sa chambre lui paraissait soudain étrange. Tout était pareil à ce qui avait toujours été, et pourtant quelque chose avait changé. Ça se sentait dans l'air, comme une baisse de température. Depuis la veille, le monde s'était mis à exister sans tenir compte de lui. Voilà. Il se sentait partir, avec l'impression qu'il avait perdu de la pesanteur. Il flottait au milieu des choses, et son corps lui-même lui paraissait une chose parmi les choses, abandonnée là [...]. Il fit un somme et, à son réveil, il regarda longuement la Racicot avant de la reconnaître. Il n'était pas sûr d'être dans la même pièce qu'elle (IC p. 91).

Ces descriptions ne sont pas sans rappeler le concept d'hésitation tel qu'énoncé par Todorov dans sa définition du fantastique. Ici, rien de certain dans les sensations du vieil homme décrites par le narrateur : s'agit-il d'une machination de son esprit ou bien d'un événement extérieur qui vient le troubler ? Chose certaine, ces impressions correspondent à des *effets*

⁵³ N. Xanthos, « Le vaste plan et l'incompréhension du pêcheur : Forme et signification de l'énigme dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 121.

⁵⁴ Le paragraphe suivant commençant ainsi : « Remouald avait treize ans lorsqu'eut lieu l'incendie qui anéantit le clos de bois de Séraphon », p. 132.

(produits ou non par l'imagination des personnages) dont la cause demeurera un mystère pour le lecteur jusqu'à la fin du texte⁵⁵. Tout comme Remouald, les « visions » de Séraphon s'amplifient⁵⁶ dans une sorte de gradation qui mène à l'horreur. Séraphon envisage sa mort imminente comme « une longue veille froide au fond d'un trou. Il voyait être mort comme si c'était *se sentir* mort : se réveiller mort dans une tombe pour l'éternité. Son imagination s'emballa. Les vers pénétraient la peau, passaient à travers les os comme une crotte à travers l'anus. Il souhaitait noyer son angoisse dans cette vision, et il s'y vautrait, cherchant à se convaincre que c'était là le comble de l'horrible. Mais il pressentait qu'il y avait pire encore » (IC p. 95).

Bien que les souvenirs de Séraphon soient parfois décrits comme des rêves⁵⁷ par le narrateur, le lecteur n'a d'autre choix que de les interpréter comme étant le réel de la diégèse. Soucy joue constamment avec cette oscillation des perceptions, autant chez le lecteur que chez le personnage. Dans l'extrait suivant, l'auteur renchérit en personnifiant l'angoisse de Séraphon :

Depuis une semaine, Séraphon était sujet à des apparitions. Il avait beau savoir que sa tête lui jouait des tours, que ce n'étaient que des hallucinations, il n'en voyait pas moins ce qu'il voyait. Sitôt seul, il l'entendait marcher depuis l'autre bout de la maison. Il savait que c'était Elle. Elle prenait chaque fois un nouveau masque, celui de son grand-oncle, celui d'une petite fille, celui de sa chienne coolie quand il avait huit ans, comme si Elle voulait lui faire comprendre que de toute sa vie, derrière tous ces visages, il n'avait jamais rencontré que celui de la mort. Détourner la tête, fermer les yeux ne changeait rien : au

⁵⁵ Le lecteur sait cependant qu'il y a un lien entre ces effets et l'icône de la Vierge qui est vraisemblablement le catalyseur des crises : « [...] il lui avait suffi de voir l'icône : le message était clair, [...] sentencieux comme une annonce » (IC p. 95) ; « Les souvenirs qu'avaient réveillés l'icône se bousculaient en lui » (IC p. 96).

⁵⁶ « Séraphon examinait le plafond. Il le voyait comme par le bout de la lorgnette. Le monde sournoisement se détestait de lui, il était emporté dans l'orbite d'une planète inconnue. [...] Comme des chandelles que l'on souffle, les choses s'éteignaient autour de lui, basculant une à une dans le froid absolu. [...] Séraphon sentit le froid glacial le gagner à l'intérieur. Les sensations ne lui parvenaient plus qu'amorties, diminuées par un épuisant voyage. L'univers se recroquevillait autour de son corps, se rapetissait comme une peau de chagrin. Il ne restait plus en lui qu'une flamme vacillante et frileuse, affolée au milieu du vide » (IC p. 94).

⁵⁷ Après un long retour en arrière qui s'étend des pages 171 à 224 et qui relate en partie le drame de l'incendie du clos, Séraphon se réveille. « Depuis une semaine, il ne pouvait s'endormir sans que les rêves le ramènent vingt ans en arrière » (IC p. 224).

contraire, il La sentait alors se blottir contre lui, et son étreinte était glacée, oppressante (IC p. 225).

Rien dans le texte ne peut guider le lecteur quant à l'identité de ce « Elle » mystérieux. Selon notre interprétation, il pourrait s'agir de la Mémoire (elle aussi affublée d'une majuscule), la même qui force Remouald à se rappeler (IC p. 132).

Alors que Remouald et Séraphon semblent tous deux subir ces visions (réelles ou non) de nature fantastique, le personnage de Sarah⁵⁸, à l'inverse, est l'instigatrice de ces manifestations surnaturelles. Dès sa première rencontre avec Sarah, Remouald a « l'impression très nette qu'elle venait de l'appeler par son nom. Elle n'avait pas prononcé un mot pourtant » (IC p. 51). Plus loin dans la scène, il entend une seconde fois son nom « prononcé tout près de son oreille » (IC p. 54), phénomène d'autant plus étrange étant donné que la petite fille est muette⁵⁹.

Soucy semble en effet travailler à construire une aura de mystère autour de ce personnage qui paraît en savoir plus que tout le monde, lecteur compris. Sarah « avait confiance dans les choses et partageait avec elles un secret qu'il ne fallait pas ébruiter » (IC p. 82) ; et « avait un petit air de comprendre quelque chose que personne d'autre ne comprenait » (IC p. 54). Après une rencontre mouvementée avec le curé Cadorette où Sarah désigne Remouald comme étant « le petit Jésus », elle « sour[it] au clocher comme on sourit à un complice » (IC p. 78). Sarah, par sa conscience aigüe de l'histoire, se place ici comme la figure du destin⁶⁰. En effet, c'est elle qui « décid[e] de la route » (IC p. 81) ; au sens propre parce qu'elle prend littéralement la main de Remouald et l'amène où bon lui semble dans la

⁵⁸ Rappelons que Sarah, sept ans, est la fille d'une des nièces gravement malade de M. Judith, gérant de la banque où travaille Remouald. Ce dernier est contraint de s'occuper d'elle à la requête de son patron.

⁵⁹ Nicolas Xanthos précise à ce sujet : « Il est difficile de trouver un équivalent symbolique plus juste au drame passé : ce drame, plusieurs personnages s'efforcent en effet de ne pas lui donner droit à la parole, de le contraindre au silence et l'oubli, et pourtant il parvient à se faire entendre par d'autres moyens ; autrement dit, il est muet mais s'exprime, comme Sarah. », « Le vaste plan et l'incompréhension du pêcheur : Forme et signification de l'énigme dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 125.

⁶⁰ Voir à ce sujet N. Xanthos, « Le vaste plan et l'incompréhension du pêcheur : Forme et signification de l'énigme dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 127.

ville, et au sens figuré, puisqu'elle mène Séraphon et son fils vers l'expiation de leurs fautes à la fin du roman⁶¹.

Il s'avère sans surprise que ce personnage n'est pas celle qu'elle prétend être. À la fin du roman, M. Judith reçoit la visite de sa nièce – en parfaite santé – et de sa fille Sarah qu'il n'a jamais vue de sa vie. À l'instar du personnage de Mme Judith, le lecteur est en droit de se demander d'où proviennent les lettres et le télégramme⁶² qui justifient la présence de cette deuxième « Sarah ». Chose certaine, la petite fille disparaît à la fin du roman : en la cherchant dans l'obscurité, Remouald « n'aperç[oit] aucune trace de pas dans la neige » (IC p. 282) et on découvre à travers la seconde lettre de Raymond Costade que Sarah, « dont on n'a retrouvé aucune trace » (IC p. 296), s'est volatilisée.

À ce sujet, Soucy soutient que le personnage de Sarah est ambigu, même pour lui : « Sarah, ce n'est pas très clair pour moi, c'est une sorte d'appel incarné, c'est [l]a petite sœur [de Remouald] perdue qui revient ; il s'y attache, il répond à son appel, il la suit vers Saint-Aldor et il meurt dans le feu d'une cabane de branchages. Alors Sarah disparaît, elle n'a plus de raison d'être⁶³ ». Il en est de même pour Nicolas Xanthos qui creuse davantage la question :

Sarah apparaît comme le signe du drame ancien, son moyen d'expression. La différence est qu'il ne se situe pas sur un plan qu'on appellera globalement hallucinatoire : Sarah n'est pas le fruit de l'activité mentale des personnages, elle est un personnage au même titre que Remouald ou Séraphon, au sens du moins où tout le monde la voit et peut interagir avec elle. Ce statut ontologique et actanciel est à mettre en relation avec le drame : ce drame ne fait pas simplement l'objet de souvenirs plus ou moins douloureux ; il acquiert également une réalité

⁶¹ Cet épisode correspond à la mort de Remouald et Séraphon, qui seront immolés dans une petite cabane de branchage à Saint-Aldor.

⁶² « Mme Judith demeurerait interdite au milieu de la pièce. Elle finit par dire d'une voix blanche : "Mais ces lettres, Julie... ce télégramme..." » (IC p. 272-273). Encore une fois, le lecteur est placé devant l'inexplicable. Sarah, au début du roman, se présente à Monsieur Judith « seule avec [une] lettre à la main » (IC p. 47), lettre qui expliquerait la situation délicate de sa mère et la raison de sa venue. C'est également un télégramme qui annonce la mort imminente de la mère de Sarah : « *Julie Tétreault mourante. Désire voir Sarah pour derniers adieux. Communiquer dispositions à prendre S.V.P. Signé : Sanatorium de Saint-Aldor* » (IC p. 268).

⁶³ G. Soucy dans M. Grégoire, « Gaétan Soucy : L'histoire d'un premier roman », p. 31.

actuelle dans la vie des personnages, il s'intègre à leurs vies, il agit sur leurs vies – il (re)devient leur destin⁶⁴.

En ce sens, on pourrait donc dire que toutes les apparitions du personnage de Sarah ont un double objectif : celui de rappeler le drame et de faire agir les personnages. Paradoxalement, son importante fonction dans l'histoire semble être masquée par les différentes manifestations fantastiques qu'elle provoque. Autrement dit, Soucy porte sciemment l'attention du lecteur sur les agissements étranges du personnage⁶⁵ plutôt que sur la tragédie qu'elle personnifie.

Dans le cas des trois personnages que nous avons évoqués (Remouald, Séraphon, Sarah), les effets fantastiques produits ou subis ont amené à une opacification du drame principal. Ces manifestations s'incarnent non seulement sous la forme de personnes (Sarah), mais aussi par le biais d'objets ou d'événements qui provoquent la résurgence des souvenirs (l'icône de la Vierge, l'incendie du Grill). Ce faisant, les impressions mystérieuses vécues ou provoquées par les personnages viennent voiler la perception du lecteur quant à l'événement traumatique de Remouald. Un autre élément peut s'ajouter à la liste des effets de nature fantastique : la notion du double.

Les figures de double

La question du double a été largement commentée par les théoriciens de la littérature et de la psychanalyse. Freud considère la figure du double comme « tout ce qui apparaît à la critique de soi-même comme appartenant au narcissisme surmonté du temps primitif⁶⁶ ». On peut également incorporer au double « toutes les éventualités non réalisées de notre destinée dont l'imagination ne veut pas démordre, toutes les aspirations du moi qui n'ont pu s'accomplir par suite des circonstances extérieures, de même que toutes ces décisions

⁶⁴ N. Xanthos, « Le vaste plan et l'incompréhension du pêcheur : Forme et signification de l'énigme dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 121.

⁶⁵ On pense entre autres à la scène de la boucherie (IC p. 254-258).

⁶⁶ S. Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, p. 19.

réprimées de la volonté qui ont produit l'illusion du libre arbitre⁶⁷ ». Le double rejoindrait ainsi tout ce qui se trouve refoulé et permettrait, du même coup, d'assouvir certaines pulsions internes. De même, il serait étroitement lié au concept de l'inquiétante étrangeté puisqu'il est présenté comme « quelque chose d'étranger⁶⁸ ». « Le double est une formation appartenant aux temps psychiques primitifs, temps dépassés où il devait sans doute alors avoir un sens plus bienveillant. Le double s'est transformé en image d'épouvante à la façon dont les dieux, après la chute de la religion à laquelle ils appartenaient, sont devenus des démons⁶⁹ ». Nulle surprise alors si le double est une figure emblématique de la littérature fantastique. Pour Todorov, « il en est question dans maints textes fantastiques ; mais dans chaque œuvre particulière, le double a un sens différent, qui dépend des relations qu'entretient ce thème-ci avec les autres⁷⁰ ». Autrement dit, le double n'a pas de fonction précise : il peut tour à tour être considéré, par exemple, comme une menace ou une source d'émerveillement selon le contexte⁷¹.

Il est frappant de constater que dans *L'Immaculée Conception* – de même que dans les romans subséquents de Soucy – presque tous les personnages ont un pendant similaire, ou du moins des traces d'une figure jumelle dans le récit. C'est le cas pour Remouald, Séraphon, Sarah, Clémentine et Wilson.

Remouald, personnage central du roman, est aussi un des plus paradoxaux. Comme le souligne Leigh Ellen Weber, les deux intrigues principales de *L'Immaculée Conception* correspondent au passé et au présent de Remouald, ce qui pourrait expliquer le dédoublement

⁶⁷ *Ibid.*, p. 20.

⁶⁸ *Idem.*

⁶⁹ *Idem.*

⁷⁰ T. Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, p. 151.

⁷¹ *Ibid.*, p. 152.

de ce personnage⁷². Au début du roman, le lecteur perçoit Remouald comme un « grand échalas hagard » (IC p. 43). Le narrateur le compare souvent à un animal dans les descriptions qu'il en fait⁷³ : « le dos voûté, les bras serrés le long du corps, il évoquait par sa démarche un grand oiseau de proie, farouche et blessé » (IC p. 136). Le curé Cadorette remarque « son air de grand épagneul battu » (IC p. 125) et pense que « si les ânes pouvaient sourire, ils souriraient comme ça » (IC p. 129). C'est tout un contraste avec la description de l'enfant de douze qu'il était avant que le drame ne survienne : vif, intelligent, « un petit bonhomme aux yeux clairs, aux cheveux blonds, au rire rafraîchissant comme un bouquet de marguerites » (IC p. 138). Le changement est si drastique que sa mère renie son fils lors de son retour du collège Saint-Aldor-de-la-Crucifixion. Il subit même une « transformation patronymique (et identitaire) ensuite : "il ne s'appelait plus Remouald Bilboquain, mais Remouald Tremblay" suite au remariage de sa mère⁷⁴ ».

Ce Remouald double est représenté concrètement dans une scène où le personnage se voit lui-même à l'état d'enfant, ce qui provoque à nouveau une résurgence de ses souvenirs, signalée par « un bruit de braise qui crépite⁷⁵ » (IC p. 143). :

Le petit garçon commença à parler doucement. Il raconta ce qu'était la vie avant le collège, avant l'incendie du clos. Remouald porta les poings à ses tempes. Il finit par crier :
– Tu n'existes pas ! Retourne d'où tu viens !
L'enfant s'évanouit (IC p. 143).

L'apparition de son double vient confronter Remouald et l'obliger à se souvenir, à l'instar du personnage de Sarah qui le force à affronter son passé. Comparativement à l'extrait où il voit le spectre de sa mère, il semble ici avoir de la difficulté à se « débarrasser » du fantôme, à se

⁷² L.E. Weber, « Écrire le traumatisme : Pour une étude de l'incompréhensible chez Soucy, Duras, Mavrikakis et Perec », p. 37.

⁷³ J.F. Chassay, « Le grotesque au cœur de la tragédie. Le rire malgré tout dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 148.

⁷⁴ N. Xanthos, « Le vaste plan et l'incompréhension du pêcheur : Forme et signification de l'énigme dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 122.

⁷⁵ On remarque la récurrence des éléments reliés à l'incendie qui provoquent les souvenirs.

prouver qu'il s'agit d'une vision. À trois reprises, il invective l'enfant pour le forcer à s'en aller, sans succès⁷⁶.

Remouald adulte se caractérise également par son état de mort-vivant⁷⁷. Lorsque le frère Gandon raconte dans son journal sa première rencontre avec Remouald, il le trouve timide et « cornichon » (IC p. 69), jusqu'à ce qu'il entrevoie « l'espace d'un éclair, au fond de ses yeux, une lueur d'intelligence inattendue, suraiguë, surprenante. Je ne pourrais mieux expliquer mon sentiment qu'en évoquant un cadavre qui clignerait, une fraction de seconde, des paupières : c'était aussi étrange, et désagréable, que cela » (IC p. 69). L'impression de malaise décrite par le personnage du frère Gandon se rapproche beaucoup du « Unheimliche » de Freud. Ce dernier, qui cite Jentsch dans son texte, met de l'avant le cas par excellence de l'inquiétante étrangeté, « "celui où l'on doute qu'un être en apparence inanimé ne soit vivant, et, inversement, qu'un objet sans vie ne soit en quelque sorte animé", et [Jentsch] en appelle à l'impression que produisent les figures de cire, les poupées savantes et les automates. Il compare cette impression à celle que produisent la crise épileptique et les manifestations de la folie [...]»⁷⁸.

C'est la même sensation d'angoisse que décrivent les autres personnages secondaires qui croisent le chemin de Remouald. « Il arrivait au curé de penser que Remouald était mort à treize ans, il lui arrivait de le souhaiter, et que chez l'adulte ne survive qu'une carcasse sans mémoire, sans rien à l'intérieur pour souffrir » (IC p. 127). Rappelons que le curé est un des rares à connaître son secret. Les nombreuses références à la momification qui ponctuent le

⁷⁶ « Ce n'est pas vrai. Va-t'en » (IC p. 142) ; « Retourne d'où tu viens » (IC p. 142) ; « Tu n'existe pas ! Retourne d'où tu viens ! » (IC p. 143).

⁷⁷ L.E. Weber, « Écrire le traumatisme : Pour une étude de l'incompréhensible chez Soucy, Duras, Mavrikakis et Perec », p. 29.

⁷⁸ S. Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, p. 14.

récit⁷⁹ font écho au statut de mort-vivant de Remouald. Ce dernier est comparé à une momie ou à un fantôme qui « participe de façon passive, apparaissant et disparaissant par moments, traversant le récit comme un spectre [...]. Il est à peine présent dans sa propre vie⁸⁰ ».

Enfant, Remouald « rêvait d'un esprit jumeau » (IC p. 203), qu'il trouve à son grand malheur chez Wilson⁸¹. Ce personnage, associé au monstrueux dans sa description physique, porte un manteau qui lui couvre le corps ; il a « la peau du visage crevassée » (IC p. 205), des cheveux drus et roux qui « lui donnaient une allure grotesque, inquiétante, de clown halluciné » (IC p. 205). Alors qu'il regarde jalousement Remouald et sa petite sœur Joceline dormir, le narrateur indique que « son visage brillait dans la nuit comme de la braise » (IC p. 210). On remarque, encore ici, l'allusion au feu.

À la lecture d'un extrait de son journal, on découvre qu'avant de s'appeler « Wilson », ce dernier portait le nom de Jean-Baptiste. À l'époque, il formait une paire avec son jumeau Amédée qui, lui, incarnait « la grâce, la beauté, le charme de l'enfance en personne » (IC p. 176). Bien qu'ils se complètent comme le jour et la nuit (IC p. 176), la mère décide de les séparer en envoyant Amédée dans un collège et en profite pour enfermer Jean-Baptiste, qu'elle déteste, dans un pavillon de chasse. Au retour de son frère, six ans plus tard, Jean-Baptiste se languit de le voir pour guérir cette déchirure – leur séparation – qu'il compare à une plaie : « Il fallait guérir cette plaie saignante, coller sa plaie contre la mienne, pour qu'un même sang se mette à circuler de nouveau dans nos deux corps » (IC p. 183). Or, il s'avère que son jumeau, « celui qui avait été [s]a moitié » (IC p. 185), feint de voir Jean-Baptiste et

⁷⁹ « [...] [I]l ne restait plus qu'un monde momifié, une carcasse sans souvenirs » (IC p. 20) ; « [Clémentine] parvenait par moments à raviver son ardeur en contemplant le portrait de son fiancé. Mais les photographies s'usent à être trop regardées. Sa passion n'était plus que la momie d'elle-même » (IC p. 148) ; « Il paraît qu'il existe des corps momifiés qui dorment au fond d'une crypte depuis des milliers d'années. Ils sont ignorés, tu vois, personne ne sait qu'ils dorment là, et le temps n'a pas de prise sur eux » (IC p. 212) ; « Comment décrire ces chairs gondolées, momifiées par les flammes, et comme couvertes d'une couche de goudron ? » (IC p. 294).

⁸⁰ L.E. Weber, « Écrire le traumatisme : Pour une étude de l'incompréhensible chez Soucy, Duras, Mavrikakis et Perec », p. 37.

⁸¹ Rappelons que ce personnage initie Remouald à des cérémonies mystérieuses et lui fait manger, le soir de l'Immaculée Conception, sa petite sœur Joceline.

décide de l'ignorer : « cet Amédée embaumé [...] osait survivre au jumeau dont [il] étai[t] le cercueil » (IC p. 185). S'opère alors un brouillage dans l'identité du personnage qu'on observe notamment dans le passage où Jean-Baptiste est témoin de l'enterrement de son jumeau qui s'est suicidé :

S'agissait-il bien d'un enterrement ? Je vois les choses comme dans un rêve. [...] J'étais incapable de la moindre pensée, je n'avais plus qu'un vague, très vague sentiment d'être. [...] Plus rien n'était présent autour de moi. Mais la volonté d'éclaircir ce mystère finit par me donner la force de marcher. Je traversai le jardin, les champs, je longeai la pinède, je parvins au cimetière. Il y avait une petite croix de pierre, toute neuve. Je m'approchai, *lus*. Je tournai les talons aussitôt, au comble de l'ahurissement. Je pris la direction de la maison familiale. Je doutais de *ce que* mes yeux venaient de voir. Tout dans cette campagne avait changé, rien n'était plus comme avant. [...] J'étais hanté par *ce que j'avais lu* sur la petite croix de pierre. Était-ce une erreur ? Avait-on voulu faire une blague sinistre ? Il y était écrit : « Jean-Baptiste, 19 ans, fils de René et de Carmen Wilson, frère d'Amédée. » Je ne comprenais plus rien. Qui était dans la tombe ? Jean-Baptiste ? Se pouvait-il que toute ma vie je me sois trompé sur mon propre nom, et l'aie confondu avec celui de mon frère ? À moins que je ne me fusse trompé, pas de nom, mais de personne, et que je fusse moi-même en réalité Amédée ? Mais alors, où commençait Amédée et où finissait Jean-Baptiste ? Il me semblait n'avoir plus de visage. Je me cramponnais à ma seule certitude, au seul nom dont je fusse certain : j'étais Wilson (IC p. 187-188)⁸².

Le lecteur, tout comme Wilson, est lui aussi plongé dans le doute. On le remarque par des expressions types reliées à la notion d'hésitation qui foisonnent dans l'extrait⁸³, mais plus encore par le fait que le narrateur semble sciemment passer sous silence des informations qui aideraient le lecteur à résoudre les énigmes. Dans l'extrait présenté, on sait que Jean-Baptiste lit les inscriptions sur la pierre tombale, mais il faut attendre quelques lignes pour savoir de quoi il s'agit (voir les passages en italique). Soucy utilise cette stratégie textuelle à de nombreuses reprises dans le texte, ce qui contribue à opacifier l'intrigue et à créer une ambiance fantastique. « La mise en scène romanesque voile, tout en montrant qu'elle voile :

⁸² C'est nous qui soulignons.

⁸³ « Je vois les choses comme dans un rêve » ; « je n'avais plus qu'un vague, très vague sentiment d'être » ; « Je doutais de ce que mes yeux venaient de voir » ; « Était-ce une erreur ? » ; « Se pouvait-il que toute ma vie je me sois trompé sur mon propre nom, et l'aie confondu avec celui de mon frère ? À moins que je ne me fusse trompé, pas de nom, mais de personne, et que je fusse moi-même en réalité Amédée ? ». Voir extrait cité ci-haut.

la faille énigmatique est ici manifeste⁸⁴ ». L'identité de Jean-Baptiste avant le suicide de son frère devient dès lors incertaine. Il s'en crée donc une nouvelle : « Wilson⁸⁵ ».

On peut lire dans ce dédoublement un écho avec celui de Remouald qui change de personnalité et de nom après son événement traumatique. Remouald se trouve à être le double de Wilson, qui lui-même est le double de Jean-Baptiste / Amédée. Le dédoublement s'opère aussi dans les événements romanesques qui se répètent et se transmettent. À deux reprises, nous assistons à des actes contre nature mêlant un homme à des enfants : la première fois au clos de Séraphon avec Remouald et Wilson (dans le passé), la seconde (dans le présent) avec le Grand Roger et le trio de garçons Bradette, Rocheleau et Guillubart. D'ailleurs, plusieurs indices peuvent permettre d'associer le Grand Roger et Wilson, notamment par leur description physique⁸⁶. Dans le même ordre d'idée, les grossesses manquées de Clémentine semblent se dédoubler au cours du récit : une première fois à dix-sept ans, à St-Aldor, où elle donne naissance à un enfant mort-né, puis dans le présent où elle croit être enceinte du capitaine des pompiers alors qu'elle s'est fait violer par Bradette. On pensera bien sûr à la multiplication des incendies : d'abord celui allumé par le père de Remouald au Clos de Séraphon, celui du Grill aux Alouettes qui ouvre le récit, et finalement le feu de la cabane de bûcheron à St-Aldor, où Séraphon et Remouald meurent brûlés. Selon Marie-Béatrice Samzun, cet endroit serait le « double dystopique du Clos-de-Bois⁸⁷ », là où tout a commencé.

Contrairement à ce que nous avons observé pour Remouald, chez qui la figure du double est incarnée par d'autres personnages, celle de Séraphon se manifeste de manière plus

⁸⁴ N. Xanthos, « Le vaste plan et l'incompréhension du pêcheur : Forme et signification de l'énigme dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 113.

⁸⁵ Nom d'une portée symbolique très révélatrice pour nous, puisqu'il s'agit du patronyme le plus emblématique de la figure du double en littérature fantastique – une référence à *William Wilson* de Poe.

⁸⁶ Au tout début du roman, Remouald rêve d'un pompier qui « portait une gibecière attachée à sa ceinture, d'où dépassait la tête d'un lapin qui parlait avec une voix d'enfant [...]. Remouald l'agrippa par sa tignasse rouge et étouffa un cri d'horreur : la tête du pompier, toute grimaçante, lui était restée dans les mains » (IC p. 35). On aura reconnu le métier du Grand Roger (capitaine des pompiers) et la description de Wilson (gibecière, tignasse rouge).

⁸⁷ M.B. Samzun, « Le Saint-Aldor dystopique de Gaétan Soucy », p. 127.

insidieuse. Un lecteur curieux aura remarqué que plusieurs personnages secondaires semblent confondre le sexe du vieil homme. Le capitaine des pompiers appelle Séraphon « madame » (IC p. 29) et le considère comme la « mère » (IC p. 29) de Remouald. Le vieil homme accentue l'ambiguïté en affirmant au capitaine que son fils « s'occupe de sa vieille femme de père » (IC p. 30). Même le narrateur fait parler Séraphon « avec la voix de sa défunte épouse » (IC p. 21). Le narrateur indique, au début du texte, que « depuis la mort de Célia [mère de Remouald], Séraphon se confondait de plus en plus avec elle, aux yeux de Remouald, et en retour, la figure de Célia, dans les souvenirs de Remouald, se rapprochait chaque jour davantage de celle de Séraphon. C'était au point que Remouald ne les distinguait plus l'un de l'autre » (IC p. 18-19). Jean-François Chassay relève avec justesse que le lecteur en vient, lui aussi, à confondre les deux personnages : « on se demande si ce n'est pas lui [Séraphon] qui a disparu et elle [Célia] qui a survécu. Le double se dédouble, en quelque sorte⁸⁸ ». Cette porosité des genres se retrouve chez d'autres personnages du roman ; on pensera notamment à Monsieur Judith (nom féminin attribué à un homme) et Mademoiselle Clément (nom masculin attribué à une femme).

Ce brouillage identitaire est largement exploité par l'auteur qui utilise la même stratégie pour le personnage de Sarah. Nous l'avons vu, la « Sarah » qui se lie d'amitié avec Remouald est un calque de la « vraie » Sarah, fille de la nièce de M. Judith. Pour Soucy, Sarah serait une représentation de la sœur de Remouald, Joceline, qui avait le même âge que Sarah à sa mort – sept ans.

Le dédoublement du personnage de Clémentine fonctionne différemment. Institutrice à l'école Langevin, elle soupçonne Remouald d'être la source des étranges agissements de ses élèves (qui en fait sont initiés à des actes de viol par le Grand Roger). Son véritable nom,

⁸⁸ J.F. Chassay, « Le grotesque au cœur de la tragédie. Le rire malgré tout dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 152.

Clémentine Clément (déjà double) se dédouble lorsqu'elle se dote d'un nom de plume, « Clémanthine de Kléman » (IC p. 323). À de nombreuses reprises dans le texte, Clémentine s'adresse à celle qu'elle surnomme « Clémentine et demie » (IC p. 227), son reflet dans le miroir. Cette double lui parle en retour⁸⁹, et apparaît comme étant sa conscience intérieure qui la ramène à son passé (IC p. 145 et suivantes). Après être restée des jours au lit suite à un affrontement pénible entre elle et le frère Gandon, Clémentine se réveille et se voit elle-même :

[E]lle se vit assise devant elle-même, comme si elle était quelqu'un d'autre. Elle se vit en même temps debout à la fenêtre. Elle s'entendit tourner en rond dans l'imbécillité de sa cuisine. Elle se vit en train d'écrire en larmoyant à sa table de travail. Du fond du lit Clémentine voyait toutes ces figures d'elle-même qui surgissaient une dernière fois avant de disparaître l'une après l'autre dans un néant sans retour (IC p. 314).

Rapidement, le lecteur en vient à douter de la véracité de ces apparitions, puisqu'il constate la santé mentale vacillante du personnage : « [Clémentine] parvint à se calmer, par un effort de volonté qui lui fit mal jusque dans les os ; puis regarda autour d'elle avec effarement : elle était assise sur le perron de la maison voisine, en robe de chambre, pieds nus, et les fesses dans la neige... » (IC p. 313) ; « Depuis quand n'avait-elle pas mangé ? » (IC p. 316). Clémentine a aussi tendance à s'enivrer – on pense par exemple à l'altercation entre elle et le frère Gandon (IC p. 232-242) ou lorsqu'elle se rend dans un café (IC p. 317). Plus encore, de nombreux indices portent à croire qu'elle se fait droguer par le capitaine des pompiers au retour de sa sortie en ville. En plus de trouver un dépôt dans son verre de vin (IC p. 314), elle semble être sous l'effet de drogues :

Elle se sentait très mal tout à coup. Elle s'enferma dans les cabinets. Elle avait l'impression de mesurer quatre mètres, elle voyait ses pieds, ses mains, comme si elle les regardait du bout d'une lorgnette. "Il y a

⁸⁹ « C'est le Bal des Empêchés, dit Clémentine et demi » (IC p. 229).

combien de temps que je suis ici ?" pensa-t-elle. Puis elle comprit que ça pouvait faire quarante minutes – ou sept secondes. Elle avait chaud, ses dents claquaient. Elle détacha sa jupe : celle-ci glissa contre ses cuisses, contre ses mollets, dans une chute vertigineuse qui dura un temps infini. Elle n'avait plus que sa chemise, elle était nue de la taille aux pieds. S'était-elle déshabillée ? Mais quand ? (IC p. 328).

Plus loin dans le texte, le narrateur laisse entendre qu'il s'agit bel et bien d'un viol : « Elle concéda son corps dans un dernier vertige, elle sentit à peine la brûlure soudaine entre ses jambes [...]. Elle tomba dans un sommeil plus sourd que la mort », (IC p. 329). Tous ces extraits servent à renforcer l'impression d'hésitation ressentie par le lecteur qui n'arrive pas à déterminer avec certitude si le dédoublement de Clémentine est dû ou non à une cause extérieure.

La dernière figure de double que nous proposons d'analyser est peut-être la moins évidente de tout le roman : celle du narrateur. Un lecteur plus ou moins attentif serait tenté de croire que le narrateur de *L'Immaculée Conception* est hétérodiégétique (mis à part les extraits de journaux intimes de certains personnages secondaires qui, par la forme, sont homodiégétiques). Or, la présence de deux lettres entre deux personnages d'importance moindre (qui apparaissent à peine dans le récit « principal ») vient brouiller les cartes. Ces deux documents, écrits par Raymond Costade, entrepreneur de pompes funèbres, s'adressent à un certain Rogatien L. de New York. On y comprend que ce Rogatien est écrivain. Costade indique : « Je joins ici le journal du quartier, que tu m'as demandé (j'imagine que c'est pour ton roman) » (IC p. 299). Or, le post-scriptum de la dernière lettre laisserait indiquer que Rogatien L. est en fait le narrateur de *L'Immaculée Conception* :

P.-S. Ton roman, à propos, l'achèves-tu ? Je crois avoir compris, en relisant ta dernière lettre, que cette chère Vilbroquais en serait un des personnages. Il me semble qu'avec son « serment » en exergue, ça ferait un joli titre, non, *L'annonce faite à Justine* ! Termine-le donc pour le 22 décembre, le jour de son anniversaire ; ça lui ferait tellement plaisir, j'en suis sûr (IC p. 300).

On voit donc ici que Costade invite Rogatien à finir son roman pour le 22 décembre. Or, le roman se clôt avec les indications suivantes : New York, 22 décembre⁹⁰. Plus encore, il s'avère que le personnage de Justine Vilbroquais se trouve à être la sœur de Rogatien – dont il est également épris (IC p. 299) ; d'où la dédicace « À ma sœur » en ouverture de *L'Immaculée Conception*. Soucy brouille l'espace textuel et paratextuel en se cachant derrière le personnage de Rogatien L. L'auteur travaille sur plusieurs niveaux où les univers ont un « rapport hiérarchique : c'est l'univers de Rogatien L. et R. Costade qui paraît avoir "inventé" l'univers de référence⁹¹ », qui lui-même s'inspire du réel (nous en verrons les détails dans le prochain chapitre). Lorsque Costade, entrepreneur de pompes funèbres, reçoit les corps calcinés de Remouald et de Séraphon, il écrit à Rogatien : « ces deux individus habitaient la maison de ton enfance, le 1909 rue Moreau » (IC p. 298). Or, dans un article de *La Presse* intitulé justement « 1909 Moreau », Richard Biron indique que « ce n'est pas pour rien que Gaétan Soucy a choisi de loger ses personnages à cette adresse : il y a lui-même vécu jusqu'à l'âge de 20 ans⁹² ». On assiste donc ici à un véritable brouillage entre l'identité de l'auteur réel et celui de l'auteur « fictionnel », forgé par Soucy. Plus encore, l'auteur s'amuse à mettre en scène un personnage très secondaire du nom de Soucy⁹³, l'assistant de Costade.

L'effet de miroir s'accroît dans la première publication de *L'Immaculée Conception*, produite par la défunte maison d'édition Laterna Magica. Soucy ajoute au texte un post-scriptum à la toute fin du roman qui se veut un hommage à un ami décédé. C'est d'autant plus troublant puisque le court texte s'ouvre ainsi : « À l'époque où j'achevais d'écrire cet

⁹⁰ N. Xanthos, « Les retours de Saint-Aldor. Transfictionnalité et poétique chez Gaétan Soucy », p. 231.

⁹¹ F. Langevin, « Enjeux et tensions lectorales de la narration hétérodiégétique dans le roman contemporain », p. 103.

⁹² R. Biron, « 1909, rue Moreau », p. 1.

⁹³ « Soucy, le visage en sueur, exultait » (IC p. 9) ; « "La souffrance qui s'esclaffe", m'a dit Soucy » (IC p. 9) ; « Déjà, Soucy marchait vers elle » (IC p. 10) ; « Soucy ne cessait de me le répéter » (IC p. 13) ; « Soucy m'aida » (IC p. 293).

ouvrage, un ami m'informa par téléphone qu'un jeune homme de sa connaissance, illustrateur de son état, désirait me rencontrer : il avait lu les pages inaugurales du roman – la lettre de Costade – et avait bien voulu s'y intéresser⁹⁴ ». Étant donné les nombreux brouillages identitaires produits par Soucy, ce dernier segment paraît très étrange pour un lecteur sensible à toutes les permutations identitaires du narrateur. On se demande finalement s'il s'agit d'un autre niveau de mise en abyme. La signature « G.S.⁹⁵ », pour Gaétan Soucy, à la fin du post-scriptum, laisse à penser qu'il n'en est rien.

Chapitre III

Un univers défamiliarisé – Les flous spatio-temporels

Les personnages insaisissables de ce récit se caractérisent par les effets fantastiques qu'ils incarnent, subissent ou provoquent. Le traitement des lieux participe également à la construction d'une ambiance fantastique, dans un double mouvement d'ancrage dans le réel puis de défamiliarisation. Les « effets de réel » servent à donner l'illusion que les référents du récit existent. L'écrivain introduit, pour ce faire, des éléments (dans ce cas-ci, un espace géographique) qui n'ont qu'une fonction : signifier le réel⁹⁶. C'est ce que Barthes appelle l'illusion référentielle : « La vérité de cette illusion est celle-ci : supprimé de l'énonciation réaliste à titre de signifié de dénotation, le "réel" y revient à titre de signifié de connotation ; car dans le moment même où ces détails sont réputés dénoter directement le réel, ils ne font rien d'autre, sans le dire, que le signifier : le baromètre de Flaubert, la petite porte de Michelet ne disent finalement rien d'autre que ceci : *nous sommes le réel*⁹⁷ ».

⁹⁴ G. Soucy, *L'Immaculée Conception*, Montréal, Laterna Magica, 1994, p. 343.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 344.

⁹⁶ Voir à ce sujet R. Barthes, « L'effet de réel », p. 81-90.

⁹⁷ R. Barthes, « L'effet de réel », p. 89.

La précision avec laquelle les lieux sont décrits devient dès lors une preuve du vraisemblable. Dans *L'Immaculée Conception*, le narrateur établit un périmètre délimité de la diégèse qui se déroule en majeure partie dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve à Montréal. Il indique avec une précision effarante tous les lieux réels qu'arpentent ses personnages : les rues⁹⁸, les lieux publics⁹⁹, les quartiers et les villes¹⁰⁰. Selon Soucy, « [t]out ce qui est décrit du quartier Hochelaga est authentique. L'école, c'est l'école où je suis allé ; l'église, c'est celle où j'ai été baptisé¹⁰¹ ». En faisant quelques recherches historiques, on découvre qu'effectivement tous les lieux évoqués par Soucy (mis à part Saint-Aldor – nous y reviendrons), sont des endroits qui ont déjà existé ou qui sont inspirés de lieux réels¹⁰². Selon une entrevue de Soucy avec le quotidien *La Presse* en 2006, l'incendie du Grill aux Alouettes est inspiré du véritable drame du Laurier Palace, où 77 enfants ont perdu la vie en 1927¹⁰³.

Malgré ce « sceau » d'authenticité, on remarque que la description des lieux appartient plutôt au fantastique. C'est le cas lorsque le narrateur décrit une énième promenade de Remouald et de son père dans Hochelaga :

Les fenêtres ressemblaient à des yeux vides, les portes de garage à des bouches, des tombeaux de cris. L'édifice rappelait à Remouald ces totems primitifs qu'il voyait sur certains timbres de sa collection, il y retrouvait la même expression de morne ensorcellement, de transcendance pétrifiée. On aurait dit le témoin révolu de quelque catastrophe cosmique qui aurait engouffré avec elle la signification des choses. Et il ne restait plus qu'un monde momifié, une carcasse sans souvenirs, pareille à celles des animaux échoués dans les sables du désert (IC p. 20).

⁹⁸ « Ontario » (IC p. 19, 40) ; « Préfontaine » (IC p. 19, 315) ; « Sainte-Catherine » (IC p. 19, 76, 315) ; « Notre-Dame » (IC p. 19, 73, 293) ; « Moreau » (IC p. 19, 20, 40, 210) ; « Darling » (IC p. 76, 309) ; « Adam » (IC p. 105) ; « Dézéry » (IC p. 105) ; « Orléans » (IC p. 153, 261).

⁹⁹ « Parc Dézéry » (IC p. 73) ; « paroisse Nativité » (IC p. 76, 83) ; « cimetière Côte-des-Neiges » (IC p. 96, 333) ; « école Langevin » (IC p. 149) ; « école Marie-Reine-des-Cœurs » (IC p. 301) ; L'usine de boîtes de carton « ACE BOX » (IC p. 20) ; L'usine « MacDonald Tobacco » (IC p.157, 266) ; « la filature Hudon » (IC p. 266, 298).

¹⁰⁰ « Faubourg à la Mélasse » (IC p. 74) ; « Hochelaga » (IC p. 9, 297) ; « New York » (IC p. 9, 260, 342).

¹⁰¹ G. Soucy dans M. Grégoire, « Gaétan Soucy : L'histoire d'un premier roman », p. 32.

¹⁰² R. Biron, « 1909, rue Moreau », p. 1.

¹⁰³ R. Biron, « 1909, rue Moreau », p. 1 et Ville de Montréal. « Incendie du Laurier Palace », <http://ville.montreal.qc.ca/sim/histoire/incendie-du-laurier-palace>

Nous croyons que cet univers glauque et inquiétant est le résultat d'une défamiliarisation de la ville. Nous tenterons de définir ce concept en nous inspirant à la fois de l'inquiétante étrangeté de Freud (ce qui se rapporte au familier, à la maison, à l'intime, qui est ensuite détourné pour devenir étranger, autre) et à l'étrangisation de Chklovski. Il s'agirait donc sommairement d'un double mouvement : d'un retour vers le connu, le familier, puis d'un renversement qui rendrait ce même objet – ou lieu – inquiétant, fantastique.

Pour Jean-François Chassay, cette « défamiliarisation [...] tient pour beaucoup à la manière dont la ville est décrite, jamais de manière panoramique, et toujours ou presque à travers des détails saisissants, souvent comme s'il s'agissait d'une matière vivante, souvent plus vivante que les personnages eux-mêmes¹⁰⁴ ». La description du Faubourg à la Mélasse que « les gens prononçaient Faubourg à Menaces » (IC p. 74) donne le ton :

Les pavés de la ruelle étaient déchaussés, leurs chevilles se tordaient à chaque pas. [Remouald] respirait des vapeurs de soupe aux choux, de navet bouilli, des relents d'intérieurs mal tenus, d'épluchures, d'huile à chauffage, de pourriture. On entendait les cris d'un ménage en querelle, des miaulements, des couinements et, par une porte entrouverte, le bramement insupportable d'un bébé, auquel répondait en vociférant une voix éraillée de vieille, aussi désagréable à l'oreille qu'un ongle égratignant une ardoise (IC p. 75-76).

Malgré ces descriptions saisissantes, Montréal « apparaît plutôt flou¹⁰⁵ » pour le lecteur qui semble aussi avoir de grandes difficultés à se repérer dans le temps. Dans cette même volonté double de s'ancrer dans le réel pour mieux s'en distancier, Soucy dissémine nombre d'indices temporels¹⁰⁶ pour mieux situer l'époque du récit. Logiquement, il devrait être aisé de trouver ne serait-ce que la décennie où surviennent les événements de *L'Immaculée Conception*.

¹⁰⁴ J.F. Chassay, « Le grotesque au cœur de la tragédie. Le rire malgré tout dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 150.

¹⁰⁵ F. Bordeleau, « Gaétan Soucy ou l'écriture du pardon », p. 14.

¹⁰⁶ On trouve entre autres des « voitures tirées par les chevaux » (IC p. 10, 25, 26) ; des « salles de cinématographe » (IC p. 15) ; des « tramways » (IC p. 79, 153, 315) ; et une « lampe à pétrole » (IC p. 159). On notera aussi l'emprise de l'éducation religieuse (IC p. 60, « L'Épingle » p. 118) et la mention de quartiers, d'entreprises ou d'événements culturels qui aujourd'hui sont disparus : « Faubourg à la Mélasse » (IC p. 74), « filature Hudon » (IC p. 266-298), et « music hall » (IC p. 272).

Pourtant, peu d'articles consultés concordent quant à la temporalité. Certains demeurent très vagues en situant le roman dans un « Québec sans âge¹⁰⁷ » ou dans un spectre temporel très large « le roman pourrait aussi bien se passer à la fin du 19^e siècle qu'au début du 20^e ou à la limite au milieu de celui-ci¹⁰⁸ ». Plusieurs critiques relèvent ces « confusions temporelles¹⁰⁹ » : « Nous sommes (semble-t-il, bien qu'aucune date ne le précise) dans le Québec des années cinquante¹¹⁰ ». D'autres penchent vers « le premier quart du vingtième siècle¹¹¹ » ou « vers 1925¹¹² ». Seul Nicolas Xanthos, dans son article sur la transfictionnalité datant de 2007, s'avance sur la possible année de 1928¹¹³, considérant que les personnages de *L'Immaculée Conception* sont les mêmes que ceux de *Music Hall !* (Mentionnons par ailleurs que bien que cette œuvre ait été publiée en 2002, il s'agit du premier roman écrit par Soucy sur lequel il aura travaillé pendant plus de quinze ans¹¹⁴).

Le lecteur, confus devant ce flou historique et temporel, devient « victime » d'une défamiliarisation, qui se manifeste également dans le nom des personnages. Rappelons que le nom de famille de Remouald et de Séraphon est « Tremblay », le patronyme le plus populaire du Québec. « Dans les deux cas, il s'agit d'un véritable oxymore : singularité du prénom,

¹⁰⁷ Derrière la quatrième de couverture de la première édition du roman par Laterna Magica.

¹⁰⁸ J.F. Chassay, « Le grotesque au cœur de la tragédie. Le rire malgré tout dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 150.

¹⁰⁹ M. L. Piccione, « Quand l'iconoclasme s'égaré : *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 159.

¹¹⁰ J.F. Chassay, « Seul, trois fois plutôt qu'une », p. 218.

¹¹¹ N. Xanthos, « Le vaste plan et l'incompréhension du pêcheur : forme et signification de l'énigme dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 114.

¹¹² F. Bordeleau, « Gaétan Soucy ou l'écriture du pardon », p. 14.

¹¹³ « Sur la base des inférences suivantes : l'intrigue de *Music Hall !* se déroule en 1929 (on l'apprend notamment par une date écrite par Rogatien : avril 1929 – MH : 379). On s'en souvient, Rogatien envoie plusieurs lettres à Justine – après l'avoir revue à la morgue, devant le corps de Vincent, son fils, qu'elle était venue identifier. La dernière missive est expédiée au printemps 1929. Vincent, le fils de Justine, est déjà mort au moment des événements de *L'Immaculée Conception* (IC : 299). Ces événements ont lieu au moins en décembre, jusqu'à la fête de l'Immaculée Conception. De là, on suppose qu'ils ont eu lieu en décembre 1928, et que c'est à cette date que Remouald est allé une dernière fois à Saint-Aldor ». N. Xanthos, « Les retours de Saint-Aldor. Transfictionnalité et poétique chez Gaétan Soucy », p. 236.

¹¹⁴ M. Segura, « Portrait : Gaétan Soucy. Le héron, la grenouille et le poisson rouge », p. 13.

mais banalité du nom de famille¹¹⁵ ». Plus encore, les deux prénoms semblent être vaguement familiers : dans la culture québécoise, Séraphon rappelle surtout Séraphin, le célèbre avare de Claude-Henri Grignon, alors que Remouald résonne comme Romuald, prénom assez usuel pour le début du siècle. Pour Soucy, ce nom « contient le mot "remous" [qui fait référence à] l'eau grondante sous le flot tranquille¹¹⁶ », métaphore du refoulement.

D'autres personnages sont dotés d'un nom à la fois familier et étrange, qui résonne parfois comme des objets du quotidien (Vilbroquais [vilebrequin], Bilboquain [bilboquet]). Ces permutations onomastiques s'opèrent aussi pour les personnages de Mlle Clément et M. Judith, chez qui les noms sont transexualisés¹¹⁷.

Soucy oppose cette impression de flou spatio-temporel dû à l'effet de défamiliarisation du quartier d'Hochelaga-Maisonneuve avec un second lieu, « le reste du monde, qu[']il a] appelé Saint-Aldor¹¹⁸ ».

Ce village, qualifié de « dystopique¹¹⁹ » par Marie-Béatrice Samzun, est en effet le seul du roman qui n'a aucun lien avec le réel. Bien que ce Saint-Aldor soit présent dans chacun des romans du cycle du pardon¹²⁰, nous allons nous limiter à l'analyse de sa fonction dans *L'Immaculée Conception*.

Le village n'apparaît qu'à trois brefs moments dans le texte. Il est mentionné une première fois lors de l'internement de Remouald au collège Saint-Aldor-de-la-Crucifixion, lieu austère et cruel où on traite « tous les pensionnaires de manière égale, les mêmes châtiments s'appliquant à tous, de l'assassin à l'orphelin » (IC p. 134). On apprend que Clémentine y a grandi avant de se faire rejeter par sa mère et sa communauté parce qu'elle

¹¹⁵ J.F. Chassay, « Le grotesque au cœur de la tragédie. Le rire malgré tout dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 151.

¹¹⁶ G. Soucy dans M. Grégoire, « Gaétan Soucy : L'histoire d'un premier roman », p. 32.

¹¹⁷ L. Laplante, « L'univers de Gaétan Soucy : des repères récurrents, un parcours toujours neuf », p. 10.

¹¹⁸ G. Soucy dans M. Grégoire, « Gaétan Soucy : L'histoire d'un premier roman », p. 32.

¹¹⁹ M. B. Samzun, « Le Saint-Aldor dystopique de Gaétan Soucy », 121.

¹²⁰ Voir à ce sujet l'article de Nicolas Xanthos sur la transfictionnalité du roman : « Les retours de Saint-Aldor. Transfictionnalité et poétique chez Gaétan Soucy », p. 231-247.

était tombée enceinte à l'extérieur des liens du mariage (IC p. 147-149). Enfin, c'est l'endroit où s'achèvent les vies tourmentées de Remouald et Séraphon. Pour Nicolas Xanthos, « Saint-Aldor n'est pas le lieu d'une intimité, mais celui d'une distance sociale et affective¹²¹ ». Distance qui est aussi marquée physiquement, puisque le village semble être difficile d'accès : le collège est « isolé du reste du monde par un kilomètre de forêt » (IC p. 133) et Remouald craint de se perdre en s'y rendant (IC p. 265). Plus encore, on découvre que le voyage dure « un nombre incalculable d'heures » (IC p. 275) et en descendant du train, « nulle part autour on ne distingu[e] d'habitation » (IC p. 276). L'espace romanesque « se construit en fonction d'une opposition entre la familiarité et l'altérité étrangère¹²² », de telle sorte que Saint-Aldor n'existe pas en soi, mais bien en relation avec d'autres lieux familiers, le quartier Hochelaga-Maisonneuve dans le cas de *L'Immaculée Conception*.

L'étrangéité de ce lieu est d'autant plus mystérieuse puisqu'« il était fatal que tôt ou tard ils se retrouvent ainsi tous les trois » (IC p. 276). Remouald sait qu'il va y mourir. Quand le cheminot lui demande s'il compte revenir chercher le fauteuil roulant de son père, Remouald répond : « Il n'y aura pas d'autre jour » (IC p. 278). C'est dans la cabane de bois de Saint-Aldor qu'il a « rendez-vous » (IC p. 282, 284) avec son destin, où enfin s'achèvera sa vie de souffrance.

Conclusion

Bien qu'au début de notre réflexion sur les effets et les oscillations fantastiques dans *L'Immaculée Conception*, nous avons précisé qu'il ne s'agissait pas d'un roman de genre, un des premiers réflexes en amorce à ce travail a été de déceler les références à la littérature fantastique à l'intérieur du texte. Force a été de constater que non seulement elles sont

¹²¹ N. Xanthos, « Les retours de Saint-Aldor. Transfictionnalité et poétique chez Gaétan Soucy », p. 238.

¹²² *Ibid.*, p. 239.

nombreuses, mais qu'elles occupent une place à la fois cachée et déterminante. Lors de son rendez-vous au café avec le capitaine des pompiers, Clémentine lui dit : « Je sais à qui vous ressemblez. Cela vient de me frapper, là. Avec votre moustache, et ce front, vous ressemblez à Guy de Maupassant » (IC p. 320). Les noms de Remouald et Séraphon, les deux personnages principaux, sont pratiquement des calques des deux héros de la nouvelle *La morte amoureuse* de Théophile Gautier : Sérapion et Romuald. Il en va de même pour le personnage de Wilson, inspiré de la nouvelle *William Wilson* d'Edgar Allan Poe, qui relate l'histoire d'un narrateur aux prises avec un double. Il se trouve aussi que *Ligeia*, une autre nouvelle de Poe, est le nom donné par Wilson à sa souris apprivoisée.

Bien sûr, cette œuvre complexe et hétérogène est truffée de références intertextuelles multiples appartenant à différents genres littéraires, à la philosophie ou à la religion – tout comme l'ensemble des romans de Soucy, d'ailleurs. Nous pensons néanmoins que la présence marquée de références aux canons de la littérature fantastique l'inscrit dans une filiation (un peu tordue, certes) de textes de ce type.

Suite à ce bref parcours au cœur de *L'Immaculée Conception*, nous avons dégagé plusieurs effets de nature fantastique à travers l'analyse des personnages principaux, Remouald, Séraphon et Sarah. Face aux différentes manifestations surnaturelles observées, autant le lecteur que les personnages eux-mêmes sont confrontés au doute. Ce moment de flottement, que Todorov nomme l'hésitation, propre au genre fantastique, se produit systématiquement lors de la résurgence ou d'une référence au drame passé.

Une fois le lien entre les événements traumatiques des personnages et les effets fantastiques établi, nous avons cherché à approfondir les nombreuses figures jumelles du récit. Tous les personnages, y compris le narrateur, sont des miroirs d'eux-mêmes qui jouent à tromper le lecteur. La figure du double est prédominante dans la littérature fantastique et dans

la psychanalyse, deux approches grâce auxquelles nous avons pu déceler les effets d'inquiétante étrangeté présents dans certains passages du roman. Dans un même ordre d'idée, nous avons observé la manière dont Soucy procède à une défamiliarisation spatio-temporelle de l'espace romanesque en s'ancrant dans le réel tout en s'en distanciant. Nous croyons que l'ensemble de ces stratégies narratives, ayant comme point commun de produire des effets fantastiques, vise au final à occulter l'horreur concrète qu'ont vécue les personnages.

Nous aurions également pu glisser un mot sur certains personnages secondaires qui présentent des traits de nature fantastique. Nous pensons entre autres à la mère du petit Guillubart, dont la description physique¹²³ et les agissements¹²⁴ sont comparés à ceux d'une sorcière. De même, la description des lieux du point de vue de Rocheleau, un des élèves, correspond à un univers inquiétant : « Le clocher de l'église avait l'air planté dans les nuages comme un pieu dans la poitrine d'un vampire. Des souvenirs de romans d'épouvante trottaient dans son esprit, il entendait des murmures, les fenêtres avaient un air menaçant » (IC p. 121).

En plus de ces observations thématiques qui ajoutent à la multiplication d'effets fantastiques, il aurait été juste de poursuivre notre réflexion en analysant les rouages de la narration énigmatique qui offre toujours au lecteur une vision parcellaire du récit. « La stratégie textuelle consiste tout à la fois à en dire le moins possible et à en montrer le plus possible, à susciter pragmatiquement certaines inférences : les circonstances du drame ne sont

¹²³ Mme Guillubart [...] présenta [à Clémentine] un visage qui soudain l'épouvanta. On aurait dit une sorcière aspergée d'eau bénite. Puis, l'expression de cette figure, par le seul jeu de la pénombre, sans qu'aucun des traits ne bouge, se métamorphosa. Clémentine s'aperçut que la femme lui souriait » (IC p. 159).

¹²⁴ « [...] [L]'étreinte se relâcha. Clémentine recula vers la porte. Les doigts de la femme avaient laissé des taches brûlantes sur son poignet » (IC p. 159) ; « Clémentine vit la femme prendre un couteau. Elle la vit écarter les doigts, passer la langue avec lenteur sur sa paume, puis glisser la lame au creux de sa chair : la peau s'ouvrit, avec souplesse, comme s'ouvrent les pages d'une bible. Elle la vit approcher des lèvres de son fils sa main qui dégouttait de sang » (IC p. 159).

pas évoquées, mais ses conséquences font savoir en creux son extrême gravité¹²⁵ ». En effet, le narrateur semble décrire les actions en passant sous silence les éléments clés.

Le lecteur assiste donc à l'absence du cœur du récit (la mort de Joceline, le viol de Clémentine, les échanges sexuels du Grand Roger et de Wilson envers des enfants, etc.). Cette stratégie de dissimulation rejoint la vision de Todorov concernant les narrateurs fantastiques. Selon lui, nombre d'entre eux insistent davantage sur la perception d'un objet plutôt que sur l'objet lui-même¹²⁶. Son commentaire sur la nouvelle *Le Tour d'écrou* d'Henry James dans *Introduction à la littérature fantastique* fait étrangement écho à *L'Immaculée Conception* : « L'attention est si fortement concentrée sur l'acte de perception que nous ignorerons toujours la nature de ce qui est perçu¹²⁷ ».

À l'instar des gens d'Hochelaga à la fin du roman¹²⁸, le lecteur au terme de *L'Immaculée Conception* est confronté à une incertitude quant à ce qui s'est vraiment passé. Il se demande si ce qu'il a compris – ou imaginé – est fondé ou non. C'est précisément à la frontière de ce flou énigmatique, que nous croyons d'ordre fantastique, que se trouve la force de ce roman.

¹²⁵ N. Xanthos, « Le vaste plan et l'incompréhension du pêcheur : Forme et signification de l'énigme dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 122.

¹²⁶ T. Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, p. 110.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 111.

¹²⁸ « Il n'en fallait pas plus pour enflammer les imaginations. Tu connais les gens d'Hochelaga. Les esprits frappeurs constituent une spécialité du quartier. On se mit à rôder en bande autour de la maison des victimes. Tout un chacun avait son histoire à raconter. Les voisins disaient entendre à travers les murs des coups répétés, apercevoir des billes lumineuses autour de leurs fenêtres, qui en crevant dégageaient des odeurs pestilentielles. Les rumeurs les plus fraîches affirment que le vieil homme était mort depuis des lustres, et que son fils, ventriloque, a vécu des années avec la dépouille du vieux » (IC p. 297).

BIBLIOGRAPHIE

I. CORPUS PRIMAIRE

1. Corpus principal

SOUCY, Gaétan. *L'Immaculée Conception*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », 1999, [1994], 342 p.¹²⁹

2. Autres œuvres de Soucy

SOUCY, Gaétan. *Catoblépas*, Montréal, Boréal, 2001, 99 p.

SOUCY, Gaétan. *L'Acquittement*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », 2000, [1997], 123 p.

SOUCY, Gaétan. *L'Angoisse du héron*, Montréal, Le Léopard amoureux, 2005, 59 p.

SOUCY, Gaétan. *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », 2000, [1998], 180 p.

SOUCY, Gaétan. *Music Hall !*, Montréal, Boréal, 2002, 391 p.

SOUCY, Gaétan. *N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime*, Lausanne / Paris, Noir sur Blanc, coll. « Notabilia », 2014, 89 p.

II. CORPUS SECONDAIRE

Bibliothèque et Archives Nationales du Québec, *Les midis littéraires de la Grande Bibliothèque animés par Aline Apostolska. Invité : Gaétan Soucy*, [fichier vidéo], Montréal, Canal Savoir, 2009, 56 minutes.

BIRON, Richard. « 1909, rue Moreau », *La Presse*, Montréal, 13 août 2006, cahier « Lecture », p. 1.

BORDELEAU, Francine. « Gaétan Soucy ou l'écriture du pardon », *Lettres québécoises*, n° 97, printemps 2000, p. 13-15.

CHASSAY, Jean-François. « Le grotesque au cœur de la tragédie. Le rire malgré tout dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », dans Józef Kwaterko (dir.), *L'humour et le rire dans les littératures francophones des Amériques*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 143-155.

¹²⁹ Paru d'abord chez Laterna Magica. En France, le roman a été publié sous le titre *8 décembre* (Castelnaud-le-Lez, Éditions Climats, coll. « Arc-en-ciel », 1995).

CHASSAY, Jean-François. « Seul, trois fois plutôt qu'une », *Voix et Images*, vol. XX, n° 1 (58), 1994, p. 215-219.

GRÉGOIRE, Monique. « Gaétan Soucy : l'histoire d'un premier roman », *Nuit Blanche*, n° 57, 1994, p. 30-33.

LAPLANTE, Laurent. « L'univers de Gaétan Soucy : des repères récurrents, un parcours toujours neuf », *Nuit Blanche*, n° 74, 1999, p. 10-11.

LANGEVIN, Francis. « Les documents comme espaces énonciatifs : Seuils des figures du texte dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy » dans Florence de Chalonge (dir.), *Énonciation et spacialité : Le récit de fiction (XIX^e, XXI^e siècles)*, Lille, Éditions du conseil scientifique de l'Université Lille 3, 2013, p. 163-176.

LANGEVIN, Francis. « Enjeux et tensions lectorales de la narration hétérodiégétique dans le roman contemporain », thèse de doctorat, Rimouski / Lille, Université du Québec à Rimouski / Université Charles-De-Gaulle Lille 3, 2008, 337 p.

MARTEL, Reginald. « Un vaste tableau pour un plus vaste talent », *La Presse*, Montréal, 29 mai 1994, B3.

PICCIONE, Marie-Lyne. « Quand l'iconoclasme s'égare : *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », dans Daniel Marcheix et Nathalie Watteyne (dir.), *L'écriture du corps dans la littérature québécoise depuis 1980*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2007, p. 159-164.

SAMZUN, Marie-Béatrice. « Le Saint-Aldor dystopique de Gaétan Soucy », dans Marie-Lyne Piccione et Bernadette Rigal-Cellard (dir.), *Les aléas de l'utopie canadienne : figures et représentations dans la littérature et le cinéma*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, p. 121-129.

SEGURA, Mauricio. « Portrait : Gaétan Soucy. Le héron, la grenouille et le poisson rouge », *L'inconvénient*, n° 56, printemps 2014, p. 11-16.

SERGENT, Julie. « Cet amour inéluctable », *Lettres québécoises*, n° 97, printemps 2000, p. 16-19.

Ville de Montréal. « Incendie du Laurier Palace » dans *Service de sécurité incendie de Montréal*, <http://ville.montreal.qc.ca/sim/histoire/incendie-du-laurier-palace>, page consultée le 2 décembre 2015.

XANTHOS, Nicolas. « Les retours de Saint-Aldor. Transfictionnalité et poétique chez Gaétan Soucy », dans René Audet et Richard Saint-Gelais (dir.), *La fiction, suites et variations*, Québec / Rennes, Nota Benne / Presses de l'Université de Rennes, 2007, p. 231-247.

XANTHOS, Nicolas. « Le vaste plan et l'incompréhension du pêcheur : Forme et signification de l'énigme dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », *Voix et Images*, vol. XXIX, n° 3 (87), printemps 2004, p. 112-130.

WEBER, Leigh Ellen. « Écrire le traumatisme : Pour une étude de l'incompréhensible chez Soucy, Duras, Mavrikakis et Perec », mémoire de maîtrise, Kingston, Queen's University, 2010, 136 p.

III. CORPUS THÉORIQUE

BARTHES, Roland. « L'effet de réel », dans Roland Barthes *et al.*, *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1982, p. 81-90.

CHKLOVSKI, Viktor. *L'art comme procédé*, Paris, Allia, 2008, 50 p.

CHKLOVSKI, Viktor. « L'art comme procédé », dans Tzvetan Todorov (dir.), *Théorie de la littérature : Textes des formalistes russes*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1965 [2001], 322 p.

FREUD, Sigmund. *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1988, 342 p.

MALRIEU, Joël. *Le fantastique*, Paris, Hachette, 1992, 160 p.

TODOROV, Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, 188 p.

GRASSIN, Jean-Marie. « Pour une science des espaces littéraires », dans Bertrand Westphal (dir.), *La géocritique mode d'emploi*, Limoges, PULIM, 2000, p. I-XIII.

WESTPHAL, Bertrand. *La géocritique : réel, fiction, espace*, Paris, Les éditions de Minuit, 2007, 278 p.

PARTIE II – CRÉATION

L'ÎLE AUX MULOTS

On est nés une journée comme plein d'autres parce qu'on ne peut pas dire exactement quand c'était. Personne n'a écrit de chanson là-dessus ni suivi d'étoile pour nous trouver. Frère dit qu'au commencement il y avait de grands animaux sur l'île. Des rennes à bout pointus, des tortues géantes, des ours guérisseurs, et d'autres créatures de légende. Et qu'à notre naissance, c'est une louve qui nous aurait allaités.

Du plus loin qu'on se souvienne, on a toujours été petits. On a commencé à exister avec notre forme définitive. En observant autour de nous, on s'est rendu compte que seules les choses très anciennes – les roches ou le Fleuve, par exemple – naissent dans leur forme adulte.

On ne se rappelle pas beaucoup de cette époque lointaine où notre île n'appartenait qu'à nous. On a commencé par découvrir et nommer tous ses recoins : les rochers, qui la bordent. Les bords sableux, où se rencontrent la terre et le Fleuve dans toute sa fureur (encore maintenant, il Lui arrive de nous laisser des offrandes, animaux des eaux de toutes sortes, dans sa grande magnanimité). Les marais, demeure des choux puants et des habitants des glus : grenouilles, mouches piqueuses. La forêt, notre terrain de chasse. C'est là où, à force d'années à survivre, on a ramassé une bonne collection d'armes : branches pointues, pierres à couper et même un bon tas de baies qui rendent malade – Frère en garde un très mauvais souvenir. Au plus creux des bois se trouve notre cache. On ne peut pas révéler sa cachette, ça non, les conséquences seraient terribles (mais pas pour nous).

LISTE DES CHOSES QU'ON FAIT DANS NOTRE CACHE

- Manger les mulots chassés

- Nettoyer les restes de mulots
- Faire sécher la peau de mulots
- Se reposer et faire la dormance, les jours quand ça mouille ou pendant la saison blanche.
- Des feux. (Dans le trou, parce qu'ailleurs, des accidents arrivent)
- Ramasser les trésors des Autres
- Des listes. Toutes sortes de listes. Des listes des sortes de terre ; dure, molle, noire, sableuse, caillouteuse, humide, moussue, en petits grains tout fins ou en poussière granuleuse. De listes de mots ; de sortes de vent, d'insectes piqueurs.
- L'écriture et autres travaux nécessitant la profondeur d'esprit.

Frère, dans un élan de lucidité, avait commencé un bestiaire illustré (aux croquis très limités). Dans deux mille ans, quand on trouvera des traces de notre présence, on verra qu'il y avait aussi un grand nombre d'animaux sur l'île. Des plus nobles (notre race) aux plus serviles (insectes rampants).

Bien sûr, aucun de nous n'a jamais vu d'hommes-poissons, de loups-garous, ou d'ours blancs, mais Frère tenait à les dessiner quand même, dans sa section « Monstres et Prodiges », la langue sortie (effet de style). Il avait pris un temps fou (des siècles) à répertorier ainsi chacune des races qu'il nous arrivait de côtoyer.

Il y avait aussi cet endroit où la terre était molle et où les arbres avaient été coupés, dans un temps du passé. Avec Frère, on prenait grand soin d'éviter ce bout de notre île, au centre, parce qu'une famille d'Autres y était installée. Il devait y avoir des mauvais esprits aux alentours, parce que lorsqu'on voyait ne serait-ce qu'un bout de leur cabane hantée, un goût de terre nous venait en bouche, tellement vif et sec qu'on manquait souvent d'air. Un frisson nous prenait aux os, à nous faire monter l'eau aux yeux. Une chose très laide avait dû se passer là-dedans, quelque part avant le début des temps. Ça ne nous empêchait pas d'espionner ces sept ou huit Autres qui y habitaient, de temps en temps, quand le courage

nous prenait. On allait faire des grimaces à leurs bêtes à cornes, kidnapper puis égorger un de leurs oiseaux gras. Nous vivions comme ça en bons termes, jusqu'à ce que ceux en costume débarquent.

La grande invasion, on s'en rappelle très bien. C'était le moment dans l'année juste avant la saison douce. On voyait plus de grandes voiles qu'à l'habitude. Sauf qu'au lieu de passer devant notre île, eh bien elles restaient. Elles apportaient des Autres, beaucoup d'Autres, habillés pas mal plus dignement que ceux qu'on était habitués de voir. Ils portaient tous les mêmes vêtements : quand ils se plaçaient les uns à côté des autres, ça faisait tout un effet (impossible à reproduire à deux).

Frère, dans son bestiaire, les appelle LES COQUETS, à cause de leur apparence toujours très soignée. On se doutait bien que c'était juste des soldats ; mais même dans nos livres, on n'en avait encore jamais vu d'aussi beaux. Avec leurs costumes rouges à boutons d'or et leurs chapeaux à plumes, il y avait de quoi s'énerver. L'espace d'une saison, ils avaient coupé presque tous les arbres de la portion pointue de l'île, la forêt où le soleil s'éteint. La famille d'Autres qui habitait sur l'île avant eux ? Jamais revue. Les Coquets ont détruit leur grande cabane hantée pour construire un énorme refuge pour les bêtes (tant mieux).

On les avait déjà aperçus, avant, ces Coquets-là. Mais jamais si nombreux. Pendant la saison douce, certains venaient se promener impunément, tuer quelques oiseaux à long cou ou abattre des arbres et puis hop, ils repartaient et on ne les revoyait plus. Mais cette fois, on sentait qu'ils étaient là pour rester. Avec Frère, on ne savait pas trop comment prendre cette nouvelle ; la guerre venait d'être déclarée et personne ne nous avait informés.

Assez vite, on a trouvé plein de stratégies pour mieux les espionner, question de les étudier. Avec notre taille de petite personne qui n'a jamais grandi, on peut se faufiler assez

bien n'importe où. Nos ongles, bien coupants à force d'années, nous aident à creuser des tunnels et des trous sans nous faire voir. Mine de rien, pendant que les Coquets, bien déterminés, s'affairaient à construire plus de grandes cabanes hautes comme les arbres, eh bien nous aussi on travaillait très fort à les infiltrer par en dessous.

On n'était pas friands d'eux, au début, avec leurs manières impolies de nous voler nos arbres, notre île, nos sujets. Mais à force d'observation, on s'est rendu compte qu'ils ont avec eux plein d'objets (utiles ou non) qu'on collecte pour notre Grand Musée.

LISTE DES OBJETS À NE PAS RESTITUER

- Chapeau de Coquet (trop grand : il engloutit la tête) (1)
- Boutons dorés (5)
- Des grands tissus chauds
- Petites lames (2)
- Manche aux dents coupantes (1)
- Corde (très pratique)
- Poudre noire puante (inmangeable : usage inconnu)
- Piécettes de chance (nous les jetons à l'eau)
- Papier à lettres (usagé)
- Cartes (2)
- Dessin de voiles blanches (1) (très rudimentaire)
- Tapis (1)
- Gobelets musicaux (2)
- 1 bouteille de jus fort

On se permet de finir avec cet item très précieux qui a changé nos vies. La découverte s'est faite alors qu'on cherchait quelque chose à croquer dans une des cabanes de Coquets pendant qu'ils s'amusaient à taper sur des arbres (les salauds). Habituellement, nous sommes d'excellents chasseurs furtifs, mais après des millénaires de racines et de mulots, on commençait à en avoir soupé, de la nature dans notre assiette.

On s'est introduit dans une de leur cabane et, alors qu'on savourait leur cuisine exotique (une pâte molle et beige tout à fait exquise), Frère est tombé sur une bouteille cachée sous les planches, dans la terre. On aurait dit des aliments pourris qui baignaient dans leur vieille eau. Frère (pour qui le dédain est étranger) s'est enfilé une bonne gloque sans même sentir. C'est chaud, qu'il a dit, en dedans. Puis, sans rien ajouter, il en a pris une autre et a recommencé. On a fini par passer le liquide au complet. Ça nous a rendus dans un drôle d'état de flou. Frère, qui avait bu plus de liquide précieux, voulait aller emprunter plus de mangeaille pour se faire un banquet, alors que retourner à la cache pour écrire (nous nous sentions magiquement inspirés) était clairement une meilleure idée. On a commencé à se battre au sang pour savoir quelle option choisir, mais le temps qu'on finisse avec des traces de morsure, on avait oublié pourquoi on ne pouvait pas faire les deux. On est retournés à notre cache et on a sombré dans un état de conscience très profond qu'on appelle une fabulation de l'esprit (on a dû lire ça dans le *Thrésor de la langue françoise*). Ça nous arrive quand on s'imbibe de liquide précieux : on s'en souvient rarement.

Nous sommes tout écrapoutis par terre, nous nous sentons très petits. Nous mettons tout ce qu'on trouve dans notre bouche : des poils de tapis, une patte de chaise en bois sculptée. Une façon pour nous de laisser notre empreinte, avec notre bave. Nous levons la tête : elle est lourde. Devant nous, des bottes en cuir verni, cachées sous des tonnes de tissus. On se dit qu'on aimerait bien les licher, qu'elles doivent goûter bon, toutes brillantes et lustrées. Nous nous approchons et nous en prenons une bonne mordée : les bottes s'éloignent, une d'elles nous envoie un coup. Une voix de vieille, creuse et traînante, nous crie « Un vrai p'tit animal ! » : on se dit c'est bien vrai.

Vue d'ici, cette grand-mère (est-ce la nôtre ?) est immense : nous ne la voyons jamais que par morceaux. On se demande si en dessous de toutes ces couches de plumes, de fards, de vêtements et de peau se cache aussi un petit animal ridé.

Une fois l'effet du jus fort dissipé (ça nous plonge toujours dans toutes sortes d'émois) on n'a qu'une idée en tête : recommencer.

On a été longtemps à regarder les Coquets s'installer. Ils apportaient, à bord des voiles blanches, toutes sortes de nouveaux outils et d'animaux apprivoisés. Dans les débuts de l'invasion, on profitait surtout des bêtes à cornes (celles qui fabriquent le lait chaud). Le soir, on venait les visiter et on se tirait quelques gorgées en jouant aux bébés animaux (sans jamais mettre les dents par contre, on n'était pas des sauvages). Quand on se sentait plus affamés, on passait par nos tunnels et on égorgait un oiseau gras ou deux, en prenant bien soin de cacher tout le sang sous la paille avant de s'enfuir. Il nous est arrivé, pendant un jour de famine où la chasse aux rongeurs des bois ne nous était pas favorable, de nous gâter avec un petit cochon rose. Se régaler d'un animal appartenant aux Autres était, au fond, la moindre des choses : notre rente de Seigneurs.

LISTE DES RÉQUISITIONS (POUR LA RENTE)

- Quantité variable de lait chaud, peu importe la race de l'animal
- Oiseaux gras (quantité indéfinie, selon notre appétit)
- Objets variables à ajouter à la Collection (selon nos désirs, voir Liste des objets à ne pas restituer).
- Quantité illimitée de jus fort
- AUSSI : imposition d'une corvée générale pour tous les Autres occupant notre Seigneurie (liste de tâches ingrates et pénibles à venir).

Quand les Coquets ont eu fini de saccager la forêt, ils se sont mis à construire de plus grandes maisons. Il y avait les petites, où ils dormaient et mangeaient, et d'autres nouvelles, plus longues, toutes vides. Les murs, en dedans comme dehors, étaient couverts avec une couche poudreuse blanche et croûtée ; Frère en a déjà pris une lichée (on s'est dit : si jamais c'est en pain d'épice) et sa langue a brûlé pendant des jours.

Bref, on menait nos vies de grands rois secrets, on vivait fort bien sous les bonnes grâces des Coquets à qui on collectait allègrement victuailles et boissons, jusqu'à ce qu'un beau matin une voile blanche nous livre une cargaison complète de nouveaux Autres – pas des beaux Autres en costume, non ; toutes sortes de monde d'odeur et d'allure différente : des petits qui chignent, des gros, des femelles, des sales. Ces chicots-là, Frère les a baptisés LES MAGANÉS (sobriquet qui leur allait à ravir). En plus de nous envahir, ils traînaient avec eux plein d'objets, comme s'ils se promenaient avec leur maison sur des charrettes : des tapis, des matelas, des guenilles, un tas de cossins. On avait peur qu'ils s'installent dans notre forêt, mais pour une raison inconnue, toutes les races d'Autres restaient toujours du même côté de l'île, celle où le Fleuve en mène large. Aucun Autre ne s'aventurait par delà de notre frontière (marquée par la forêt et les marais), probablement par crainte – notre réputation de souverains féroces avait dû nous précéder. On a remarqué que les Coquets restaient tous ensemble dans un même secteur (le centre de l'île), et que les Maganés habitaient dans les maisons longues où il y avait les clôtures.

Chaque jour, et pendant un long temps, on en voyait arriver, et d'autres repartir, comme si les nouveaux remplaçaient les vieux. Toujours, ils gardaient la même expression, comme un visage de fin du monde. On les voyait, le matin, essayer d'enlever leur crasse en se rinçant dans le Fleuve. D'autres se faisaient à manger dans les petites cabanes à feu, dehors. Certains des plus misérables de leur race avaient la peau cireuse qui virait au bleu parfois (une

chose pareille est possible). Ils avaient une cabane juste pour eux, très facile à reconnaître au nez (la plus puante). Ceux-là finissaient souvent dans un sac dans la terre, bouche ouverte et langue sortie comme les animaux du bestiaire de Frère. Avant de les cacher dans le sol, les Coquets les couvraient de la même poudre blanche et croûteuse qu'ils mettaient sur les maisons, sûrement un rituel religieux qu'on s'est dit.

Pendant la saison blanche, tout ce beau monde-là repartait vers l'Ailleurs pour ne pas revenir ; il ne restait sur l'île qu'une poignée de Coquets. Dès que les premiers réchauffements se faisaient sentir, ça revenait en force. Toujours plus de cabanes et plus de Maganés.

Un matin, on s'est réveillés dans notre cache et qu'est-ce qui est venu nous chatouiller les narines ? Pas l'air humide du fleuve, non : un vent de pourriture. On pouvait *sentir* leurs peaux crasseuses arriver avant même qu'ils débarquent de leurs voiles blanches. S'emparer de nos terres, c'était une chose. Mais venir vicier notre air, c'en était une autre.

PLAN D'EXTRADITION (RADICALE) DES AUTRES

- Allonger la saison blanche indéfiniment (trouver comment).
- Détruire leurs maisons par les flammes (avant : pratiquer notre maîtrise du feu).
- Prendre un Coquet en otage (leur chef, de préférence).
- Si infructueux, lui couper de ses morceaux et les donner à ses hommes.
- Pourparlers diplomatiques (seulement si échec de toutes les options précédentes s'en suit).

On était au tout début de la saison douce ; les feuilles montraient leur couleur tendre et la chaleur était encore timide. Jamais de toute notre longue existence n'avait-on vu autant de Maganés sur notre île. Il y avait tellement de voiles blanches à l'horizon que ça faisait la file pour nous livrer leurs Autres, d'où l'odeur de mort qu'on a eu tôt fait de remarquer. Ça

mourrait un peu partout sur nos rochers, près de la forêt, mais surtout dans les cabanes où c'était le concours de la misère. On a envisagé l'option du brasier général, mais ça nous semblait un brin drastique. (En vérité, depuis que Frère avait failli nous immoler vivants, on avait le feu moins prompt). Et puis, on avait surtout peur de se faire voir, parce que partout où on trouvait des cabanes, on trouvait aussi une quantité monstrueuse d'Autres de toutes races.

Il est important de préciser que, comme les animaux, les Autres forment une grande famille qui contient plusieurs espèces aux vertus et à l'apparence différentes (voir bestiaire de Frère pour illustrations). Sur l'île, on trouvait majoritairement des Maganés, les plus nombreux, sur lesquels on a déjà gaspillé beaucoup de papier. Il y avait les Coquets, nos beaux soldats bien mis, qui s'assuraient de la discipline et des diverses tâches. On a aussi remarqué une race toujours habillée de blanc, chez qui il y avait une prédominance de femelles (sûrement une société matriarcale) ; ceux-là prenaient soin des Maganés comme s'il n'y avait rien d'autre à faire sur l'île. Finalement, il y avait les Noirs, qu'on voyait plus rarement. Comme les Coquets, ils étaient tous habillés pareils : longue robe noire à boutons (quelle idée avec la chaleur) avec un collet blanc. Quand ils se pointaient la digne présence, tous écoutaient, surtout les Maganés (en pleurant oui parfois). C'était sûrement des seigneurs de quelque chose, alors aussi bien rester dociles, parce que c'est probablement avec leur clan qu'on allait pouvoir négocier l'extradition. Bref, après toutes nos réflexions, on s'est résigné à faire la prise d'otage.

Première étape : trouver le chef. Pour ça, on s'est rendus dans le centre de l'île, où ça grouillait de monde et de cabanes. D'où on était, cachés dans les choux puants, on pouvait voir les Coquets s'activer. Ça coupait du bois, ça jouait dans la terre, ça s'occupait des bêtes à cornes... Pas mal risqué de se montrer.

À la place, on a décidé de passer par un de nos anciens tunnels. On venait à peine de retrouver notre vieux trou, quand une bonne odeur viandeuse s'est pointée. Avec Frère, on ne faisait quasi jamais cuire nos prises (souvent trop goulus qu'on était, on les mangeait sur le champ). Et là, juste à côté de notre trou, une belle patte d'oiseau joufflue nous attendait. Ni l'un ni l'autre n'avait envie de partager, alors on s'est rué dessus en se mordant pour arriver en premier. Frère avait perdu son aisance d'antan, tout gras qu'il était à force de s'empiffrer de la nourriture des Autres, alors ça n'a pas été trop difficile de le dépasser, jusqu'à ce qu'en déloyal qu'il est, il me morde le jarret jusqu'au sang ce rat. Il a pris l'avance et, à la seconde où il a attrapé le beau morceau fumant, une gueule de fer sous les feuilles s'est refermée sur son bras, clac. On n'était pas d'avance pour la prise d'otage.

Pendant que Frère essayait de se libérer en grignotant sa patte de devant, on essayait du même coup de comprendre cette bouche de métal qui ne voulait pas collaborer. C'est là qu'on a entendu un Coquet s'approcher (on reconnaît leurs pas au son, grands et secs). C'est comme ça qu'on s'est fait voir, la première fois.

Comme il n'avait pas l'air trop féroce, on l'a saigné un peu, mais pas assez parce qu'il est parti chercher ses amis plus nombreux. On savait maintenant que le statu quo était fini. On s'en voulait d'avoir laissé toutes nos armes dans notre cache. Quand on écrira notre Légende, on dira qu'on s'est battus, on racontera le sang, la boue et les pleurs. Mais la vérité, c'est que les Autres sont plutôt grands et forts et qu'ils ont eu vite fait de nous ficher un petit coup sur le coco et hop, on a plongé dans une autre fabulation.

Nous sommes enfermés dans le cabinet parce que nous avons encore fait quelque chose de terrible (on ne peut se souvenir quoi, ce n'est pas important). Le portrait du Sieur (notre père ?), l'homme à la fière perruque, nous observe de son œil féroce. Sur son bureau,

nous voyons briller les lettres dorées de notre livre préféré, le *Thrésor de la langue françoise, tant ancienne que moderne* (ou est-ce *Histoires ou contes du temps passé* ? Ce n'est pas clair). Nous touchons fébrilement chacune des pages interdites, en lisant chacun des mots (même les moins dignes) avec grand appareil.

Loin, derrière le mur, une rumeur se fait entendre. Nous refermons le livre : la noirceur envahit la pièce. Nous écoutons des paroles indistinctes et des pleurs (nos frères et sœurs) derrière la porte close. Nous ne sommes pas comme eux. Personne ne nous l'a dit : nous le savons.

Quand on s'est réveillé de notre demi-mort, on ne savait pas où on était. Le bras de Frère était tout emballé dans un tissu, alors on a vite fait de lui enlever ça et de lécher la gomme collante qu'on lui avait mise sur ses trous saignants. Il était surtout content parce qu'il allait avoir une grosse cicatrice. Les Coquets, en cruels geôliers, ne nous avaient rien laissé à manger. Frère pensait qu'ils étaient peut-être venus à court de nourriture (on leur en avait beaucoup emprunté depuis les dernières années). Peut-être qu'ils s'étaient résolus à nous faire cuire, ou à nous faire mourir de faim : punition juste pour notre larcin. On n'était pas trop friands de cette option non plus. On s'est mis à réfléchir sur nos possibilités de sentences quand un Autre tout-de-noir-vêtu est venu ouvrir. Il s'est planté devant nous en nous regardant comme il le devait – avec respect et appréhension. Il n'avait pas l'air dans son assiette, comme quelqu'un qui n'aurait pas dormi pendant des jours ou qui aurait laissé un feu sans surveillance (on ne sait pas pourquoi cet exemple nous vient en tête, ça ne nous est jamais arrivé).

On s'apprêtait à offrir nos conditions quand cet Autre en noir nous a demandé si on parlait français ou anglais. Quand il a vu qu'on ne comprenait pas trop l'essence de sa

question, il a baragouiné plein de mots inventés. Après, on pense qu'il voulait savoir à quel clan on appartenait *Avez-vous des parents ?*, et on lui a fait comprendre que nous étions les seuls représentants d'une race éteinte vieille de dix mille ans. Il s'est tourné vers le Coquet à qui on avait serré les ouïes un peu plus tôt (il l'avait encore sur le cœur) et ensemble ils ont eu l'air de méditer longtemps sur notre sort. On n'a pas trop suivi, mais au final il a été décrété qu'on irait avec les ORPHELINS (voir bestiaire pour illustration).

Après cette rencontre avec l'Autre Noir à Digne Présence (qu'apparemment il faut appeler mon Père, allez comprendre quelque chose là-dedans), notre Coquet plein de ressentiment nous a amenés dans la cabane longue sur le bord du Fleuve, où on voyait souvent les Maganés se tremper (ils appellent ça LE LAVOIR). À l'intérieur, il y avait des grosses marmites chauffées pour laver les guenilles qui leur faisaient mine de vêtements, et des installations pour le nettoyage de corps. Ça se promenait la peau à l'air là dedans, un vrai nique de Sauvage.

Le Coquet enfin parti, il nous a laissés avec des Autres femelles en blanc (il faudra leur trouver des noms coquins) qui nous ont traités avec l'honneur qu'on méritait enfin. Elles nous ont enlevé nos tuniques en peau de mulot (qu'on n'a pas voulu leur laisser) et nous ont donné un ensemble complet d'habillement de notre taille (à ajouter à la Collection). Puis, surtout, elles nous ont lavés. Ce qui aurait pu être un souvenir traumatisant a finalement été très agréable : un des plus beaux moments dans la vie de Frère. Pendant qu'une Autre s'attelait à nous tenir en place (le contact avec l'eau ne nous était pas naturel), une seconde nous flattait partout partout (oui oui).

Après le traitement royal, on a été reconduits dans la cabane longue avec des lits aux draps jaunes où ça sentait le sur et où les Autres ça s'empilait, mais juste les plus petits de

leur race – ce sont eux qu'on appelle « orphelins ». On nous a donné un lit (chose qu'on n'avait jamais vue en vrai).

Dès qu'on est entrés, on les a sentis : les regards hostiles de ces petits mange-mamelons, comme si on venait de s'approprier leur territoire. Pas question de se laisser intimider ; Frère a montré ses crocs et ses griffes en bombant le torse – technique infaillible pour imposer le respect. On leur a fait comprendre que s'ils osaient nous adresser le regard de la sorte, on allait rassembler notre armée de mulots qui allaient venir leur manger les entrailles par dizaine pendant leur sommeil. La menace a eu son effet, ils sont partis se cacher, sauf les très malades, ceux-là devaient se dire que se faire manger achèverait leur souffrance. On s'apprêtait à partir, quand un Autre (de forme grande) est arrivé pour la distribution de manger.

LISTE DE LA DISTRIBUTION DANS LA CABANE DES PETITS AUTRES, DITS « ORPHELINS »

- Gourdasse de lait (réservée seulement aux très petits)
- Manger mollasse brun (qu'ils appellent « gruau »)
- Bouillon chaud (pour les très maganés)
- Bâtons de gras salé (pour les plus grands)

Nous, on a seulement eu droit au manger mollasse et à l'eau, peuh. On a dit s'il vous plaît merci, mais à la seconde où l'Autre s'est poussé, on en a profité pour changer les règles. On s'est rendu compte que seuls les *petits* Autres se montrent dociles, probablement à cause de la consistance de leur cerveau, trop mou.

La distribution faite, on a procédé à la redistribution. Frère s'occupait de la discipline ; ensemble, on passait entre les rangées de lits et on récupérait ce qui nous revenait de droit. C'est comme ça qu'on s'est ramassés avec une bonne gourdasse de lait chacun, des couennes

de lard à en faire des réserves (c'est comme ça qu'ils appellent les bâtons gras), et comme on n'avait plus faim pour le manger mou, on leur a laissé – nous étions des tyrans magnanimes.

Une fois ce dossier réglé (trouver une armée d'Autres serviles), on a tenté de voir s'ils pourraient nous être utiles pour notre grand plan d'extradition des Autres. La situation s'était empirée depuis les derniers temps : tous les bâtiments débordaient d'Autres en décrépitude, à un tel point que les Coquets avaient installé des cabanes en tissu un peu partout pour les abriter. On avait même vu certains Maganés se promener dans notre forêt. Il fallait agir.

On a demandé à nos petits soumis où on pourrait trouver le Mon Père (notre prochaine victime). Ils nous ont amenés jusque dans la maison piquante au milieu du village, elle est difficile à rater avec ses cloches qui irritent nos fines oreilles. Quand on est entrés, on a été surpris de voir que l'intérieur débordait de Maganés couchés partout ; sur le plancher, les bancs, ça râlait et ça demandait de l'eau. C'était étrange de les voir dans une maison aussi bien décorée, avec ses dessins d'anges, de nuages et de barbus ensanglantés (qui rivalisaient nettement avec les croquis de Frère). C'est là qu'on a vu un Son Père arriver. Celui-là avait l'air plus jeune que le spécimen avec qui on avait parlementé et, si c'est possible, encore plus malade (plus facile à capturer, qu'on s'est dit). On était prêts à frapper, mais dès qu'il nous a vus, il nous a amenés dehors en nous prenant par la main. Derrière, des Autres (capable de se tenir debout, ceux-là) étaient rassemblés pour la *messe extérieure*, qu'ils appelaient ça.

Le Son Père, tout vacillant, s'est installé en avant et a commencé à nous parler d'un Seigneur très grand et très puissant (notre genre de personne). On avait déjà entendu parler de sa légende, quelque part avant le début des temps. Elle devait être assez vieille, cette histoire (aussi ancienne que nous si ça se trouve). Ce Seigneur devait encore avoir pas mal d'autorité ;

le Son Père n'arrêtait pas de vanter ses exploits à tout le monde et de l'appeler par des noms qui en bouchent un coin (qu'on a noté) :

LISTE DES SOBRIQUETS À ADOPTER UNE FOIS L'ÎLE RECONQUISE

- Dieu
- Créateur
- Être Suprême
- Éternel
- Tout-Puissant (notre préféré)
- Divin Maître (pas piqué des vers non plus)

Ça donnait envie de le rencontrer pour vrai, ce Très-Haut. Et puis, pendant que le Son Père était en train de nous vendre la performance de son Seigneur, il s'est mis à pâlir puis il est tombé tout mou pendant son discours. Frère pense que c'est peut-être le soleil qui frappait trop fort sur sa tête, quelle idée de faire ça dehors. Convaincus qu'un otage ramolli ne nous aurait pas servi à grand-chose, on est revenus bredouilles.

En chemin, on s'est arrêtés près des cabanes des Coquets, des fois qu'on tomberait sur du liquide précieux. C'était rare de les trouver tous absents, alors aussi bien en profiter. On est allés explorer une des maisons, celle où on n'entrait jamais d'habitude parce qu'elle était toujours remplie. Elle devait appartenir à un des Coquets-en-chef : rien qu'à voir la décoration (des peintures, des meubles en tissu doux, des tapis) on pouvait deviner que celui qui logeait ici était loin d'être un tout nu. Pourtant, pas une goutte de liquide précieux à l'horizon. Sur la table, on a trouvé toutes sortes de papiers, de cartes, de dessins. En lisant un peu (ça nous concerne très probablement, qu'on s'est dit), on a été choqués de voir le nom que ces malotrus d'Autres avaient donné à notre Royaume : GROSSE ÎLE. On ne s'attendait pas à grand-chose de leur part, mais là ils avaient atteint le fond du baril de la décence. Grande Île, à la limite, mais Grosse Île ? C'était une insulte à notre race, un crachat de mépris sur la terre de nos

légendes et sur la douce mémoire de notre mère la louve. On a réuni tous les papiers (sur certains on lisait aussi ÎLE DE LA QUARANTAINE, peuh) et on a procédé à un autodafé d'urgence à même le salon, pour que ce nom ne passe jamais à la postérité.

Pendant qu'au loin, les Coquets s'occupaient le corps à combattre les flammes, nous en profitons pour inspecter les quelques maisons en tissu qui s'étaient rajoutées au village. À l'intérieur, des dizaines de Maganés se vautraient sur la paille qui leur servait de lit (depuis qu'on en avait un, on pétait plus haut que le trou). Ceux qui nous voyaient passer nous criaient qu'ils voulaient boire ; on essayait de leur expliquer que nous aussi, c'est exactement ce qu'on voulait faire, mais ils continuaient d'insister. Il y en a qui rampaient vers nous, ça pleurait et ça chialait, peuh. Un peu plus loin, on est entrés dans une de ces cabanes en tissu où ça criait moins – mais où ça puait plus fort. Couchés par terre, quatre Autres tout raides avaient trouvé une position bizarre pour y passer (sur le dos, les mains crispées comme des serres d'oiseaux ; la face contre la paille mouillée, en position de cachette). Frère voulait fouiller pour trouver du jus, mais dans leurs poches, leurs sacs, rien d'intéressant : des piécettes, des papiers, des métaux brillants. On les a gardés quand même, pour la Collection.

Avec son flair de mammifère à sang chaud, Frère a eu tôt fait de sentir qu'un bon jus se trouvait pas loin. On a tourné le coin près d'une des cabanes et hop, qu'est-ce qu'on ne trouve pas, un Coquet dans un état d'endormissement profond. Il s'était caché près d'une corde de bois et s'était assoupi là, sûrement de façon très soudaine parce qu'il avait encore dans la main un flacon de liquide fort qui dégoûtait sur son beau costume rouge et blanc. C'était la première fois qu'on observait un Coquet d'aussi proche. Celui-là avait le pelage pâle, ça ne devait pas faire très longtemps qu'il avait quitté le clan des orphelins pour grandir. Avec Frère, on s'imaginait en train de poser en portant son beau costume, avec une

moustache bien cirée comme la sienne. On aurait l'air de princes, de vraies Altesses. Partout on trouverait des portraits de nous, l'air digne, avec des animaux morts, un crâne, des fruits.

On ne se rappelle plus très bien ce qui s'est passé après qu'on lui ait volé sa gourdasse de jus ; on est retournés dans la cabane aux orphelins, on en a insulté quelques-uns, puis on est allés s'étendre près du Fleuve, en essayant de faire fi de sa couleur – plusieurs variantes de brun verdâtre. C'est que depuis que les voiles blanches avaient élu domicile un peu partout autour, nos berges s'étaient transformées en refuge pour la souillure. On n'entrera pas dans les détails scabreux (ce ne serait pas digne de notre race), mais disons que tout ce qui entre doit ressortir, et que tout ce qui sortait eh bien, c'était envoyé au Fleuve. Les Autres n'avaient aucun respect pour Son courant et Ses marées ; ça faisait donc que notre plage personnelle (BAIE DU CHOLÉRA, selon feu leurs papiers) s'était mise à sentir la décomposition. Bref, on a dû s'endormir là dans un état d'engourdissement avancé, puisque notre esprit s'est laissé tenter par d'autres fabulations.

Quand on s'est réveillés, c'était comme de retour d'une fin du monde. Le crâne nous cognait par en dedans, et surtout, on ne savait pas où on était ni comment on avait fait, magiquement, pour se transporter dans une chambrette inconnue. On allait se lever quand on a entendu un bruit de serrure (était-on enfermés ? Impossible de le dire). C'est là qu'on a vu Sarah pour la première fois.

CHAPITRE II

Quand on écrira des chansons racontant cette rencontre marquante, on dira que nous avons été frappés par la beauté de cette femme aux cheveux d'or et au teint frais – le fait est qu'on n'avait encore jamais vu une Autre aussi hideuse. Ce qui frappait l'imagination (plus encore que sa corporence de géante assassine), c'était sa peau : remplie de crevasses, de trous et de cicatrices sinueuses. On a appris plus tard que ces marques qui la défiguraient étaient des restants d'une maladie meurtrière qui en plus enlaidit ses hôtes à jamais : la variole. Ça vous fait des boutons ronds en forme de pois qui se reproduisent comme des lapins. L'espace de quelques jours hop vous voilà lépreux. Sarah avait survécu, mais pas sa beauté (qui devait être assez précaire à la base, à notre avis). C'est pour ça, nous a-t-elle confié un soir d'ivrognerie, qu'elle était devenue infirmière (c'est le nom de celles en blanc) : trop laide pour prendre mari.

Quand elle est entrée dans sa chambrette, la première fois, c'est comme si elle nous avait toujours aimés. Elle s'est assise à côté de nous sur le lit, assez proche pour qu'on fasse connaissance avec ses anciens boutons. Elle nous a serrés longtemps, très longtemps dans ses bras qui sentaient la sueur, mais aussi le manger, une odeur dans laquelle on se sentait bien. Jamais encore on n'avait laissé un Autre nous toucher. Il aurait fallu la mordre au sang, la griffer dans le cou, lui sauter à la gorge comme on a fait des centaines de fois. Mais pour une raison inconnue (effet magique ?), on s'est laissé apprivoiser. Il faut dire qu'elle était aussi un peu sorcière, Sarah.

Elle a attendu que nos corps ramollissent, elle nous a embrassés sur la tête et nous a pris la main. Elle s'est mise à pleurnicher et à nous déverser toute une histoire. Elle n'arrêtait pas de répéter les mêmes choses : que le Seigneur l'avait exaucée, que c'était rare des

jumeaux, très rare, surtout identiques, pour sûr elle nous avait retrouvés, nous, ses neveux disparus, pas de doutes, quel miracle ! *Madeleine Wade, c'était le nom de votre mère ?* qu'elle nous a demandé comme si la réponse était aussi évidente que « Les mulots, ce sont des animaux à poil ? ». On ne connaissait pas le nom de notre mère (la louve, on se rappelle) et surtout on ne voulait pas passer pour des sans-génies, alors on a acquiescé. Elle est devenue tout humide du visage. *Lequel est Claus et lequel est Lucas ?* Et c'est là qu'on s'est rendu compte qu'on n'avait pas de nom.

RAISONS POUR LESQUELLES ON AURAIT DÛ SE MÉFIER DE SARAH

- Sa laideur.
- Son affection pour nous.
- Sa peau, toujours propre, *malgré* son affreuse texture.
- Sa connaissance des maladies et de leurs potions guérissantes.
- Ses chansons maléfiques.
- Son don de persuasion.

Bien sûr qu'on savait qu'on n'était pas les fils de sa sœur morte pendant un voyage vers le CANADA (tu parles d'un nom de Royaume). Ça faisait des millénaires qu'on chassait les mulots sur l'île, et jamais au grand jamais on ne l'aurait quittée – qui sait ce qu'il y a dans l'Ailleurs (le feu, la maladie, la ruine : ça ne nous intéresse pas). Mais Sarah nous avait déjà envoûtés, alors on faisait semblant d'être Claus et Lucas.

Après ces retrouvailles touchantes, elle nous a installés dans sa chambrette personnelle. Bye bye les petits crasseux d'orphelins. Chaque soir, elle nous bordait dans notre petit lit et nous chantait sa musique. Elle nous racontait des histoires du royaume imaginaire où elle avait vécu, et nous, on lui inventait notre voyage en voile, les flots, l'horreur (avec beaucoup de talent). Arrivait toujours le moment de dormir, mais nous ne la laissions pas s'en

aller. Alors souvent, elle nous amenait avec elle dans son lit, et seulement là on s'endormait ; un sur chaque sein.

Rapidement, on a été incapables de se séparer d'elle. On la suivait partout, de vraies punaises. On veillait à ce qu'aucun petit Autre ne l'approche de près, que personne ne lui adresse de regard mal placé. Au début, ça la gênait un peu, surtout la fois où on a battu un Magané qui lui avait touché l'épaule (nous connaissons l'étape suivant l'attouchage d'épaule). Elle nous a obligés à rester loin des cabanes, même si c'est là qu'elle passait le plus clair de son temps.

Avec Frère, on a tenté de penser à ce qu'on faisait, avant de trouver Sarah. On est retournés dans notre cache, refait l'inventaire de notre Collection qui n'avait pas changée. On s'est promenés sur la grève. On a vu des orphelins, mais on n'avait pas le cœur à les terroriser. Même les bâtons gras volés aux Coquets ne goûtaient plus pareil. Frère a pensé qu'on pourrait lui faire une surprise, lui chasser un aigle de compagnie, quelque chose d'impressionnant, mais finalement on a trouvé que l'espionner c'était une meilleure idée.

On n'était pas assez grands pour regarder Sarah à travers la fenêtre, alors à tour de rôle il fallait qu'un de nous deux se mette à quatre pattes et que l'autre monte sur son dos. En dedans, les murs étaient pareils à ceux dehors, tout en blanc croûté. Ça devait être la mode : on a même déjà vu des Autres en rajouter par dessus des vieilles couches (d'où sa texture galeuse). Sarah dit qu'on appelle ça la chaux, même si ça ne réchauffe pas vraiment.

Ça nous a pris un petit moment avant de la voir, parce qu'il y avait beaucoup de monde dans cette cabane. De chaque côté des murs, un paquet de Maganés étaient couchés, bien cordés : les Coquets leur avaient construit un seul grand lit immense, à deux étages, qui faisait toute la longueur du bâtiment. Tout le monde se collait : ceux qui voulaient (les familles) et ceux à qui ça tentait moins (les vieux et les Maganés très malades). On les voyait

se tortiller dans les draps qu'ils partageaient. Frère faisait noter qu'ils avaient tous la peau très mince ; ça se voyait à leurs os qui leur sortaient du corps. Quand un Autre passait près d'eux (peu importe sa couleur), les Maganés se mettaient à gesticuler et même à s'agripper à leurs beaux vêtements de leurs mains crasseuses. Ça nous a énervés, surtout qu'on ne voyait pas Sarah, alors on est entrés.

On a pris un moment avant de s'habituer à l'odeur des cabanes, qui rivalisait rudement avec celle du cimetière. Les Autres étaient tellement occupés à servir les Maganés que personne ne prenait le temps de nous bourrasser, pour une fois. Ceux en blanc couraient d'un malade à l'autre avec des draps, de l'eau, du pain : de très dévoués serviteurs. C'est là qu'on a vu Sarah, juchée en haut d'une chaise, en train de laver un Magané pas trop conscient qui avait renvoyé tous les liquides de son corps. Il se trouvait en haut du lit à deux étages, ce qui fait donc que son vieux jus eh bien ça se ramassait sur l'Autre d'en dessous (qui, par chance, était trop fiévreux pour s'en rendre compte). Sarah avait de la misère à tout ramasser ; le Magané de qui elle s'occupait semblait avoir une réserve infinie de fluides en lui. Sans réfléchir, on a pris les tissus souillés qu'on a menés dehors, en faisant exprès pour que Sarah nous voie.

C'est comme ça qu'on s'est trouvé un nouveau passe-temps : faire les infirmières. C'est sûr que s'abaisser à servir les plus gueux de notre île ne faisait pas exactement partie de nos tâches en tant que suzerains, mais on se disait que c'était une bonne façon (pensions-nous alors) pour que Sarah nous aime.

LISTE DES TÂCHES DE L'INFIRMIÈRE (à exécuter avec modération)

Veiller au corps Maganés, c'est-à-dire :

- Leur fournir la mangeaille (pour ceux trop faibles, ne pas s'embêter).
- Les abreuver (surtout garder le jus fort pour nous).

- Changer leur paille (pas de matelas pour ces paumés).
- Quérir un Noir quand un Magané est sur le bord de claquer (s'il est déjà raide, pas besoin de se dépêcher).
- Tremper les draps dans le Fleuve (pour ceux très souillés, à brûler – au grand plaisir de Frère).
- Si apparition de signes étranges, prévenir un de ceux en blanc.
 - Évacuation massive des liquides puants du corps : choléra
 - Délires fiévreux et gonflement du cou : diphtérie
 - Langue noire et taches rouges sur la peau : typhus
 - Pustules juteuses : variole

On avait tellement de travail à faire qu'il fallait se lever avec le soleil, un peu avant, et de la journée on ne s'arrêtait qu'une fois pour manger. Chaque matin arrivait une cargaison nouvelle d'Autres encore plus osseux et crasses que ceux d'avant. Les cabanes et les tentes, elles, étaient déjà remplies à rabord. Sarah disait que quelques Maganés restaient dans les voiles blanches, celles qu'on voyait au bord de l'eau. Elle n'était jamais allée à l'intérieur, mais tous les Noirs et les Blancs revenaient de là tout blêmes et silencieux.

La majorité du temps, on s'accommodait à suivre Sarah. On se rappelle d'une journée où ça mouillait à boire debout ; tout allait bien pour ceux avec un toit, mais moins pour les Maganés en tentes qui eux, n'avaient pas de plancher. La pluie rentrait en dessous de leur paille et, avec la terre, tout ça se transformait en boue. Avec Frère, on a vu une tente glisser sur quelques pas avant de s'écraser paresseusement sur les Maganés déjà tout trempes. Après ça, c'était tout un travail de remplacer la paille (qu'on n'avait plus) et de réchauffer les Autres humides.

La grande mouille avait aussi fait un sacré dégât dans le cimetière. D'habitude, les eaux puantes des corps morts ruisselaient jusque dans le Fleuve dans un petit canal ; mais avec toute l'eau qu'on avait reçue, ça s'était mis à déborder partout. Au contact magique de la

boue, les Maganés en repos éternel (certains en état de pourriture avancée) avaient même commencé à revenir à la surface. L'odeur avait attiré les rats (une sorte de mulot géant et féroce qui vit dans les voiles blanches) et les Coquets peinaient à les empêcher de se faire un festin des corps qui sortaient de terre.

Les jours d'après, l'île venait à peine de sécher qu'on a eu droit à un vent du Fleuve des plus violents. On est retournés dans notre quartier général, « la shed aux picotés », comme Sarah l'appelle (c'est le petit nom des Maganés atteints de variole). À notre grande surprise, les Blanches avaient ouvert les fenêtres toutes grandes, de même que les petites trappes en haut des murs, ce qui fait que l'air rentrait comme dans un moulin au grand malheur des Maganés qui avaient de la misère à s'abriller le corps.

C'est là qu'on a appris l'existence des miasmes. Grâce à notre intelligence surdéveloppée, ça faisait au moins des centaines d'années qu'on savait qu'il y avait un lien entre la puanteur et la maladie. Sarah nous a expliqué que les miasmes sont des créatures invisibles qui vivent dans le mauvais air et dans les eaux sales. Elles (ce sont des créatures femelles) se promènent dans l'air vicié, alors ouvrir les fenêtres et faire entrer le vent (quitte à faire geler les Maganés) est la meilleure façon de les faire fuir, sinon elles entrent par vos trous de peau et hop, quelques jours plus tard, vous voilà raide sec dans un sac. Quand la puanteur générale de l'île était trop puissante (présence incontestée de miasmes), les Coquets se mettaient à brûler de la matière noire gluante (appelée : goudron) ou bien à lancer des boulets de canon dans le vide pour les disperser. La fumée épaisse prenait le dessus sur l'odeur de mort, tout le monde se mettait à tousser noir, mais au moins ça gardait en santé.

Même si on passait nos journées longues à respirer le même air vicié que les Maganés, on n'a jamais été infectés. Malgré des décennies de puanteur miasmique, jamais on n'avait eu

la moindre toux grasse ou fièvre. Frère pense que c'est probablement la nature de notre race (supérieure et immortelle) qui nous rendait invincibles.

Il faut dire qu'il n'y avait pas que les Maganés qui y passaient. Pendant le pire de la saison chaude, les Blancs, les Noirs, tout le monde, ça tombait comme des gouttes. On les retrouvait tout suants et pâles sur leur lit. Certains claquaient sur place, mais la plupart étaient transportés vers l'Ailleurs, où dit-on, ils étaient soignés. On se rappelle surtout d'une petite Blanche, celle qui venait partager la nourriture de Sarah et qui travaillait dans la shed aux picotés avec elle. On ne l'aimait pas beaucoup. Yvonne, qu'elle s'appelait. Ça nous est arrivé trois ou quatre fois d'aller déposer un mulot mort dans sa chambrette, question qu'elle saisisse bien la nature de notre relation avec elle.

Une nuit qu'on dormait bien collés avec Sarah, on a entendu la Yvonne chialer pendant son sommeil. Sarah s'est levée pour aller voir, on l'a suivie un peu fâchés d'avoir interrompu notre hallucination nocturne (des ailes nous avaient poussés dans le dos et on volait en pissant sur tout ce qui se trouvait en bas). On a trouvé Yvonne flambette (pas gênée) toute trempée sur son lit. Sarah s'est approchée d'elle et avec la lampe, on a bien vu les petites taches sur sa poitrine, les mêmes qu'on voyait à la journée longue sur la peau des Maganés. On connaissait les étapes suivant les petites taches, surtout Sarah.

On pouvait le sentir quand ça arrivait, souvent, la mort. Pas au nez (mais presque) : c'était plus une question d'attitude. L'Autre malade qui n'en finissait plus de râler et de suer se mettait soudainement à aller bien, d'un coup. Il disait ce qu'il avait à dire (souvent, c'était insignifiant) et puis, quelques heures plus tard à peine, il partait comme un petit poulet. Ça a fait la même chose avec Yvonne. Ça faisait des jours qu'elle passait son temps à s'épivarder et à crier, une vraie démente (il y en a à qui la fièvre sied mieux qu'à d'autres). Et là, hop, son bon sens lui est revenu. Elle a donné quelques petits objets à Sarah, des papiers, un bijou.

Tout ce qui lui restait de trésors tenait dans sa main. Frère pensait : si jamais il nous arrivait de crever, ça prendrait plus qu'un carrosse pour charroyer notre Collection. Mais pas Yvonne. Elle est morte comme tous les Maganés, pas une cenne pas une larme.

C'est après ça, on pense, que Sarah a commencé à filer un drôle de coton. Après ses journées à servir les malades debout sans arrêter, elle revenait dans sa chambrette et elle laissait son visage couler. Des fois, elle partait en pleine nuit dans les bois sans qu'on la suive (pensait-elle). Elle allait voir les Coquets, leur parlait un peu. Ça arrivait qu'elle entre dans leur cabane. Y'en a certains qui auraient bien voulu leur biscuit, mais Sarah toujours restait respectable (pas comme cette guidoune d'Yvonne). Une bonne fois, elle leur a donné quelques papiers et des piécettes et elle est revenue avec une réserve de bouteilles de jus fort et du fumage oh là là. Quelle soirée on a eue !

On se rappelle avoir fumé les cigarettes jusqu'à leur trognon une après l'autre, c'est Sarah qui nous a montré comment faire pour en retirer le maximum de saveur et d'engourdissement. Après, on est allés se baigner dans ce que les Coquets appelaient BAIE DU CHOLÉRA (qu'on a rebaptisée : BAIE ÉTERNELLE, parce qu'elle a toujours été là et le sera toujours). Pour s'y rendre, il a fallu marcher dans la boue mouvante (celle qui engloutit, quand le Fleuve se retire). On n'allait pas très vite, tout flasques qu'on était, nos pas s'enfonçaient dans un bruit de suçage. Sarah, qui avait bu une bouteille au complet, s'est affalée de tout son long dans la bouette. Ses cheveux, sa tunique blanche : tout se laissait avaler par la terre mouillée.

Elle avait l'air douillette les yeux dans le flou comme ça. On s'est laissé tomber à côté d'elle dans un grand sploush. Beaux sans-desseins, qu'on s'est dit : nos corps engourdis de jus chaud avaient éclaboussé ce qui lui restait de propre. Sarah essayait d'enlever la boue dans ses yeux, crachait celle qu'on lui avait envoyée dans la bouche. On voulait l'aider à se nettoyer,

mais nos petites mains crasseuses ne faisaient qu'en rajouter. Pour s'excuser, on a commencé à lui licher le cou, les joues, le front, Alouette ! Sarah se laissait faire en gloussant.

Quand le plaisir est descendu, on est allés s'écraser sur les grosses roches comme on faisait souvent. Pendant que la boue croûtait sur notre peau en tirant, Sarah nous a collés sur elle et nous a demandé si on était bien. En guise de réponse, on l'a embrassée (sur la bouche comme il se doit). C'est là qu'elle nous a dit qu'elle préparait un plan, un plan pour nous sortir de l'horreur – de quelle horreur elle parlait ? Aucune idée.

Tout ce dont elle avait besoin, qu'elle a répété en voyant qu'on ne comprenait pas trop, c'est qu'on trouve de l'argent. Elle a fouillé dans ses poches et nous en a montré différentes sortes – apparemment, ces bouts de papier et ces piécettes avaient le même usage. On savait où en trouver ; les Maganés en avaient parfois dans leurs poches, certains en mettaient dans leurs bas ou dans la terre aussi. Il en manquait à Sarah juste un peu et on pourrait vivre les trois ensemble (c'est ce qu'elle nous a fait avaler).

Pour sceller notre entente (pensions-nous), elle a pris nos mains et les a posées sur elle (sorcière). Pendant qu'on sentait sa respiration tranquille, couchés contre elle sur les roches plates de la Baie Éternelle, on était certains d'être en train de vivre le moment le plus fort de notre longue existence.

Le jour d'après, en amants éconduits, on s'est mis à faire le tour des tentes – c'est là qu'on trouvait le plus de Maganés pas en état. Habituellement, quand ils y passaient, c'est ceux en Noir qui venaient récolter le fruit des poches du crevé. Notre stratégie à nous, c'était de repérer ceux qui étaient sur le bord de claquer et hop prendre leurs trésors avant l'arrivée d'un Noir. Le problème, c'est que ces gueux de Maganés en agonie eh bien la plupart n'avaient pas une cenne sur eux. Il fallait être furtif et on ne pouvait pas être dans toutes les cabanes partout en même temps. Il a fallu qu'on demande (plutôt qu'on ordonne) à notre

armée de petits serviles (ils nous avaient presque oubliés, peuh) de nous aider. On en a posté quatre par cabanes (deux le jour et deux la nuit), et à chaque changement de garde, on venait les récolter. Certains de ces petits suce-la-cenne essayaient de garder des trésors pour eux, mais Frère a eu vite fait de punir deux martyrs et le problème a été réglé.

LISTE DES TRÉSORS RÉCOLTÉS PAR NOTRE ARMÉE DE PETITS CRASSEUX

- Montres à poignets (1)
- Petites roches (valeur inconnue) (5)
- Colliers à billes avec croix (7)
- Bague (1)
- Bijoux variés (5)
- Images de barbus (6)
- Papiers avec dessins et / ou inscriptions sans valeur (16)
- Piécette – petite (8)
- Piécette – moyenne (5)
- Piécette – grande (11)

Quand on a tout apporté à Sarah, elle nous a serrés longtemps dans ses bras (elle sentait la mousse et la colle d'épinette : elle avait du s'endormir dans la forêt comme il lui arrivait parfois). *C'est demain que ça se passe*, que ses accolades de traîtresse voulaient dire. Mais nous, on ne s'est douté de rien. On pensait au meilleur endroit sur l'île où construire notre forteresse, une fois les Autres chassés et Sarah proclamée Concubine en chef. Probablement en haut de la falaise qu'on s'est dit, ça serait épouvantable vu du Fleuve. Il faudra détruire le grand poteau où les Coquets accrochent des drapeaux et des ballons (c'était pour parler aux voiles blanches, allez savoir comment), mais bon on en construira un nouveau, en haut de la tour principale. On en a parlé à Sarah en s'endormant contre elle *Une tourelle ou deux ? Avec ou sans pont-levis ?*, mais elle nous écoutait à demi, concentrée qu'elle était à préparer sa félonie.

Quand les oiseaux se sont réveillés, on se rappelle l'avoir vue gigoter dans la chambrette. Sans son costume blanc, qu'elle avait enlevé, elle avait juste l'air d'une Autre comme on en voyait des milliers – en plus laide. Le lever du corps se faisait raide parce qu'on s'était encore gâtés dans la réserve de jus que nous avaient ramenée nos petits dociles. On a senti Sarah nous soulever, comme elle le faisait souvent quand on s'endormait n'importe où (en boisson), alors on ne s'est douté de rien. Au son du clapotis, on a ouvert les yeux, convaincus d'être dans une fabulation (erreur). On savait que quelque chose de répugnant était en train d'arriver. Sous nos pieds, on sentait le sol bouger (pareille sorcellerie est possible).

Sarah nous avait magiquement transportés *dans* une cabane flottante, sans qu'on s'en aperçoive. En se levant, nos tripes voulaient nous sortir par la bouche. On a senti une secousse et les murs se sont mis à se balancer. Frère a renvoyé, puis il s'est mis à trembler de tout son corps.

Hors de l'île, on allait se changer en ver de terre, brûler sur place, être foudroyés puis mangés à l'infini par les oiseaux (tout ça en même temps et sûrement pire). On commençait à sentir un picotement, au creux des boyaux (probablement le début d'une métamorphose horrible). On a rampé, tremblants, jusqu'au bord du pont ; déjà les Autres avaient enlevé la rampe. En voyant ça, Frère s'est mis à délirer comme un Magané fiévreux. Il allait falloir sauter. Ensemble, on a réussi à se redresser en se tenant l'un contre l'autre. On regardait le Fleuve en bas nous narguer. On était prêts (pas prêts) à se sacrer en bas, quand Sarah est arrivée. Quand on l'a vue, c'était comme si une plaie vieille de plusieurs millénaires s'était remise à saigner.

Dans nos têtes se glissaient toutes sortes d'images inventées : une trappe, une échelle, un visage bienveillant de poupée menteuse. On sentait venir encore ce même vertige, ce goût

terreux et âcre qui s'empaigne jusque dans la moelle de nos os. Pas encore qu'on s'est dit, pas cette fois.

Sarah se tenait devant nous, les mains sur sa joue. On pouvait voir le sang couler entre ses doigts (frère ne l'avait pas manquée). On sentait que quelque chose avait changé en nous. En fait, c'était plutôt le contraire, pour la première fois depuis longtemps, on ne sentait plus rien. Notre futur château, nos journées dans la Baie Éternelle, nos nuits passées avec elle, tout ça s'effaçait dans nos têtes comme une douleur qui s'apaise.

Elle s'est approchée, prudemment, en pleurant et en bégayant (ça faisait pitié à voir). Elle nous appelait ses chéris, ses bébés *qu'est-ce qui vous arrive, tout est prêt, juste les trois, juste nous ensemble*, elle s'époumonait en babillages pour nous charmer. Si elle pensait encore nous ensorceler celle-là, peuh ! On lui a donné des bons coups de griffes dans le cou, pour tous les accroires que tu nous as faits, maudite catin ! Elle s'agrippait à nous même si on continuait de la frapper. Nous, on la voyait enfin sous son vrai jour de sorcière. C'est Frère qui l'a écorchée enfin assez fort pour qu'elle arrête de chigner, mais trop tard les cris de la folle avaient attiré les marins (c'est ainsi que se nomment les voyageurs du Fleuve). On a senti une autre vibration et on a vu le quai bouger. Nos arbres, nos roches, tout s'éloignait lentement et, à l'intérieur de nous, on sentait notre vie s'effriter. On a jeté un dernier regard derrière. Les marins essayaient de calmer l'hystérique en lui faisant comprendre que personne n'avait vu d'enfants à bord. On a regardé les flots s'agiter en dessous de nous (ils semblaient encore plus mortels de proche). On a fermé les yeux et on a sauté.

On n'a jamais su comment on a fait pour se rendre jusqu'à notre cache en rampant. Frère pense que c'est un poisson géant qui nous a avalés pendant notre noyade, qu'il est mort et qu'on est sortis de son ventre alors que son cadavre puant séchait sur la plage (ce qui

expliquerait notre odeur poisseuse). Qu'on ait nagé jusqu'à la rive nous semblait complètement farfelu : on sait bien que cet agissement de naissance ne s'applique que chez les bêtes serviles. Notre race (et celle des Autres) doit être dressée pour bouger dans l'eau et personne ne nous a jamais domptés.

Ça faisait des mois qu'on avait déserté notre cache. Nos réserves de racines et de noix s'étaient fait piller et d'autres animaux que nous (les mulots, sales profiteurs) en avaient pris le contrôle. On a retrouvé notre Collection complètement saccagée ; nos trésors éparpillés et souillés. Ces salauds avaient même grugé le chapitre « Des animaux et de l'excellence de notre race » du bestiaire de Frère. Il ne restait qu'une chose à faire dans un tel état de découragement (mis à part l'engourdissement) : des listes.

POUR SE GUÉRIR DE LA PERVERSION DE SARAH

- Brûler nos déguisements d'orphelins et recouvrer nos tuniques en peau
- Se purifier dans le marais aux choux puants
- Cracher dans la boue du Fleuve pour souiller sa mémoire
- Préparer un festin en l'honneur du départ de la traîtresse
- S'imbiber d'une quantité monstrueuse de jus précieux (pour effacer toute trace d'elle)
- Protection ultime : Ne plus jamais au grand jamais se faire voir par un Autre, (femelles comprises).
- Ne plus jamais prononcer le nom de S. : désormais, la désigner par « la sorcière ».

Cette saison-là qu'on venait de passer sur notre île a été la pire (en termes de quantité de population indésirable), tous millénaires confondus. Pas longtemps après la trahison de la sorcière, tranquillement le vent a changé d'odeur et le soleil s'attardait moins longtemps, signe de l'agonie de la saison douce. Les mille millions de Maganés qui nous avaient envahis

sont miraculeusement repartis avant même la venue du grand froid ; ne restaient plus que quelques Autres avec nous sur l'île.

CHAPITRE III

On pouvait le sentir dans l'air quand ça arrivait. Les odeurs se mettaient à rétrécir et, tranquillement, notre forêt mettait son costume de couleur avant de se dénuder (comme une parade nuptiale pour arbres). La saison blanche s'installait toujours lentement, mais elle restait longtemps. Et tant mieux, parce que c'était notre partie de l'année préférée.

LISTE DES CHANGEMENTS OBSERVÉS INDIQUANT LA VENUE DE LA SAISON BLANCHE (histoire de ne pas la manquer)

- La lumière rapetisse.
- Sous nos pieds, les feuilles craquent dur.
- La bouche de Frère et des animaux à poil fument.
- Oiseaux gras et plus petits de leur race partent aussi vers l'Ailleurs.
- Le froid nous prend, surtout la nuit.
- Les Autres s'en vont de notre Royaume (jour de fête).

Ça fait tellement d'années qu'on passe sur l'île que ça devient difficile de savoir dans quel temps on se trouve. Il faut dire qu'il s'en est passé des choses depuis l'invasion, quelques siècles au moins (ça ne nous rajeunit pas). Après la terrible saison des Maganés (qu'on a racontée en long et en large déjà), tranquillement notre île a pris du mieux. Les Autres ont commencé à s'organiser et à évoluer, c'était beau de voir ça. Ils ont détruit la plupart des maisons à croûte blanche et, à la place, ils ont construit un vrai petit village, au milieu de l'île. Les Coquets sont partis, des familles sont arrivées. Celles-là restaient toute l'année. On voyait encore quelques Maganés qui allaient et venaient, mais ils se faisaient de plus en plus rares et en santé. Et puis un beau jour, l'île s'est vidée. Les toits se sont affaissés, les murs ont pourri.

Une nouvelle sorte d'Autres est venue s'installer (Frère les a dessinés dans son bestiaire). C'était une race très sournoise et secrète, les Militaires qu'ils se nommaient entre

eux. Ils ne sont pas restés longtemps, une année ou dix peut-être, le temps de saccager ce que ceux d'avant avaient pris cent ans à construire (pas qu'on était attachés à ces vieilles cabanes, mais bon, on sait dénoncer le gaspille quand on en voit). Ils ont amené des machines à gaz qui puent, des cabanes carrées en métal blanc (très laides), des chiens méchants et toutes sortes d'autres horreurs. Impossible de pénétrer dans leur base secrète (croyaient-ils), mais ce sera pour un futur chapitre dans le Recueil Sacré qui racontera nos Mémoires. C'est un de leur race, pensons-nous, qui avait enterré dans les bois un bocal de liquide toxique qu'on a eu tôt fait de découvrir. La seule fois qu'on s'en était enfilé (on a oublié quand), les fabulations nous avaient gagnés pendant une journée au complet et on avait failli ne plus jamais se relever. Frère avait même perdu le sens des yeux pendant quelques heures. Ce maudit bocal, on l'a caché très creux dans les marais (à côté de la roche aux fougères, là où on a fait un X), pour ne plus jamais en reprendre.

Dans l'époque où nous sommes (qu'on a appelée : ÈRE DU PRÉSENT) les Militaires sont disparus, mais on doit quand même endurer la présence d'Autres de toutes races. Pendant la saison chaude, le jour ça grouille de monde, ça se promène et ça fouine partout. Ils ont réparé les vieilles cabanes, mais à peu près personne n'habite dedans. Ça se contente de visiter. À la fin de la journée hop la plupart repartent en machine volante ou flottante, et la nuit toujours il ne reste plus qu'une vingtaine d'intrus. C'est pour ça qu'au fil du temps, on est devenus des animaux nocturnes.

Dans les débuts de la saison blanche, notre île commence sa phase dormante : tout s'arrête. On n'entend plus la cigale, les rongeurs, les feuilles frétiler. Juste le vent qui cogne sur le village mort, et le Fleuve. Lui ne s'arrête jamais, comme nous.

C'est surtout le moment où on peut enfin faire la loi comme il se doit. Il ne reste sur l'île qu'un seul Autre, le gardien. Le premier de sa race à être venu (ça doit bien faire des

décennies), on l'a baptisé Père-Noël. Pas tant à cause de sa barbe (molle et clairsemée) : surtout pour les nombreux cadeaux qu'il nous apportait. À force d'années à l'observer, on a conclu qu'il comptait parmi les rares intrus respectables. Il restait toujours de son côté de l'île et son horaire était réglé avec le soleil. Toujours, il faisait le même circuit, pas un écart de conduite. En plus, on avait la chance qu'il soit vraiment vieux donc pas très vif de ses cinq sens.

Ça faisait déjà quelques jours qu'on l'attendait, notre Père-Noël. On a pensé : peut-être qu'il est mort. On aurait eu de quoi célébrer : la paix au moins jusqu'aux premiers réchauffements. Crevé ou pas (on ne l'a jamais su), on avait beaucoup à penser et à faire pour notre peuple d'animaux en dormance.

LISTE DE NOS TÂCHES DE SUZERAINS

- Gérer les réserves de nourriture (réquisitionner celle des plus gras que nous).
- Construire et entretenir les tunnels sous la neige.
- Rédiger des nouvelles lois (ex. limiter le nombre de naissances des mulots-volants. Cause : en plus d'être difficiles à digérer, leur cri est fort agressant).
- Punir à mort les animaux qui contreviennent à nos lois (en les mangeant, bien souvent).
- Confection de nouvelle tunique-camouflage de saison (en peau de bedon de mulot, de couleur blanche)
- Et autres tâches complexes.

Comme à chaque saison blanche, on s'est fait un petit luxe et on a installé notre suite royale dans le plus beau des bâtiments – le grand et gris abandonné, qui donne directement sur le fleuve. Les Autres appellent cette cabane HÔTEL DE DEUXIÈME CLASSE, mais nous on trouve que PALAIS AUX MILLE SPLENDEURS, c'est mieux. À l'intérieur, il y avait une grande salle de bal avec des foyers à chaque bout, des lustres, des miroirs cassés.

Bon, ça aurait pu être plus propre, mais les oiseaux qui ont logé ici pendant la saison chaude ont laissé l'endroit pas mal crasse (ils ont eu droit, par la suite, à un juste châtement).

Sur les côtés, il y avait plein de petites chambres toutes vides. Avec Frère, on avait chacun nos appartements et de la place pour nos invités (sait-on jamais). On a rapatrié la mousse de matelas déchirée et fait des mottes de toiles d'araignées : ça nous faisait un nid plus que douillet merci. Frère choisissait toujours la chambre aux guidounes (il y en avait de collées sur les murs), mais suite à une brouille féroce (le miroir et nous n'arrivions pas à nous entendre sur la plus belle), elles ont été déchirées. On a apporté d'autres éléments de décoration (dessins, plumes, bijoux) et on était parés pour une autre saison. Restait à gérer le dossier « mangeaille », ce qui n'est pas une mince affaire.

Se nourrir, c'est beaucoup moins plaisant pendant la saison blanche. Les insectes, les crapauds, les couleuvres et autres animaux rampants disparaissent dans leur état magique de dormance, impossible de les trouver. Tous les poissons et habitants du Fleuve (plantes d'eau, coquillages) sont pris sous la glace (d'où leur fraîcheur le temps chaud venu). Il ne nous restait plus qu'une source d'aliments : la viande de grugeurs (famille qui englobe toutes les races de mulots). Comme on n'avait plus rien pour s'engourdir, souvent on passait nos soirées à inventer des jeux.

LISTE DE JEUX (voir LISTE DES RÈGLEMENTS pour les détails).

- Si je t'attrape, je te mange (pour jouer avec les races inférieures).
- Le guenillou (s'il vous touche, vous lui donnez un bout de vêtement).
- Cache-mortelle (le dernier trouvé y passera).
- Tague-typhus (jusqu'à ce que tous les joueurs soient atteints).

On s'adonnait aussi à un jeu sans nom pendant lequel il fallait retenir notre souffle le plus longtemps possible pour se sentir un peu vaporeux. Pour aider, souvent un de nous devait

tenir l'autre très longtemps par le cou, juste assez pour sentir la petite veine ralentir, mais pas trop pour finir en galette. Celui qui résistait le plus longtemps gagnait. Ça nous faisait de bien belles soirées.

Les jours plus chauds, quand la glace suintait à cause de sa brillance, parfois on s'amusait à glisser sur le toit des maisons et on tombait dans la neige. On s'enfuyait dans nos tunnels ou bien on grimpait dans les arbres. Mais notre activité préférée restait quand même l'entraînement pour la chasse. Le but : prédateur l'autre. Comme nous étions les deux animaux les plus rapides et les plus futés de l'île, ça pouvait devenir très difficile (tous les coups étaient permis). Frère, le plus cruel d'entre nous, allait parfois même jusqu'à utiliser les ustensiles de métal des Autres (couteaux à quatre dents, pointus, etc.), d'où nos nombreuses cicatrices.

Un matin, pendant qu'on jouait à « Gentille Alouette » avec un oiseau gras récalcitrant (il faudra l'ajouter à la liste), on a entendu une machine volante tout près. On a libéré notre camarade à moitié plumé et vite on a couru se poster près de l'endroit où elle se posait difficilement dans un gros bruit de prout dans la neige.

Un Autre est sorti de là. Difficile de voir s'il agissait bien de notre Père-Noël du haut de notre perchoir. Il a crié quelque chose à celui dans la machine volante, et hop un animal poilu a sauté dans la neige en faisant des cercles. Un chien. Juste à le voir, on a senti nos babines retrousser et Frère a craché par terre (expression de son mépris profond). L'Autre s'est dirigé vers la cabane dans laquelle sont rangés les machines à gaz et vlan il est parti vers une des petites maisons du village, son fidèle le suivait en sautillant derrière. La machine volante est repartie dans un bruit de métal.

Le temps qu'on arrive à les rattraper par nos tunnels, ils étaient déjà en dedans. Par chance, cette cabane-là, on la connaissait bien. Elle avait déjà appartenu à un des Blancs

importants dans le village, dans le temps des Maganés. C'est là aussi que les intrus habitent pendant la saison douce. Quand on n'a rien à faire, on va leur rendre visite, emprunter un objet ou deux ou se soulager la faim. Nos tunnels nous mènent dans la cave, le long des murs et sous les planchers : de là, on a accès à toutes les pièces grâce à notre agilité.

On a réussi à se faufiler jusque dans le plafond de la cuisine (cette maison de pauvre n'a même pas de salle à dîner, peuh). Soit Père-Noël s'était trouvé une fontaine de rajeunissement, soit on avait à faire avec un nouvel Autre tout frais. D'un cas comme l'autre, on a décidé de le rebaptiser pareil (comme la fois où on a remplacé notre crapaud adoptif, Bisou, par un autre individu de même race. Les deux sont morts, ironiquement, à force de caresses).

Père-Noël deuxième du nom était occupé à vider son sac. Des vêtements (beaucoup), des livres, un bon lot de mangeaille nouvelle et plein d'autres objets à usage inconnu. Pas de cigarettes en vue, pas de jus fort non plus. Frère a tenté de descendre dans le mur, question de s'approcher pour faire un inventaire plus complet, mais brusquement le maudit fidèle s'est mis à japper comme un fou et à gratter juste à l'endroit où on était cachés ; on a entendu Père-Noël II *Ta yeule Chausson !* et vite on a déguerpi dans nos tunnels. On s'est déjà fait mordre par ces races-là de sous-loups : crétins comme dix (surtout s'ils portent le nom de « chausson »), mais leurs crocs sont de vrais accessoires de guerre.

Janvier le 3. Lundi - Vent de l'est et neige légère.

Cher journal, je sais que je t'ai affreusement négligé ces dernières semaines. Non, laisse-moi finir, je sais ce que tu vas me dire... « Pense à ton roman » ; je sais, je sais. J'ai été égoïste et méchant. Mais je me reprends aujourd'hui. Je te fais la promesse solennelle de

t'écrire chaque jour de cet hiver qui commence. De toute façon, qu'est-ce que je vais avoir d'autre à faire de mes soirées, cher journal, je te le demande.

Comme cela est curieux de me retrouver ici. Tu sais mieux que quiconque qu'il y a des mois (et des années, même) que je m'intéresse à Grosse Île, que je lis sur le sujet, que je te bombarde d'informations sur les stations de quarantaine. Tu connais en détail les écueils que j'ai surmontés avant de me retrouver ici : les entrevues pour Parcs Canada, mes lettres de motivation, mes nombreux refus, mon acharnement. Qui aurait cru (même pas toi, témoin de mes efforts) que j'atteindrais enfin mon but ?

Voilà quelques heures que je suis arrivé et déjà je sens que ça va débloquer. Tu sais quel a été mon premier réflexe ? Installer mon bureau. J'ai choisi le mur le plus grand et j'y ai épinglé toutes mes fiches. Peux-tu croire, cher journal, que certaines d'entre elles se sont mêlées pendant le transport ? Tu connais mon zèle pour l'ordre (frôlant le trouble obsessionnel compulsif), alors tu peux t'imaginer mon émoi quand je les ai déballées à mon arrivée. Tiens-toi bien : elles se sont présentées à moi dans une nouvelle séquence tout à fait éclairante. C'est probablement l'effet de l'île ! Il règne ici un calme désarmant, je ne pourrais imaginer un endroit plus propice pour écrire. Très hâte à demain.

Après une nuit assez tourmentée merci avec des rêves de trous et de terre en bouche, on s'est tout de suite rappelé qu'on était pognés avec notre intrus de Père-Noël II. On s'est dirigés vers sa maison par nos tunnels (autrement on aurait laissé des indices dans la neige), mais une fois rendus, pas un chat. Au moins une bonne nouvelle. On a essayé d'entrer, mais ce grand impoli avait eu le temps de nous bloquer l'accès du toit. On a fait comme chez nous et on s'est glissés en dedans par le plancher.

Ça faisait longtemps qu'on s'était promenés *dans* une cabane. Depuis des décennies, on espionnait les Autres de loin, cachés sans bouger. Il faisait chaud à l'intérieur et la neige sur nos tuniques fondait en petites gouttes par terre. C'était très difficile pour nous de ne rien prendre, on aurait trahi notre venue, mais on tombait sur tellement d'objets à usage inconnu que Frère n'a pu s'empêcher de toucher et de goûter tout ce qui lui tombait dans l'oeil (un allume-feu, un sac en plastique, un soulier). Il ne fallait pas oublier le but de notre expédition : en connaître plus sur notre ennemi. Première étape : inspection de la nourriture.

À en croire la quantité qu'il s'était apporté, il allait coller ici un bon bout. La réserve blanche et froide débordait de choses assez décevantes merci : de la verdure, des fruits, peuh. Tout était placé dans des petits pots transparents, comme des cercueils à légumes. En tout cas, ce nouveau Père-Noël ne comptait pas parmi les grands carnivores : pas de danger pour nos peaux.

On a continué les recherches jusqu'à ce que Frère tombe sur une boîte... avec des bouteilles dedans ! On était tellement contents qu'on s'est mis à trembler un peu ; ça nous arrive quand ça fait longtemps qu'on n'a pas bu de liquide précieux. On en a pris une au hasard (la plus lourde) et on s'est dépêché de l'ouvrir... sauf que le bouchon de cette bouteille d'intrus était pris à l'intérieur. On avait beau graffier le papier, mordre le bout avec nos crocs, pas moyen de rien faire. Frère a lu l'étiquette, peut-être y trouverait-on des explications. *Chablis premier cru*. Ça devait être une devinette.

Pendant que Frère essayait de se creuser le ciboulot, on est montés à l'étage pour voir comment l'Autre s'était installé. Il avait fait son nid dans l'ancienne chambre de la servante, celle qui se faisait visiter en pleine nuit par le docteur, dans l'ancien temps. Pas grand-chose à voir là, le linge de Père-Noël II était plus qu'ordinaire, aucune fourrure – avec Frère, on a tout essayé quand même, pour être sûrs. Dans la pièce d'à côté, il s'était installé des cartons de

couleur avec plein de symboles inconnus. Drôle de décoration. On a essayé de comprendre le sens des flèches, quand, au milieu de ses papiers, on a reconnu ce mot qui résonne, comme si quelqu'un le disait tout haut dans nos têtes : GROSSE ÎLE.

On a reconnu des images du temps passé, des visages qu'on avait espionnés. Ça nous faisait un drôle d'effet de voir nos secrets exposés, comme ça, sans parures. On travaillait depuis des siècles à transcrire nos Mémoires Légendaires, à faire des listes et une Collection pour la postérité. Et lui, cet intrus, se permettait de nous voler ce qu'on avait de plus précieux : nos histoires. Il se préparait à faire le crime de lèse-majesté et nous on se gardait une petite gêne.

LISTE DES FAÇONS SADIQUES DE SE DÉBARRASSER DE PÈRE-NOËL

- Le saigner dans son sommeil (classique)
- Brûler sa maison (radical)
- L'enfermer dans une cabane (sournois)
- Le donner en offrande au Fleuve (solennel)
- Le pousser en haut de la falaise (dramatique)
- L'enterrer vivant dans la forêt (provocant)
- L'empoisonner aux champignons toxiques (discret)
- Et infiniment plus de variantes amusantes.

À force de colère, on a éveillé les primitifs en nous et on a fini par casser le goulot sur un mur, ça nous a calmés un peu. Après quelques gorgées tranchantes, on s'est dit que s'en débarrasser serait trop facile, donc non digne de notre race. Surtout, on avait l'air de petits chicots à côté de ce Père-Noël vigoureux et de son fidèle ; côté puissance ç'aurait été difficile de l'emporter. En plus, on aurait pu se faire voir. Le mieux, c'était d'y aller avec notre force : les manigances de l'esprit. Pour ça, on allait devoir être patients. Se montrer rusés.

Maintenant qu'on connaissait ses intentions et qu'on avait inspecté son habitat, il ne nous restait plus qu'à trouver ses faiblesses.

LISTE DES ACTIVITÉS DE L'INTRUS (PÈRE-NOËL II) :
JOUR 5 DE SA NUISIBLE PRÉSENCE

- Rituel de matin : courir avec son fidèle (dans un costume étrange et serré)
- Placer la neige hors de la route avec son tracteur à pelle.
- Jouer avec des outils dans des cabanes.
- Réparer la fenêtre d'une des maisons abandonnées.
- Parler avec son fidèle comme à un sans cervelle.
- Pause toilette (3 fois)
- Chanter tout seul (assez mal, plusieurs fois pendant les activités ci-nommées, dont pendant les pauses toilettes).
- Pianoter devant sa boîte lumineuse.
- Lire.
- Parler tout seul.
- Retourner vers la boîte lumineuse.
- Répéter les quatre dernières activités ci-nommées à moult reprises.

Cet intrus, c'est de loin l'Autre le moins drôle à espionner (tous millénaires confondus).

Janvier le 9. Dimanche - Vent de l'ouest et doux.

Cher journal,

Tu te rappelles quand je suis venu ici, comme visiteur, la première fois ? Je t'ai écrit sans arrêt pendant des heures, persuadé de te déverser une quantité appréciable de descriptions, le plus fidèlement possible. Quand je me suis relu, de retour à la maison, j'étais fasciné de voir à quel point mon expérience avait été basée sur mon ressenti. Je te décrivais non pas le fonctionnement ingénieux du bâtiment de désinfection, mais mon émerveillement

candide devant ces lieux abandonnés mêlé d'un sentiment très étrange de malaise quant aux événements de 1847 (je sais, nul besoin d'en ajouter là-dessus, tu connais tout de la tragédie irlandaise, cher journal que j'ai tort de sous-estimer).

Au retour, cette impression m'est restée : une fascination mystérieuse mêlée de peur (je n'ose le dire qu'à toi, mon précieux confident). Or, voilà presque une semaine que je suis sur l'île dans l'isolation la plus complète, en proie aux angoisses les plus profondes, voie d'accès à ma voix d'écrivain.

Mais non. Rien. Pas d'inquiétante étrangeté, pas la moindre sensation d'anxiété. Il règne ici une atmosphère sereine, de détente si j'ose dire. Ce matin même, alors que je marchais vers le cimetière (où ont été inhumées quelque 5000 personnes, je te le rappelle), j'étais en pleine possession de mes moyens. Comme si toutes mes lectures m'avaient désensibilisé. Je me suis introduit dans les bâtiments les plus délabrés, dont l'hôtel de deuxième classe – imagine l'intérieur du Titanic version post-apocalyptique – : pas la moindre frayeur. Tu devrais voir ce que j'y ai trouvé, faute d'esprits maléfiques : des photos de pin up des années cinquante collées au mur dont il ne reste que des fragments (un bout de visage, des jambes). Probablement des vestiges de l'occupation de l'armée.

Écrire la nuit ? J'y ai pensé, tu me connais assez bien pour te douter que ça n'a pas été un grand succès. Mes journées sont tellement remplies qu'au moment de me coucher je m'endors instantanément. Je t'épargne ma liste des travaux à faire ici, cher journal. Tu ne t'imagines pas le degré de détérioration des bâtiments – un vrai défi même pour le manuel que je suis. Pour en rajouter, le silence qui règne est tellement profond, tellement pur – est-ce la froideur hivernale qui en amplifie les effets ? – que le sommeil semble venir de lui-même.

Au moment où je t'écris, assis près de l'âtre (à l'endroit même, peut-être, où s'assoit jadis l'assistant-médecin), je vis le deuil d'une épiphanie préméditée.

Un matin que Père-Noël II s'est absenté, on en a profité pour aller écornifler. On s'est introduits dans sa chambre et on est tombé sur sa boîte lumineuse (c'est un objet gris et plat qui s'ouvre comme un livre, mais de l'autre sens, et qui s'illumine une fois déployé). On n'en avait jamais vu auparavant et ça nous intriguait beaucoup de savoir ce qu'il trouvait de si absorbant là-dedans. On a levé le rabat, mais rien, pas le moindre petit rayon. On avait beau taper dessus, lui dire sésame s'il-vous-plaît-merci, elle ne voulait rien savoir. Sûrement un enchantement maléfique. Par contre, on s'est beaucoup amusé avec les petits carrés à symboles. En tirant dessus avec nos griffes, on les a enlevés de leur socle et on a formé toutes sortes de mots inventés. On a fini une autre bouteille et ça nous a donné envie de créer des menaces. « GARE A CEUX QUI PÉNÈTRENT EN CES LIEUX », qu'on voulait écrire avec les symboles, mais on est rapidement venus à court de « E ». La proposition de Frère, « MORT À LUI » manquait un peu de précision. Avant qu'on ait le temps de trouver un avertissement digne de ce nom, on a entendu le fidèle japper tout proche. On s'est sauvés par la cave et on a attendu. Le fidèle marchait par-dessus nous, ses petites pattes au nombre de quatre clac clac clac en allée et retour. On a grimpé dans les murs et on a vu Père-Noël II, les joues rouges, enlever son manteau en se secouant comme son fidèle. On l'a perdu de vue quand il est disparu en haut, mais on l'entendait très bien faire des Oh ! et des Ah ! : les mots lui sortaient de la bouche sans demander la permission. On a réussi à se faufiler à l'étage. Il avait l'air particulièrement troublé par le message énigmatique de Frère.

Il a ramassé les morceaux et s'est mis à renifler. Il s'est penché sur sa poche à linge et a mis son nez en plein dans le rond mouillé de Frère (c'est un effet secondaire du jus fort, mis à part les fabulations : on laisse nos traces un peu partout). Père-Noël II, en beau fusil qu'il était, a appelé son fidèle *Chausson !* en lui hurlant après. Il l'a pogné par le chignon du cou et

lui a mis le nez dans notre dégât en l'insultant, après quoi il l'a garroché en bas. Décidément, ce nouveau Père-Noël n'avait pas de manières avec les animaux.

Il s'est barricadé, seul dans sa pièce (pensait-il). Il a pris son sac et en a sorti toutes sortes de vieux papiers qu'il a rajoutés au mur avec sa collection d'images. Il a allumé sa boîte lumineuse, a replacé les carrés (ses mains tremblaient), puis il s'est mis à pianoter sans arrêt.

Le vicaire McGauran, les mains pleines de terres, transplantait une espèce particulièrement fragile d'ancolie du Canada. Malgré sa ferveur, il n'avait pas réussi à ranimer le pauvre jardin de la paroisse de Saint-François-du-Lac. À vrai dire, McGauran avait une sainte horreur des plantes dont les soins complexes s'apparentaient pour lui à un travail de chirurgien. C'est le père Huot, évêque de la paroisse, qui l'avait incombé de cette tâche, croyant dur comme fer que son vicaire nourrissait une passion pour la botanique après l'avoir entendu dire un grand bien des vertus médicinales des différentes essences de bouleaux, information qu'il avait lue dans *Le Canadien*. D'origine irlandaise, Bernard McGauran parlait parfaitement le gaélique comme l'anglais, et il avait mis quelques mois seulement à développer un français très maîtrisé – en plus du latin qu'il avait appris au séminaire de Sainte-Anne. Il entamait sa deuxième année comme vicaire à Saint-François-du-Lac, où il assistait son supérieur avec un dévouement exemplaire, presque obséquieux. Pour cette raison, le père Huot l'envoyait accomplir des travaux solitaires – de cette façon, il n'avait pas à subir sa compagnie. McGauran, à vingt-six ans, avait plus que hâte d'être enfin responsable de sa propre paroisse.

Une fois son jardinage terminé, il se rendit auprès du père Huot pour s'enquérir de son prochain ouvrage. Ce dernier l'attendait, retenant un sourire. Il tenait à la main une lettre adressée à McGauran, décachetée – le père Huot avait la fâcheuse habitude de lire le courrier des autres. Il lui tendit la lettre, McGauran lut attentivement.

Il s'y prit à deux reprises avant de bien saisir l'ampleur du poste qu'on lui offrait. L'archevêque de Québec, Monseigneur Signay, lui offrait de devenir chapelain de Grosse Île pour la durée de la saison de navigation. En vérité, tous les autres prêtres mandatés s'étaient désistés et la plupart de ceux qui se trouvaient déjà sur place ne demandaient qu'une chose : s'en sauver. McGauran avait beaucoup lu sur l'Île de la Quarantaine et il connaissait bien le sort des pauvres âmes qui s'y trouvaient. Les journaux ne cessaient de dénoncer la vague prochaine d'immigrants et surtout les maladies mortelles qu'ils risquaient de propager. Il vit défiler dans sa tête les caricatures horribles d'hommes et de femmes dévorés par le choléra et fut pris d'un frisson.

McGauran se ravisa : il considéra le jardin en perdition et pensa aux confessions ridicules des paroissiens qu'il avait reçues la veille. La veuve Gagnon avait souhaité des rhumatismes à sa belle-fille paresseuse ; le petit Thomas ne se souvenait même plus de ses péchés. Décidément, il n'avait rien à perdre.

Deux semaines plus tard, McGauran embarquait sur un petit bateau-vapeur à Québec et partait pour la Grosse Île. C'était en mai 1847.

On s'est rapidement tannés de regarder Père-Noël s'extasier devant sa boîte (surtout depuis qu'on avait fini la bouteille de liquide précieux). On est descendu tranquillement,

pensant se garnir d'une petite collation, mais non, rien à faire, ce maudit fidèle toujours à l'affût nous avait déjà repérés : il jappait après nous comme de la vermine.

LISTE DES RAISONS POUR LESQUELLES LE FIDÈLE EST HOSTILE À NOS VIES :

- Surveillance constante de sa part et risque élevé de morsure.
- Il nous suit dans les bois et fait fuir nos victimes potentielles.
- Une odeur de pourriture s'échappe de sa bouche.
- Il laisse ses déchets de corps partout sur notre territoire (un règlement a été créé contre cette pratique dégoûtante).
- Les traces qu'il fait dans la neige effacent celles de nos proies.
- Et pleins d'autres raisons très valables qui ne nous viennent pas en tête.

On est retournés au Palais aux Mille Splendeurs par nos tunnels, en espérant tomber sur un mulot gelé au passage (la faim nous tenaillait). On est montés jusque dans nos appartements, tranquilles, jusqu'à tant qu'on voie par une des fenêtres cassées cet abruti de fidèle qui nous avait suivis. Il avait dû nous sentir à travers la neige ce bâtard. Il n'allait pas nous lâcher avant que quelque action ne soit faite pour s'en débarrasser. On lui a lancé des bouteilles vides, des morceaux de meubles ; il évitait tout avec une agilité certaine. On n'a pas eu le choix : on est descendus le confronter.

Alors qu'on s'attendait à se faire accueillir avec des grognements, des babines retroussées et de l'écume qui pue, on a plutôt eu droit à un fidèle curieux, qui nous sentait de loin. Nouvelle astuce pour mieux nous sauter dans le dos ? Comme il prenait son temps avant de nous attaquer, on l'a laissé nous sentir de proche. En fait, on voulait surtout toucher sa belle fourrure dorée-frisée, du matériel de choix pour une nouvelle tunique qu'on a pensé. Il nous a flairés, nous aussi, et une fois ce rituel accompli, impossible de le chasser. Pour passer le temps, Frère a pris un bout de chaise (qu'on lui avait préalablement jeté sur la gueule) et on l'a lancé au loin, comme on a souvent vu Père-Noël II le faire. On s'est rapidement lassés de

ce jeu, où, clairement, un seul individu s'amusait vraiment. On a essayé de trouver des stratégies, question que le fidèle abandonne de lui-même, mais jamais il ne lâchait prise. Il réussissait toujours à atteindre le bout de bois. Sous la neige, en haut d'un arbre, sur les glaces : rien ne lui faisait peur à cet animal acharné qui n'avait sûrement jamais vu la mort de proche.

Janvier le 18. Mardi - Vent de l'est et frais.

Cher journal,

Tu ne devineras jamais : en faisant mon inventaire hier matin dans le bâtiment de désinfection, j'ai remarqué une pièce à laquelle je n'avais pas accès, même avec ma clé passe-partout. Avec la perceuse et un peu d'ingéniosité, j'ai réussi à entrer et je suis tombé sur la salle des archives ! Les documents les plus rares, des photos originales, des cartes topographiques du XIX^e siècle, tout était là. J'ai même trouvé les correspondances originales des prêtres ayant séjourné sur l'île pendant l'été 1847 ! Je dois absolument les intégrer au roman ; les détails y sont trop saisissants, trop humains. Regarde ce passage que j'ai recopié, la lettre date du 24 mai 1847 (nous sommes au tout début de l'été, le pire est à venir). Le prêtre Bernard McGauran écrit à l'archevêque de Québec :

J'ai passé aujourd'hui cinq heures dans la cale d'un de ces navires où j'ai administré cent personnes, tandis que mon bienvenu confrère était à bord d'un autre. Il vaudrait mieux passer toute sa vie dans un hôpital que de passer quelques heures dans les cales des navires où il y a tant de monde et tant de maladies, c'est là, Monseigneur, où l'on court le plus de danger. Tandis qu'on est à bord [des immigrants] meurent aux hôpitaux sans les sacrements. Je n'ai pas ôté mon surplus aujourd'hui, on ne rencontre partout que des gens à administrer, ils expirent sur les rochers, sur la grève où ils sont jetés par les matelots [qui] ne peuvent suffire à les transporter aux hôpitaux. Nous en avons inhumé hier vingt-huit, aujourd'hui vingt-huit, et à cette heure (2 après minuit) il y a trente morts qu'on enterre demain. Il y a à présent cinq nuits que je ne me suis pas couché. Le spectacle, Monseigneur, est des plus déchirants, une fois que ces infortunés sont atteints de cette étrange maladie, ils perdent toute capacité intellectuelle et physique et meurent dans les

souffrances les plus aigües ! Nous ne donnons la Communion à presque personne, car nous n'en avons pas le temps [...] Nuit et jour nous sommes parmi les malades où il y a bien des morts subites, nous ne prenons jamais de repos sans qu'on vienne nous chercher à la hâte. Il y a déjà un grand nombre d'orphelins, je les recommande à votre Grandeur.

C'est une bonne prémisse, cher journal, tu ne penses pas ? Parlant des orphelins, j'ai lu qu'il y en a eu énormément pendant la tragédie. Le prêtre McGauran en parle dans une autre missive. Il raconte une journée de juin 1847 où il serait tombé sur deux jumeaux (des Amérindiens (!), selon sa description de leurs vêtements).

Regarde un peu cette autre lettre :

« [...] Eh bien ! ce jeune homme mourant sur le rivage au milieu d'étrangers et loin de ses parents, j'ai bien des fois envié son sort. Attendre la mort dans un appartement fermé et obscur, ne voir autour de soi que des visages attristés, entendre les sanglots étouffés de ceux qui nous ont aimés, il y a de quoi rendre la mort effrayante. Mais ici la mort s'avance dépouillée de sa hideur. Qui n'aimerait à respirer l'air frais apporté par la brise du soir, tourner librement ses regards vers ce beau ciel doré par les derniers rayons du soleil, n'avoir pas (illisible) la douleur de ses amis. Oh ! oui, voilà où j'aimerais avoir dressé mon lit de mort, à l'ombre de ces vieux arbres agités par la brise du soir, dans cette tente ouverte d'où le regard s'élance sans obstacle (le texte s'arrête brusquement ici) ».

Quelle prose ! Sans doute cet homme anonyme était-il très instruit. Tu seras d'accord avec moi : je dois absolument utiliser ces témoignages. Ils sont libres de droits, tu penses ? De toute façon, je comptais les faire passer pour de la fiction. À ce propos, sois heureux d'apprendre, mon cher, que j'ai commencé ma rédaction pas plus tard qu'hier soir, tout juste après avoir fait ma découverte. Je pense que ces lettres sont l'élément que j'attendais – inconsciemment ? – pour me lancer. J'ignore encore où cette histoire va nous mener, j'y vais selon l'inspiration du moment ! Que c'est bon, mon cher, de se sentir vivant.

P.S. Chausson semble aller mieux, je n'aurai pas besoin de sortir de l'île finalement. Le clavier est réparé (ce fut l'occasion de faire d'autres sauvegardes), toujours trouvé

aucune explication concernant le message étrange (le grand ésotérique en moi voudrait y voir un signe).

Le lendemain de notre brève rencontre avec « Chausson », il nous est venu une brillante idée en tête, digne de notre race. On a attendu que Père-Noël II sorte de la maison (notre signal). On a utilisé tout ce qu'on avait de force brute (c'est-à-dire : beaucoup) et on a lancé le bâton du fidèle au plus loin, juste à l'endroit dangereux, sur les glaces à la dérive. Il a détalé comme un fou, sa grosse langue niaiseuse bien sortie. Il a sauté d'un bloc à l'autre en essayant de ne pas glisser, son petit corps frisé se balançait pour garder l'équilibre.

Nous, on n'aurait jamais fait ça. Le Fleuve, il est mortel ; c'est une des premières choses qu'on apprend sur l'île. Surtout pendant la saison blanche. Il fait semblant d'être endormi, vicieux comme Il est, puis quand on marche sur Ses glaces hop Il vous avale. Peut-être allait-Il être magnanime avec le fidèle, qui sait.

Il a finalement attrapé le bâton, puis il a essayé de revenir sur la rive. Ses petites pattes de fidèle tremblaient. Il allait et venait sur les blocs, la queue battante en jappant. Père-Noël II, qui sortait tout juste de sa maison, a entendu sa petite bête l'appeler *papa papa*, et a couru à son secours, comme prévu. Sauf que le fidèle était déjà rendu trop loin sur son petit bateau de glace qui l'emmenait devant les derniers arbres collants indiquant la pointe de l'île. Père-Noël II n'avait pas l'air de s'en rendre compte ; il faisait tout pour l'atteindre, les bottes dans l'eau glacée en criant le nom de son chien – Chausson (ça tuait un peu l'effet). Même de l'endroit où on se cachait, dans un trou à neige, on pouvait entendre les tremblements dans sa voix. Lentement, on a vu le fidèle s'éloigner de plus en plus pour ne devenir qu'un petit point de rien dans le grand Fleuve qui l'emportait. Dommage, qu'on s'est dit : une si belle peau.

CHAPITRE IV

Le révérend McGauran avait tenté pendant toute la matinée de se rendre à bord du *Clarendon*, qui avait mouillé aux abords de l'île depuis près de trois jours. La chaloupe, habituellement réservée pour le service des prêtres, était sans cesse utilisée par le surintendant Dr Douglas et ses assistants, qui ne suffisaient pas à inspecter tous les navires. Bien qu'il s'agissait là de « besoins prioritaires », McGauran ne pouvait concevoir que les derniers sacrements passaient après la rédaction des rapports. Ces pauvres immigrants pouvaient mourir en impie ; tant qu'on avait en note un compte-rendu précis concernant le nombre de jours de traversée (52), le nombre de passagers (286) et de malades (128). McGauran soupçonnait déjà le surintendant d'être peu sensible à la cause des catholiques. Il avait tout de suite reconnu l'accent écossais du docteur et sa façon insidieuse de lever les sourcils quand il lui adressait la parole. Ce mouvement désinvolte – qui en fait était un simple tic nerveux –, McGauran le prenait comme un affront à son identité profonde d'Irlandais catholique.

En plus des frictions concernant la gestion de la chaloupe, McGauran, de concert avec ses confrères, faisait pression sur le Dr Douglas afin qu'il accepte de faire ériger des tentes sur ses terres agricoles. Deux acres étaient consacrées à son champ de blé, et encore davantage pour sa ferme et le pâturage des animaux. Considérant le fait que l'île était formée au trois quarts d'une forêt dense inhabitée et que le littoral se composait de rochers inhospitaliers, les terres du Dr Douglas s'avéraient être un endroit de choix pour un nouvel hôpital. Non seulement ce dernier refusait catégoriquement de céder cet espace, mais il s'était mis à faire du commerce avec les produits de sa ferme. Douglas s'était défendu en disant que le lait était acheminé aux orphelins et que les légumes

étaient réservés à l'usage de sa famille – il avait quand même sept enfants –, mais tout le monde sur l'île connaissait la vérité. Malgré le manque criant de denrées, le Dr Douglas vendait les produits de sa ferme à qui pouvait bien payer. Pire encore, le docteur employait deux personnes à temps plein pour s'occuper des animaux et des champs, pendant qu'il manquait sur l'île de garde-malades pour prendre soin des mourants.

McGauran fut pris d'un incontrôlable haut-le-cœur. Il marcha lourdement jusqu'à la fenêtre et respira quelques bouffées d'air, qui était très chaud pour cette heure de la nuit. La journée de demain allait être pénible. Il s'allongea sur son maigre lit et plongea dans un sommeil sans rêves.

Depuis l'accident du fidèle, Père-Noël II ne sortait pratiquement plus de sa cabane (par deuil ou par crainte du temps glacé, impossible de le dire). Les froids s'étaient intensifiés depuis quelques jours, le vent nous piquait à travers nos tuniques. Même les murs du Palais aux Mille Splendeurs ne suffisaient plus à nous protéger. On avait beau se couvrir, se frotter, pas moyen. On pensait retourner dans notre cache (où c'est terreux, mais toujours chaud), quand dans les yeux de Frère cette étrange lueur s'est allumée.

On a apporté tout le combustible qu'on pouvait trouver : les vieux nids d'oiseaux séchés, un peu de notre paille, des meubles du temps des Maganés, quelques chaises (de toute façon on n'aura jamais autant d'invités ici), des vieilles cartes et autres papiers sans importance. En quelques minutes à peine, on avait un beau brasier.

On ne se rappelle plus à quel instant on a su qu'on avait perdu le contrôle. On pense que c'est quand le plafond a craqué. Tiens, que Frère a dit, on dirait que la cheminée ne fonctionne pas bien. On a pris un raccourci dans le mur côté Fleuve, quand on l'a vu arriver en panique par les escaliers : Père-Noël II à la rescousse. On avait de la misère à le voir, déjà

la fumée nous piquait les yeux et dans le gorgoton. Père-Noël, dans un habit de fin du monde au casque douteux, lançait sur les flammes des jets de fumée blanche (sorte de magie du pôle Nord qu'on s'est dit). Il avait tué le gros du feu, mais il restait beaucoup de boucane. Même avec nos capacités et notre endurance exceptionnelles, on avait de la difficulté à y rester. On allait partir quand on a vu Père-Noël II tomber à genoux ; il avait l'air de se chercher une cachette. Il faisait vraiment très chaud et, à choisir, disons que c'était le bon moment pour abandonner le navire. Quand on est sortis reprendre notre souffle, on a vu l'étage s'affaisser et on trouvait ça de valeur. On a entendu un bruit dans les airs ; une machine volante survolait l'île. On a jeté un dernier regard vers notre Palais. De la petite boucane sortait par tous les trous, aucune flamme. Pas comme la fois de l'Incendie du Surintendant ! Des explosions, des rescapés, ça, c'était du spectacle.

Pendant le feu du Palais aux Mille Splendeurs, il y avait plus de fumée que de mal. Juste Père-Noël II qui lâchait un petit toussé une fois de temps en temps en se laissant désirer. Tant mieux, on sera débarrassés, disait Frère, bien fait pour lui. Oui, qu'il grille ! On veut sentir ses vieilles entrailles de colonisateur rôtir.

Quand on racontera les détails de L'Incendie du Palais dans notre Histoire Légendaire, on dira que les Autres en machine volante ont sauvé de justesse Père-Noël II dont la moitié du visage fut léché par les flammes. En vérité, nous avons été pris d'une mollesse d'esprit soudaine (probablement due à une trop longue exposition au froid) et en entendant les petits cris étouffés de Père-Noël II en train de chavirer dans l'inconscience, on s'est glissés à son secours et on l'a tiré à bras vers les escaliers.

On a tout de suite regretté notre geste.

On n'a jamais su s'il nous avait vus ; de toute façon, avec toute la fumée qu'il y avait, on n'aurait pas pu différencier un mulot d'un gluant. Des Autres sont arrivés en grande pompe pas longtemps après, ils ont réussi à rescaper notre Palais, mais c'était fichu pour la salle de bal dont il ne restait que quelques bouts noircis.

Les Autres en machine volante ont insisté pour ramener Père-Noël avec eux, même si ça n'avait pas l'air de lui tenter (il criait et se débattait, à croire que la fumée lui avait monté au cerveau).

Ça faisait des jours que la neige avait recouvert les restes de l'incendie (comme si rien ne s'était passé). Le ménage avait été fait dans la maison de Père-Noël (on s'était débarrassé de ses décorations de murs et de ses restants de nourriture) et tout allait pour le mieux quand il s'est repointé, à notre grand désespoir.

Il a repris ses quartiers, quelques semaines sont passées. En tout, il avait dû sortir pas plus de cinq fois. Même son tracteur à pelle, il le boudait. Il passait ses journées dans la même pièce, à pianoter sur les touches de sa boîte.

Le chapelain McGauran n'arrivait pas en croire ses yeux. Comment décrire l'état lamentable de ces... il avait du mal à les identifier. Étaient-ce des Sauvages ? Il opta pour cette hypothèse, n'ayant jamais vu un Amérindien de sa vie, il se dit qu'un Sauvage devait ressembler à ça. Habillées de peaux rafistolées, recouvertes de saleté, des yeux noirs et vifs, ces deux petites créatures identiques devaient avoir sept ou huit ans. Quelque chose dans leur allure – était-ce leurs oreilles disproportionnées ? – leur donnait l'air beaucoup plus vieux. Les deux regardaient le prêtre sans gêne aucune, de la même manière dont les nouveau-nés observent, sans chaleur ni jugement. McGauran s'approcha d'un des deux garçons. Il remarqua que des gouttes de sang coulaient le long

de ses petits doigts effilés, aux ongles si longs et sales qu'on aurait dit des griffes. Pour une rare fois dans sa vie, McGauran eut peur. Une pensée saugrenue – digne des contes pour bonnes femmes – lui traversa l'esprit.

- **Où les avez-vous trouvés ? demanda-t-il au soldat qui les avait amenés.**
- **Dans le chemin mon père. On a mis un piège pour le renard et c'est eux qu'on a pognés.**

Le prêtre regarda à nouveau les deux petits garçons, dont un grièvement blessé, puis le soldat. Ce dernier avait une entaille profonde à la jambe et quelques coupures au visage.

- **Avez-vous des parents ? demanda-t-il aux enfants, qui restèrent muets.**

Il tenta la même question en anglais et en gaélique, en vain. Ne lui restait que le langage universel des images. Il sortit de sa poche un scapulaire représentant l'Enfant Jésus.

- **Connaissez-vous le Seigneur Jésus-Christ ?**

Les deux garçons se mirent à crier – ou plutôt, ils grognèrent, d'une manière si agressive que le prêtre fût pris aux tripes –. McGauran éprouva une grande pitié et s'empressa de prier pour eux. Il se désolait de ne pouvoir leur accorder plus de temps, mais se promit de les baptiser avant la fin de la saison.

- **Ce sera tout officier, merci. Menez-les avec les autres orphelins.**

Les froids nous avaient atteints jusque dans les os et surtout, on avait envie de se sentir un peu vivants. Habituellement, on évitait d'entrer dans les cabanes en présence d'Autres (risques trop élevés de se faire voir), mais cette fois on se sentait hardis (et, surtout, ça faisait une bonne secousse qu'on n'avait rien vécu d'excitant – à part l'incendie). On s'est introduits par les murs, puis on a vérifié que Père-Noël était bien absorbé par sa boîte (il marmonnait en fixant la lumière). On savait qu'il restait au moins trois bouteilles de liquide quelque part dans

la maison. On pense que Père-Noël avait commencé à se douter de quelque chose, parce qu'à chaque fois qu'on revenait farfouiller, il les changeait de place. Il avait dû les cacher en haut, parce qu'ici pas la moindre petite odeur de goulot collant. On est montés à pas furtifs, en vérifiant toujours le degré d'absorption de notre Père-Noël (très élevé) puis on les a enfin trouvées, enroulées dans un vêtement sous le lit.

LISTE DES (AUTRES) OBJETS TROUVÉS SOUS LE LIT DE PÈRE-NOËL II

- Un sac (assez grand pour y mettre un corps)
- Des mousses grises (elles naissent dans les maisons)
- Des gants de pieds
- Insectes à carapace dure au nombre de deux
- Chapeau de tête à pompons (Frère se l'est immédiatement approprié)
- Livre d'écriture à reliure de cuir portant comme titre « Journal »

On a touché ses pages de nos pattes, le papier était doux et fibreux, comme des oreilles de rongeurs. On se demandait bien quelle histoire sacrée pouvait contenir ces pages, alors en buvant à grandes lapées on s'est fait la lecture en prenant des voix drôles, comme dans l'ancien temps.

Février le 22. Mardi – Aucune idée du vent.

Cher journal,

Ils sont encore venus aujourd'hui. Je les ai entendus, ils sont dans les murs, dans le plancher. Peut-être m'observent-ils en ce moment même. En retournant à Montmagny cette semaine, je leur ai acheté du rhum, du vin, des petits gâteaux Vachon et des saucissons secs, c'est ce qu'ils préfèrent.

Je sais ce que tu penses. Essaie de ne pas douter, toi non plus. Je fais tout ce que je peux pour garder l'équilibre, mais chaque jour je me heurte à distinguer le vrai du faux.

J'ai trouvé du nouveau sur le surintendant de la station, George Mellis Douglas. Je pensais en faire mon antagoniste, tu te souviens ? Un an après la saison catastrophique de 1847, il se serait fait construire un immense manoir sur l'île aux Ruaux, qu'il avait acquise à crédit. Père de sept enfants en bas âge, sa première femme meurt en couches en 1852. Le même sort attend sa seconde épouse, deux ans seulement après leur mariage. La même année, Douglas s'aperçoit que son assistant, un certain Von Iffland (je n'aurais pu inventer de meilleur nom), tente de prendre sa place en tant que surintendant de l'île (ce qu'il fera). Malade et dépressif, Douglas se rend en juin 1864 dans son manoir largement hypothéqué et se poignarde (!) à de multiples reprises. (Tu imagines ?) Encore aujourd'hui, certains locaux des environs prétendent qu'on entend encore les échos de ses gémissements d'agonie non loin d...

Père-Noël II se tenait dans le cadre de porte, la bouche ouverte et les yeux en point d'exclamation. On ne sait pas si c'est la faute du liquide précieux qui engourdit les sens, mais on ne l'a jamais entendu se pointer (lui qui pourtant faisait craquer le plancher allègrement) : on le soupçonne fortement d'avoir fait exprès d'être furtif. Le rat, il nous avait vraiment surpris sur le vif. Nous étions en train de lire son journal en changeant nos façons de parler (un autre de nos jeux). On avait emprunté certains de ses vêtements (des gants, un foulard, un chapeau de laine), ça nous aidait à nous fabriquer une identité. Frère tentait de retenir ses hoquets ; le pompon sur sa tête sautait au rythme de ses reflux.

On a été un petit moment, tous les trois, à se regarder. Il paraissait plus vieux de proche, Père-Noël, avec ses plis aux yeux. C'était la première fois qu'on remarquait ses

lunettes rondes dorées (elles nous iraient très bien). Il avait fière allure, finalement ; on s'en voulait de ne pas faire une aussi bonne impression.

On est descendus de son lit, très lentement, comme si prendre notre temps nous rendait moins visibles, toujours en le regardant dans les yeux (baisser le regard aurait été signe de faiblesse). On a laissé les vêtements et le journal (pour montrer notre bonne volonté), et avant qu'un mot ne soit dit, on s'est sauvés par le tunnel d'aération.

Après ce coup manqué, Père-Noël est devenu encore plus bizarre. Il laissait traîner toutes sortes d'objets dans la maison : de nouvelles bouteilles de jus fort, de la nourriture en sac, tout ce qu'on aimait bien s'engloutir finalement. Frère disait qu'il s'agissait probablement d'offrandes, pour nous remercier de le laisser habiter sur nos terres. Peut-être était-ce aussi pour nous soudoyer en échange de nos histoires. Impossible de le dire. Souvent, Père-Noël restait de longues heures devant un de ses cadeaux, à surveiller. Dès qu'il fermait l'œil ou qu'il partait à la pissette, hop on était déjà partis avec ladite chose. On avait des siècles de pratique en actions furtives : ça le rendait complètement fou.

Les jours ont passé, à force de ce petit jeu on a commencé à s'assouplir. On laissait Père-Noël nous regarder de loin. Il prenait des notes, farfouillait dans sa boîte lumineuse. On pense qu'il faisait une étude sur notre race. Nous, tant qu'on avait de la mangeaille et qu'il ne s'approchait pas, il pouvait bien inventer ce qu'il voulait. De toute façon, après chaque journée, on s'assurait de faire le contrôle de ses écrits. Tout ce qui ne nous mettait pas en valeur, on le déchirait ; les passages de qualité (ils étaient rares), on les gardait pour notre Recueil. On se doutait bien que sa boîte lumineuse lui servait à emmagasiner les écrits ; seulement on ne savait pas comment l'actionner. Alors on laissait Père-Noël jouer avec, mais on le surveillait étroitement. Au moindre écart de conduite, sa boîte servirait d'offrande aux eaux du Fleuve.

Un matin, quand on est arrivés pour notre ration, pas de Père-Noël. S'était-il poussé en traître ? Impossible, nous aurions entendu la machine volante. On l'a cherché une bonne partie de la journée, et c'est seulement quand Frère a poursuivi une coquerelle en cavale dans le sous-sol qu'on l'a enfin trouvé. Il avait rapatrié toutes ses affaires et s'était barricadé en bas, sans fenêtre ni issue. On n'a jamais été friands de ces caves (humides et froides), chaque fois qu'on s'y retrouvait, l'air venait à manquer.

C'est peut-être pour cette raison qu'un jour, on a arrêté nos visites. On a repris nos quartiers dans notre cache et on a passé le reste de la saison blanche à régner, comme avant, sans que personne ne vienne nous déranger.

Les jours passaient et dans l'air on pouvait sentir le parfum de la boue et des feuilles mouillées. La saison blanche était à l'agonie, et Père-Noël n'avait pas bougé d'un sourcil. La neige avait fait son nid par-dessus son tracteur à pelle et sur les maisons, ce qui fait qu'on pouvait glisser à qui mieux mieux, comme dans le bon temps. Nous vivions allègrement, mais on ne pouvait pas en dire autant de notre sujet qui avait perdu de ses couleurs. On le voyait tellement rarement que souvent, on oubliait qu'il avait déjà existé. Pour fêter la fin des froids, nous avons organisé un grand feu avec tous les animaux (seuls quelques oiseaux égarés s'étaient présentés, peu). On pensait bien que nos chansons allaient attirer Père-Noël, le sortir de sa torpeur, mais non. Pendant cette soirée de fête, on l'a vu ouvrir la porte, sortir sa tête plus ratatinée que jamais, puis retourner dans sa petite prison sans barreaux devant sa boîte lumineuse, la seule chose qui semblait lui donner un peu de chaleur.

Puis, un matin que le soleil était particulièrement acharné, une machine volante est venue se poser sur l'île. On le savait, c'était inévitable, à chaque saison douce les Autres

revenaient, s'appropriant impunément nos terres. Rarement, par contre, ils débarquaient aussi tôt ; selon nos calculs, ils auraient dû attendre au moins quelques semaines encore.

SIGNES DE L'ARRIVÉE DES AUTRES (ET DE LA SAISON DOUCE)

- Passage des oiseaux en V au-dessus de nos têtes.
- Migration des blocs de glace dans le fond du fleuve.
- Transformation du blanc (neige) en brun (boue).
- Gonflement du Fleuve.
- Réveil des odeurs.
- Pousse de verdure tendre au ras du sol.
- Les rayons de soleil produisent de la chaleur.

À l'arrivée de la saison douce, c'est comme si notre nez qui avait été engourdi par le froid se réveillait. On se mettait de nouveau à se régaler du parfum puissant du sol, avec ses plantes et ses roches mouillées qui se révélaient à nous, timidement au début, puis avec beaucoup d'assurance. Le Fleuve, lui, se gonflait de joie à l'arrivée de la saison douce, et emportait avec lui tout ce qui se trouvait dans son chemin. Des arbres, des blocs de glace, des bouts d'île. Une fois, on l'a même vu emporter un quai au complet dans Sa grande fureur.

Deux Autres sont sortis de la machine volante, on se demandait bien ce qu'ils nous voulaient. Ils sont passés devant le tracteur à pelle qui avait passé une bonne partie de la saison blanche à se faire engloutir par la neige, puis se sont dirigés directement vers la maison de Père-Noël. Ils ont enlevé la neige qui bloquait la porte avec des regards suspicieux (nous, on passait toujours par les tunnels). Une fois à l'intérieur, ils se couvraient le nez avec leur vêtement et poussaient des petites exclamations outrées.

On a été surpris de constater que ce n'était pas tant l'état de la petite maison qui les dérangeait ; même qu'ils semblaient à peine s'en soucier. Pourtant, il y aurait eu de quoi s'indigner ; les insectes à carapaces dures et tous leurs cousins cousines avaient fait une razzia

dans les réserves de Père-Noël, assez pour que certains meurent à force de s'empiffrer. Les mulots aussi s'étaient joints à la fête et avaient causé tout un dégât dans les divans en mousse. Les Autres se sont promenés dans chacune des pièces, puis se sont résignés à descendre. Juste au nez, on pouvait deviner que par là se cachait notre Père-Noël. Non, ce n'était pas pour les enfants ce qui se trouvait dans la petite pièce de la cave.

Malgré tout, on avait fini par s'attacher à lui, surtout vers la fin quand il ne bougeait plus. Ça faisait une bonne secousse qu'on l'avait oublié, quand on a senti dans l'air un indice que quelque chose de puant était arrivé. On s'est approché de lui. Ses petits yeux ouverts fixaient le vide, comme ceux des poissons qu'on trouve sur le sable par les journées chaudes. Sa langue était sèche et dure. Frère a mordillé un bout de son doigt pour voir sa réaction – méthode infallible –, mais rien. Il était parti comme ça, sans rien nous dire, tout seul devant sa boîte. On s'est dit qu'il ne devait pas être très confortable, à moitié couché sur le plancher dur. Alors, on est allés chercher des branches de sapin et de l'écorce. Avec tout ça, on a réussi à lui fabriquer un lit de mort plutôt douillet, avec un oreiller en bûche. On a pris ses belles lunettes dorées (notre héritage, qu'on s'est dit) et sur ses yeux on a déposé deux galets gris. On a placé quelques brindilles en forme de soleil autour de sa tête, comme on a vu sur des images. Pas qu'on soit religieux ou rien, mais on a lu quelque part que c'est la seule chose qui nous différencie des mulots et des singes, le fait qu'on décore nos morts.

Bref, ces deux Autres devaient faire partie de la catégorie des singes parce que visiblement ils ne comprenaient rien à rien à notre rite de l'au-delà. Ils se sont approchés de la boîte lumineuse qu'on avait déposée sur le bedon gonflé et dur de Père-Noël, puis, sans scrupule aucun, ils l'ont prise. Il a fallu retenir Frère pour ne pas qu'il leur saute à la gorge et qu'il crève leurs yeux de profanateurs. Frère avait surtout peur que ces salauds s'emparent des précieux écrits mystérieusement enfermés à l'intérieur, mais avec tout ce qu'on avait fait subir

à cette damnée boîte (les coups de roches, supplice de l'eau et du feu) ; il aurait fallu que ces Autres soient de sacrés magiciens pour pouvoir l'ouvrir.

Ils sont repartis quelques heures plus tard, emmenant le trésor dérobé de notre Petit Papa Noël. Heureusement, on avait sauvé son journal.

Il restait quelques pages non noircies à l'intérieur, on les a gardées pour dessiner son portrait qu'on a ajouté au bestiaire (sous le nom de : Père-Noël Le Jeune). On a gardé quelques-uns de ses mots, en souvenir, mais la plupart ont fini au feu. Surtout les dernières pages, complètement illisibles.

Après tout ce qui était arrivé pendant les derniers millénaires, on avait eu notre quota d'aventures à relater dans notre Livre. On s'est retiré en forêt, histoire de s'y consacrer un peu. On a repris goût à la chair tendre des rongeurs, à la chasse, à nos trous, notre Collection. À force d'années à reprendre nos activités de chasseurs-cueilleurs, nos crocs et nos griffes ont vite retrouvé leur forme d'antan (acérés). Notre plan d'extradition des Autres ? Disons qu'on le mettait à exécution, mais à petite échelle. Quand un d'eux s'aventurait dans notre territoire, par exemple, on s'assurait toujours de le martyriser un peu.

La nuit, quand un Autre se risquait dans nos terres, on prenait des voix d'outre-tombe et on s'inventait des vies de fantôme qu'on racontait dans les airs. Avec Frère on en avait mis au point une bonne dizaine. Quand on se sentait d'attaque (ou acharnés), on allait même s'introduire entre les murs de leurs cabanes et on chuchotait le reste de l'histoire (qu'on inventait souvent à mesure) aux oreilles tourmentées des Autres endormis.

NOS PERSONNAGES INVENTÉS PRÉFÉRÉS

- L'orphelin assassin (il a dévoré ses parents)
- L'infirmière possédée (inspirée de faits vécus)
- Le rocher du Diable (où disparaissent les catins)
- Le petit bonhomme sans tête (il la cherche sans relâche)

- Les farfadets voleurs d'enfants (ils les tuent puis se font passer pour eux)

On n'avait qu'à s'y prendre une ou deux fois par saison et hop le reste se faisait tout seul. Grâce à notre plan, personne ne venait nous achaler (la peur leur prenait aux tripes).

Il nous arrivait encore de nous engourdir quand on en avait la chance, mais les opportunités se faisaient de moins en moins fréquentes (ces salauds d'intrus gardaient leur jus bien précieusement). Il restait toujours le bocal caché, en cas d'urgence. Dans nos rares moments de mélancolie noire, son eau rougeâtre et son odeur de métal nous revenaient en tête et on ne pouvait s'en débarrasser qu'en y regoûtant. On se disait, juste un petit peu, on ne se fera pas avaler comme la dernière fois, le goût s'est adouci, depuis le temps, on pourrait juste le sentir, oui, les vapeurs suffiraient. Chaque fois, on se pensait plus futé, mais c'était immanquable. On plongeait à nouveau.

Nous sommes accroupis par terre, entre deux sacs de grain. C'est notre manoir, mais ce n'est pas notre manoir ; c'est ce trou, sous le tapis, là où sont rangés les légumes. Pourquoi n'est-on pas dans le cabinet, lieu habituel de pénitence ? Nous avons dû faire quelque chose de très vil pour être enfermés dans la cave. Nous essayons de nous en souvenir quand, au-dessus de nos têtes, des bruits de pas paniques. La gouvernante (ou est-ce notre grand-mère ?), la femme, en tout cas, qui nous a enfermés ici, ouvre la trappe. Elle ordonne à une horde d'enfants (nos frères et nos sœurs) de descendre avec nous. Ils refusent (ils ont peur de nous). Au loin, nous entendons des cris d'hommes, des chevaux hennir. Avant de refermer la trappe, cette femme qui doit nous aimer promet de revenir. Elle nous lance une couverture, des livres, un pain dans un tissu, puis repart avec sa grappe d'enfants.

Nous frappons sur la trappe de nos petits poings meurtris, ça dure un temps infini. Nous arrêtons. Nous venons d'entendre des coups de fusil, d'autres cris, ceux des animaux de

notre ferme. À l'odeur humide de la cave vient s'ajouter celle de la fumée : quelque chose est en train de brûler. Nous entendons la porte s'ouvrir, quelqu'un vient d'entrer dans la pièce juste en haut de nous.

Une servante (ou est-ce une de nos sœurs ?) s'écroule par terre, elle est couverte de suie. Elle ne bouge plus. Nous essayons de la toucher (nos doigts sont trop petits pour passer à travers les planches de bois épaisses), mais des voix inconnues s'approchent. Des hommes. Ils parlent de façon étrange, avec des sons nouveaux. Une langue de Sauvages.

S'ils nous trouvent, ils nous tuent, de ça nous sommes certains. Nous n'avons qu'à attendre qu'ils partent, et on viendra nous ouvrir. Elle a promis. Les hommes au-dessus de nous font le tour de la pièce : on entend à peine leurs pas (en plus d'être dangereux, ils sont très furtifs). Nous attendons un long moment sans bouger. Nous percevons encore quelques détonations et puis, plus rien.

Le silence, le noir, l'humidité. Le temps se confond ; le jour, la nuit, les semaines. L'enfant que nous sommes est un fervent adepte du retour de celle qu'il aime. Il ne pleure pas, il ne crie pas, il ne doute pas. Il se nourrit des réserves de patates et d'oignons crus. Il laisse les pelures s'accumuler, en petits monticules de rebuts. Vient un temps où il a tellement faim que même les pages de ses livres semblent lui donner envie. Avant de les engloutir, il les mémorise toutes, question de respect.

Et puis, enfin, un son. Une présence dans le néant noir de la cave. Ce sont les mulots. Ils mangent ce qu'il reste de chair moisie sur les pelures abandonnées. Ils n'ont pas peur. Nous avons la même odeur de terre.

L'enfant que nous sommes s'éveille longtemps, très longtemps après. Il sait seulement qu'il fait froid. Il regarde les mulots creuser, le museau devant. Leurs petites pattes habiles foncent dans le sol, déchirant la terre, les racines. Ils s'enfoncent et disparaissent. C'est un

hymne à la vie. Creuser ou crever. Rien n'importe plus en ce moment que de les suivre. L'enfant épuisé que nous sommes creuse, tête première. Ses petits doigts blancs s'usent vite, le sol dur bouge à peine. L'enfant se met à rager. Il hurle, pleure, crie, frappe : le trou se forme. Il remue la terre avec son nez, ses joues. Son corps est une machine à creuser. Il rompt les racines avec ses dents, ses ongles percent le sol comme des griffes rapides. L'air lui manque, ça ne l'arrête pas : creuser ou crever. La terre sèche lui entre par la bouche, il en a dans les yeux et dans tous les pores de sa peau. Il étouffe, tranquillement il sent le sommeil le gagner, encore un peu plus loin, son corps s'alourdit, encore quelques coups de plus, le noir se fait autour de lui.

PARTIE III – LIEN

TRAVAILLER LE RÉEL

Dès les balbutiements de ce projet de création, je savais que je voulais parler de Grosse Île. Cette ancienne station de quarantaine, située à quelques kilomètres en aval de l'île d'Orléans, m'a habitée dès ma première visite en 2012. De ce lieu si peu célèbre malgré son importance historique, on ne compte à peu près aucun récit de fiction : c'est la raison pour laquelle je me devais d'en parler. J'avais en main un sujet qui me passionnait, mais la difficulté était de circonscrire ce que je voulais en dire – et comment j'allais le faire. La question qui se posait alors relevait directement de la problématique abordée dans mon travail critique : comment appréhender le réel.

Dans *L'Immaculée Conception*, le réel se trouve sans cesse travesti par un double mouvement de (dé)familiarisation et par les effets fantastiques créés par Soucy. Plus encore, c'est par le biais de voix narratives multiples¹³⁰ et par la présence de différents documents fictifs¹³¹ que Soucy brouille les frontières de ce qui est vrai ou non.

J'ai tenté de reproduire le même effet dans mon exercice de fiction, dont la pertinence, je pense, réside dans le choix de mon narrateur. Témoin des différentes permutations qu'a subies l'île, ce petit être immortel et son jumeau traversent le temps en racontant au lecteur des situations tragiques qu'ils ont vécu sans le moindre affect. De la même manière dont Soucy s'est inspiré de Beckett¹³², j'ai voulu à mon tour rendre hommage à une auteure que

¹³⁰ Celle de Rogatien, l'auteur putatif du roman, de Costade qui lui écrit des lettres, celle de Clémentine, du frère Gandon et de Wilson, dans leur journal respectif, et celle de Soucy lui-même.

¹³¹ « Dans le roman de Soucy, on est d'abord frappés par la multiplicité des locuteurs : à ces lettres [celles de Costade], il convient d'ajouter bon nombre de journaux intimes, d'extraits de carnets, de lettres et d'articles de journaux, au surplus d'une narration très classiquement hétérodiégétique », F. Langevin, « Les documents comme espaces énonciatifs : Seuils des figures du texte dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 165.

¹³² On retrouve en effet plusieurs clin d'œil à l'œuvre de Beckett dans le roman. Selon Jean-François Chassay, les personnages de Remouald et Séraphon seraient inspirés de Clov et Hamm dans *Fin de partie*. « L'œuvre de

j'estime : Agota Kristof. Dans *La Trilogie des Jumeaux*, elle met en œuvre toutes sortes de stratégies de distanciation : tour à tour témoins, victimes ou bourreaux, les deux personnages principaux vivent nombre de situations traumatisantes sans jamais faire état de leurs émotions, dans une sorte de mécanisme de survie.

Il en est de même pour le narrateur de *L'Île aux Mulots* et pour son frère. Ni enfants ni gnomes, ils sont quelque part entre les deux. Tout comme le personnage de Sarah dans *L'Immaculée Conception*, ils sont tangibles, au sens où les autres personnages peuvent les voir et interagir avec eux, mais leurs agissements et leurs facultés physiques exceptionnelles les placent du côté surnaturel. Leur façon de s'exprimer se rapproche davantage de la langue du personnage d'Alice dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Soucy : une voix marquée par l'oralité, ponctuée de néologismes et de références intertextuelles. Ce style permet au narrateur de tracer un portrait très subjectif de l'île, à un tel point que le lecteur peut avoir tendance à douter de la véracité de ce qui est décrit. Se sachant d'avance le jouet d'une voix qui peut se révéler manipulatrice ou digne de confiance, le lecteur accepte de se faire mener en bateau. Dans *L'Immaculée Conception*, le narrateur principal (Rogatien L.), oscille entre une certaine omniscience et une subjectivité. Ainsi, bien que le narrateur semble posséder une connaissance intégrale de ce qui adviendra aux personnages¹³³, il passe sous silence certains éléments clés de l'intrigue¹³⁴. Parfois même, les indices qu'il donne au lecteur

Beckett, pourrait-on dire, joue en palimpseste dans ce roman, l'alimente constamment, sans qu'on y sente le pastiche ou le ton révérencieux », « Le grotesque au cœur de la tragédie. Le rire malgré tout dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 145 et 147.

¹³³ Il a une connaissance du futur : « [Remouald] était si négligent quant au contenu de ses poches que ce billet allait l'accompagner jusqu'à la fin de ses jours » (IC p. 82). « [Le curé] croyait qu'il allait se mettre à vomir [...]. C'étaient les premiers signes de la crise cardiaque qui le terrasserait dix minutes plus tard dans l'escalier de la maison Crampon. » (IC p. 130).

¹³⁴ « Quelques jours après le drame, Séraphon se promenait parmi les ruines toutes puantes encore, désemparé, les yeux pleins d'eau, le cœur serré de pitié pour lui-même. Son pied buta contre *quelque chose*. Il se pencha, regarda, et pensa s'évanouir. *La chose* lui paraissait si précieuse, si miraculeuse, qu'il hésita avant d'y poser la main. De retour chez lui, il s'empressa de *la cacher* dans une armoire » (IC p. 219). Le lecteur découvre beaucoup plus tard que cet objet, jamais nommé, est en fait le soulier de Joceline, la défunte petite sœur de Remouald. Plusieurs autres exemples de dissimulation d'informations importantes ponctuent le texte.

ne semblent pas avoir d'autre usage que de mêler les cartes¹³⁵. Il en est de même pour le narrateur de *L'Île aux Mulots*, qui s'invente une mythologie pour expliquer ses origines. De même, la langue particulière des deux personnages et leurs descriptions hyperboliques ont pour effet de faire douter le lecteur quant à la teneur de leur propos : autrement dit, le premier réflexe du lecteur est de ne pas les croire.

Le style maîtrisé de Soucy dans *L'Immaculée Conception* lui vaudra nombre d'éloges : mais peu se pencheront sur le ton singulier, voire comique du roman¹³⁶.

En effet, « le roman se voit miné par un humour d'autant plus terrible qu'il accompagne le dévoilement progressif de l'horreur¹³⁷ ». Le collège Saint-Aldor-de-la-Crucifixion, par exemple, est décrit comme « [...] une institution charitable, démocratique de surcroît, en ceci qu'on y traitait tous les pensionnaires de manière égale, les mêmes châtiments s'appliquant à tous, de l'orphelin à l'assassin » (IC p. 134). Le curé parle de Dieu « sur le ton d'un vendeur qui garantirait les qualités de sa moquette » (IC p. 199). La veuve Racicot, femme de ménage de Séraphon, est « mère d'aucun enfant vivant » (IC p. 88). Le roman ne tarit pas d'exemples de mise à mal des motifs religieux (pensons simplement au titre du roman, ou encore au dispositif¹³⁸ de Rocheleau, un des élèves). Selon Chassay, « le

¹³⁵ En voyant la marque « J'appartien à jamè à Justine Vilbroquais » [sic], le curé Cadorette se demande « quel enfant avait bien pu graver cela, et pour quelle étrange raison ? Depuis trente ans qu'il était dans la paroisse, le curé n'était pas parvenu à percer cette énigme. Remouald, quand il était petit, avait souvent interrogé le curé Cadorette à ce sujet. Le curé se contentait d'un geste vague, en signe d'ignorance. "C'est quand même drôle, ce nom Vilbroquais, disait Remouald en suivant du doigt, avec une lenteur rêveuse, les courbes de la signature. Ça sonne un peu comme Bilboquain" », (IC p. 124).

¹³⁶ Mis à part Jean-François Chassay, qui dans son texte « Le grotesque au cœur de la tragédie. Le rire malgré tout dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy » montre et analyse les traces d'humour noir dans le roman.

¹³⁷ J. F. Chassay, « Le grotesque au cœur de la tragédie. Le rire malgré tout dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 144.

¹³⁸ « L'Épingle était un petit dispositif de métal que, le jour de ses onze ans, son père lui avait installé entre les cuisses afin d'empêcher ces tensions viriles auxquelles sont sujets les petits garçons, et dont le spectacle aurait été trop pénible pour une Maman qui, du haut de son ciel, aimait son fils d'un si Magnifique Amour » (IC p. 121).

passage pour Remouald du catéchisme aux rites sataniques marque la fin d'un rapport au monde, une coupure avec le réel qui sera catastrophique¹³⁹ ».

Le ton décalé teinté d'humour noir se manifeste surtout dans les lettres de Costade, le directeur des pompes funèbres, notamment quand il décrit les dépouilles de l'incendie du Grill : « Mes corps se succédaient côte à côte, main contre main, sur les grandes tables ivoire. De belles femmes parmi eux, pas trop enfoncées encore, un peu enflées à la gorge, comme des moineaux, comme je les aime » (IC p. 15). Dans sa seconde lettre, il décrit l'état du cadavre de Remouald : « Je lui pince le bout du nez, par cette familiarité affectueuse et taquine qui me caractérise ; je lui dis d'une voix rassurante : "Tout est rien qui finit rien". Le nez me reste entre l'index et le pouce... (ça m'apprendra) » (IC p. 295). On peut retrouver le même effet déphasé dans *L'Île aux Mulots* lorsque, par exemple, le narrateur et son frère décrivent l'état lamentable des immigrants en agonie.

En plus de la correspondance de Costade, différents documents ponctuent le récit : des lettres¹⁴⁰, un télégramme¹⁴¹, des journaux intimes¹⁴², une référence à un journal de quartier¹⁴³, une note¹⁴⁴, un poème¹⁴⁵, etc. C'est à travers la lecture de certains de ces extraits que le lecteur arrive à colliger certaines informations que le narrateur a passées sous silence. « Cette figure de l'écrit [le journal intime] qui trouve sa motivation dans l'action du personnage-scripteur, agit en fait comme une condensation d'indices. Ceux-ci sont autant de stimuli pour une lecture attentive aux aptitudes interprétatives des personnages¹⁴⁶ ». Ainsi, on découvre par le biais du journal de Wilson (qu'il intitule : « Confessions d'un monstre ») l'origine de

¹³⁹ « Le grotesque au cœur de la tragédie. Le rire malgré tout dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 154.

¹⁴⁰ IC p. 9-16 ; p. 127 ; p. 150-151 ; p. 167 ; p. 236 ; p. 260-261 ; p. 291-300.

¹⁴¹ IC p. 268.

¹⁴² IC p. 37-39 ; p. 67-70, p. 176-190.

¹⁴³ IC p. 299.

¹⁴⁴ IC p. 330.

¹⁴⁵ IC p. 332.

¹⁴⁶ F. Langevin, « Les documents comme espaces énonciatifs : Seuils de figures du texte dans *L'Immaculée Conception* de Gaétan Soucy », p. 167.

l'intrigue entourant le drame de Remouald. De même, on se rend compte, par la note du capitaine des pompiers signée « Grand Roger », que ces deux personnages sont une même personne. Dans *L'Île aux Mulots*, les références à des documents externes servent la même cause : donner l'information au lecteur que le narrateur – de par son langage et sa subjectivité – ne donne pas ou donne de façon erronée.

Nous l'avons vu, la diégèse de *L'Immaculée Conception* (le roman enchâssé) « s'inspire des faits racontés par Costade, ainsi que des découpures de journal qu'il a fait parvenir à son ami Rogatien L. Comme si, de ces sources documentaires, Rogatien L. avait tiré un roman¹⁴⁷ ». J'ai tenté de faire de même dans les sections en gras, qui correspondent à la fiction que le personnage de Père-Noël est en train d'écrire. Plus encore, je voulais que la scène décrite dans cette fiction dans la fiction (la rencontre du révérend McGauran avec les jumeaux) soit un écho à un moment « réel » raconté par les deux petits narrateurs dans le premier chapitre. Ainsi, le lecteur est à même de se poser des questions sur la véritable identité de l'auteur de *L'Île aux Mulots*. Je voulais sciemment créer un flou quant à la nature de ce texte : il pourrait s'agir des Mémoires Légendaires des jumeaux aussi bien que du livre du personnage de Père-Noël. Tout comme Soucy se cache derrière Rogatien, j'avais envie de donner vie à un personnage secondaire qui pourrait être, en quelque sorte, l'auteur du texte à ma place.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 170.